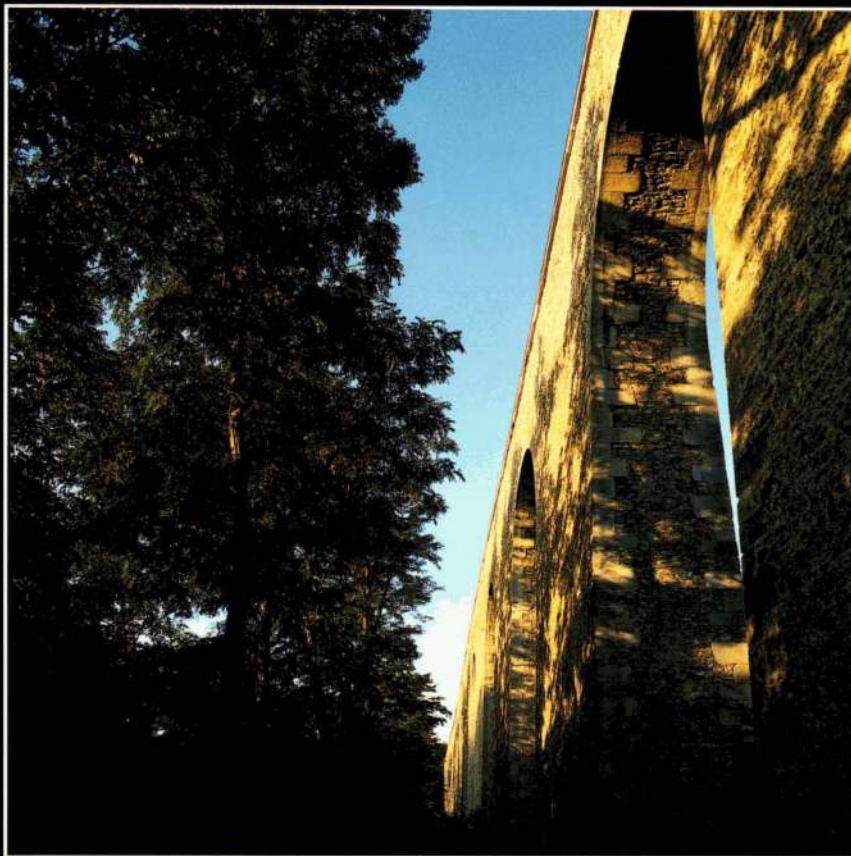


AU SUD DE VERSAILLES

BUC, JOUY-EN-JOSAS,
LES LOGES-EN-JOSAS, TOUSSUS-LE-NOBLE

YVELINES



IMAGES
DU PATRIMOINE

AU SUD DE VERSAILLES

BUC, JOUY-EN-JOSAS,
LES LOGES-EN-JOSAS, TOUSSUS-LE-NOBLE

YVELINES

Textes

Roselyne Bussière

Avec la participation de

Sonia Baranger
Gilles Blieck
Annie et Patrick Confetti
Sophie Cueille
Mélanie Riffel
Marie-Caroline Vaudoyer

Photographies

Stéphane Asseline
Christian Décamps



Cet ouvrage a été réalisé par

la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France,
Service régional de l'Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France
sous la direction de
Dominique Hervier, conservateur général du Patrimoine, conservateur régional

Il est édité dans le cadre d'une convention Etat-Conseil général des Yvelines, avec la participation des communes.

Relecture

Bureau de la méthodologie, Sous-direction des études, de la documentation et de l'Inventaire,
Renaud Benoit-Cattin,
Catherine Chaplain, Pierre Curie, Aline Magnien, Bruno Malinverno, Xavier de Massary, Bernard Toulier

Nous remercions particulièrement

Madame Le Saint, *conseiller général, maire de Jouy-en-Josas*

Messieurs Patrick Confetti, *maire des Loges-en-Josas*

Daniel Mertian de Muller, *maire de Buc*

Patrick Charles, *maire de Toussus-le-Noble et son successeur Léon Pioger,*

Le Père Fournier, *curé de Buc et de Jouy-en-Josas*

Le Père Piogère, *curé des Loges-en-Josas*

Monsieur Serge Chassagne, *professeur à l'Université Lumière-Lyon2*

Le service des Archives départementales et son directeur, Monsieur Arnaud Ramière de Fortanier

Marc Langlois et Pascal Laforest, *service archéologique départemental des Yvelines*

Mesdames Guzman et Lemitre, *service des Archives communales de Buc*

Madame Gouro, *responsable d'urbanisme et madame Simacourbe, chef de cabinet à la mairie de Jouy-en-Josas*

Le Musée de la toile de Jouy et son attachée de conservation, Mélanie Riffel

Le centre de documentation du Musée d'Orsay et plus spécialement M.L. Crosnier-Lecomte

Madame Claude Vandalle, *conservateur, département des sculptures, domaine national de Versailles*

Madame Bresc-Bautier, *conservateur général, département des sculptures, musée du Louvre*

Madame Véronique de la Hougue, *conservateur, musée des Arts Décoratifs*

Monsieur Brault, *Les Loges-en-Josas*

Monsieur Bessas, *Groupe historique de Toussus-le-Noble*

Monsieur Le Saint, *Jouy-en-Josas*

Monsieur Mallet, *les Loges-en-Josas*

Madame Sandras, *Groupe Historique de Toussus-le-Noble*
et

tous les propriétaires qui nous ont accueillis et ont permis cette publication.

Sans oublier, à l'Inventaire général, Laurence de Finance et Paul Smith.

L'ensemble de la documentation établie est consultable à la :

Direction régionale des affaires culturelles

Centre régional de documentation de l'Architecture et du Patrimoine

Adresse postale : 98, rue de Charonne 75011 Paris

Adresse visites et livraisons : 127, avenue Ledru-Rollin 75011 PARIS

01 56 06 51 30

**INVENTAIRE GENERAL
DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES**

DE LA FRANCE, Région Île-de-France.

Au sud de Versailles. Buc, Jouy-en-Josas, Les Loges-en-Josas, Toussus-le-Noble.

Yvelines sous la direction de Dominique Hervier, par Roselyne Bussière et al.

photogr. Stéphane Asseline et Christian Décamps.

2001, 88p. ; ill. en coul. ; 30 cm

(Images du patrimoine ; ISSN n° 0299-1020 ; n°210)

ISBN 2-905913-33-9

*Oui, c'est bien le vallon ! le vallon calme et sombre !
Ici l'été plus frais s'épanouit à l'ombre.
Ici durent longtemps les fleurs qui durent peu.
Ici l'âme contemple, écoute, adore, aspire,
Et prend pitié du monde, étroit et fol empire
Où l'homme tous les jours fait moins de place à Dieu !*

*Une rivière au fond ; des bois sur les deux pentes.
Là, des ormeaux brodés de cent vignes grimpantes ;
Des prés, où le faucheur brunuit son bras nerveux ;
Là, des saules pensifs qui pleurent sur la rive,
Et, comme une baigneuse indolente et naïve,
Laissent tremper dans l'eau le bout de leurs cheveux.*

*Là-bas, un gué bruyant dans des eaux poissonneuses
Qui montrent aux passants les jambes des faneuses ;
Des carrés de blé d'or ; des étangs au flot clair ;
Dans l'ombre, un mur de craie et des toits noirs de suie ;
Les ocres des ravins, déchirés par la pluie ;
Et l'aqueduc au loin qui semble un pont-de-l'air.*

*Et, pour couronnement à ces collines vertes,
Les profondeurs du ciel toutes grandes ouvertes,
Le ciel, bleu pavillon par Dieu même construit,
Qui, le jour, emplissant de plis d'azur l'espace,
Semble un dais suspendu sur le soleil qui passe,
Et dont on ne peut voir les clous d'or que la nuit !*

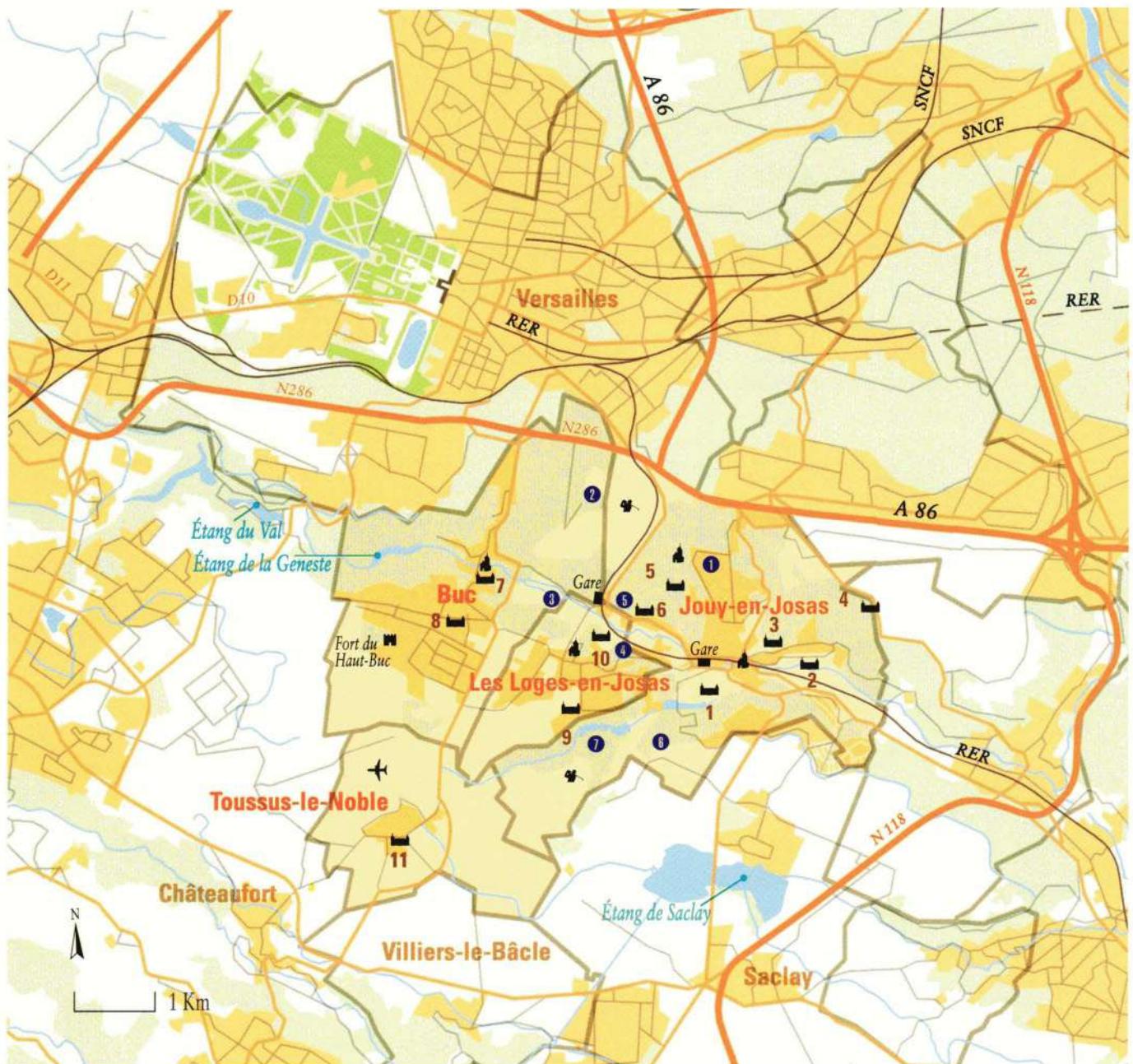
*Oui, c'est bien un de ces lieux où notre cœur sent vivre
Quelque chose des cieux qui flotte et qui l'enivre ;
Un de ces lieux qu'enfant j'aimais et je rêvais,
Dont la beauté sereine, inépuisable, intime,
Verse à l'âme un oubli sérieux et sublime
De tout ce que la terre et l'homme ont de mauvais !*

Victor Hugo
Les feuilles d'automne (1831)

Sommaire

Introduction	7
Les plaisirs du roi :	
le grand parc de chasse	24
les eaux de Versailles	26
L'art sacré :	
des églises de village	30
un art de la couleur	34
sculptures de saints	38
Vierges à l'Enfant	40
La manufacture des toiles de Jouy :	
les bâtiments	44
l'ascension d'Oberkampf	46
l'impression des toiles	48
du vêtement au meuble	50
Les fermes	52
La villégiature :	
manoir et châteaux	54
du chalet à la maison bourgeoise	62
les Metz, un hameau mondain	70
Du pavillon à la villa	80
Le fort du Haut-Buc	82
L'aviation	86
Index	88



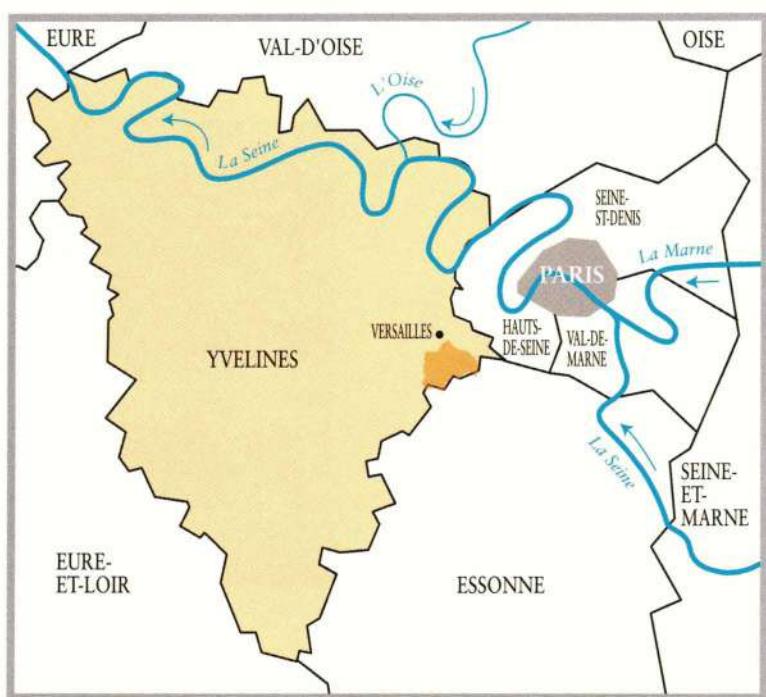


Châteaux

- 1 Jouy
- 2 Vilvert
- 3 Montcel
- 4 Bois du Rocher
- 5 Montebello
- 6 L'Églantine (musée de la toile de Jouy)
- 7 Buc
- 8 Haut-Buc
- 9 Les Côtes
- 10 Fief des Renards
- 11 Landolff

Lieux-dits

- 1 Les Metz
 - 2 La Boulie
 - 3 Vauptain
 - 4 La Chaudronnerie
 - 5 Le Petit-Jouy
 - 6 Viltain
 - 7 Saint-Marc
- Legend:
- Églises
 - Châteaux
 - ☛ Aérodromes
 - ▣ Gôf





Le vallon pris depuis l'aqueduc de Buc

Situées au sud de Versailles, les quatre communes qui font l'objet de cette publication¹ sont implantées sur le vaste plateau du Hurepoix et pour trois d'entre elles également dans la vallée de la Bièvre qui présente les mêmes caractéristiques que les vallées de Chevreuse, plus au sud². Comme l'écrivait un journaliste en 1871, « *vraiment, cette vallée ne ressemble à rien. On touche à Paris et on en est à cent lieues* »³. Cette singularité, le citadin pressé qui sort aujourd'hui des embouteillages de l'A86 la ressent autant que le poète qui s'extasiait jadis sur les beautés du vallon. En venant de Paris, après avoir traversé un espace entièrement urbanisé, on franchit une ceinture forestière, sorte

de sas de décontamination, qui conduit à une vallée qu'on n'hésitait pas, il y a plus d'un siècle, à comparer à la Suisse : « *il existe une jolie vallée moins accidentée mais plus agréable que celle de la Suisse, en ce qu'elle n'est pas accompagnée d'après glaciers, de torrents dévastateurs et de neiges éternelles : c'est la vallée de Jouy, arrosée par les eaux tranquilles et inoffensives de la Bièvre* »⁴. Par ses beautés naturelles, sa situation privilégiée, non loin de Paris et de Versailles, les eaux pures de sa rivière, ce site a attiré les activités humaines et donné naissance à un patrimoine qu'il faut connaître pour en conserver la mémoire.



La Bièvre à Jouy-en-Josas

Au pays des castors

La Bièvre, dont le nom viendrait du castor, ainsi désigné au Moyen Âge, est la plus septentrionale des rivières du Hurepoix, la plus indépendante aussi puisqu'elle chemine seule vers la Seine. Elle prend sa source à Bouviers, en amont de l'étang du Moulin à Renard qui fait partie aujourd'hui de la ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines, et parcourt quarante kilomètres jusqu'à Paris, à l'entrée de laquelle elle prend le nom de « rivière des Gobelins » à la pureté des eaux longtemps renommée.

La vallée supérieure de la Bièvre, en amont du Petit-Jouy, se situe au-dessus de la cote 100 et, à cause de son étroitesse, ne représente pas un axe de passage important. Au-delà du Pré-Saint-Jean, à Buc, il n'y a même plus de route carrossable, seuls les randonneurs peuvent remonter le long de l'étang de la Geneste. En revanche, en aval, la vallée s'élargit, permettant le passage de voies de communication plus importantes. Lorsqu'elle n'est pas au cœur des villes et –de ce fait– canalisée voire même recouverte, la Bièvre chemine au milieu de vertes prairies dont l'horizon est barré par l'aqueduc qui souligne la profondeur de la vallée.

Celle-ci, encaissée dans le plateau du Hurepoix, présente une forte dénivellation de plus de 80 mètres par endroits.

Les versants, très raides, sont couverts de forêts aux noms mystérieux, « Bois des Gonards, Bois de l'Homme mort, Bois Chauveaux », dont la plus grande partie appartient à la forêt domaniale de Versailles et est gérée par l'O.N.F. Si les chênes dominent (environ la moitié du couvert végétal), châtaigniers, frênes, bouleaux, merisiers, érables-sycomores mêlent leurs frondaisons, donnant en octobre cette variété de tons qui fit dire à Daniel Halévy que le pays de Bièvre est un « *pays d'automne* »⁵.

Quelques vallons entaillent ces versants, et ont été empruntés par les chemins permettant de rejoindre la grande route de Paris à Versailles au Pont-Colbert et au Cerf-Volant ou d'aller vers Saclay au-delà de la rive droite. Seul le vallon Saint-Marc n'a pas été viabilisé, favorisant ainsi l'établissement, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, d'un énorme parc paysager qui s'étendait du château des Côtes à celui de Jouy-en-Josas.

Le Hurepoix qui domine cette vallée, sur la rive droite, est le prolongement de la Beauce, avec toutefois une grande différence : ce n'est plus du calcaire qui affleure mais une couche d'argile à meulière, formation imperméable qui a rendu nécessaire l'assèchement des plateaux par de nombreuses rigoles et a été exploitée comme matériau de construction, fondant la physionomie des villages de tout le sud-ouest de la région parisienne.



Le golf de la Boulie dont le Club House a été construit en 1904 par l'architecte A. Raimbert et agrandi depuis

Sous la dépendance des grandes abbayes parisiennes

Déjà au début du IX^e siècle, Jouy était une dépendance importante de l'abbaye Saint-Germain-des-Prés : selon le poptyque de l'abbé Irminon elle comptait 110 manses dont 18 cultivaient la vigne⁶. On appréhende donc l'existence d'un véritable village dont la taille ne s'est guère accrue jusqu'au XVIII^e siècle où le dénombrement de l'Election recensait 105 feux⁷. Cette possession fut usurpée à l'époque féodale, et il fallut attendre le XIII^e siècle pour que les religieux reconstituent, partiellement, leur ancien domaine. Un dénombrement de 1521 montre ce que Saint-Germain-des-Prés avait pu, à cette date, récupérer : « *manoirs, granches, étables, audittoires, cours devant, prisons, jardin auquel y a un colombier, deux petits viviers, le tout contenant deux arpents. Ces lieux sont vieils et caduques et coûtent beaucoup à entretenir* » et pour les terres seize arpents de terre, cinq arpents trois quartiers de pré, cent vingt arpents de bois taillis⁸. Les Célestins avaient eux aussi des biens sur le territoire de Jouy : le domaine de la Boulie qui leur fut donné en 1393 par Louis d'Orléans⁹, l'année même où il faisait un don de 100 livres de rente aux Célestins de Viltain pour le culte de la chapelle qu'il y aurait fait édifier. L'année suivante, c'est le roi Charles VI qui octroie une rente de 200 livres aux mêmes religieux ; l'importance de ces dons s'ex-

plique par le pèlerinage qui s'était développé autour de la statue de « La Diège ». En 1403 encore, dans son testament, Louis d'Orléans n'oublie pas Viltain « *item pour reparer les estangs de Villetain appartenant aux Célestins, 120 livres* »¹⁰. Cette cohabitation de deux grands ordres religieux n'alla pas sans « *discors, desbats et divisions* » et en 1493 un accord fut nécessaire entre le prieur des Célestins et l'abbé de Saint-Germain-des-Prés pour le partage de leurs droits sur la paroisse de Jouy : deux tiers pour les Célestins et un tiers pour Saint-Germain des Prés¹¹. Cette dernière abbaye était alors en période de faiblesse et avait en 1472 cédé par un bail emphytéotique le fief du Moucet (le Montcel) pour 8 livres de rente et 200 écus. Outre ces grands établissements parisiens, à Jouy, dont la cure était à la collation de l'évêque de Paris¹², on trouvait aussi le prieuré de Saint-Médard (Saint-Mard) attesté dès 1188, date à laquelle il est cité dans les lettres d'amortissement accordées à l'abbaye de Chaume-en-Brie qui en serait l'abbaye mère¹³.

Si peu de traces tangibles restent de ces grands domaines ecclésiastiques, ils n'en ont pas moins marqué fortement le terroir de Jouy dont les écarts les plus importants, celui de la Boulie, ceux de Saint-Mard et du petit Viltain, ainsi que la Cour Rolland et le Montcel en conservent le souvenir.

Aux Loges, village dont la cure daterait du XIV^e siècle¹⁴, on trouve une autre grande institution parisienne, celle des

Hospitaliers de Saint-Jean de Latran, qui y possédait la ferme de l'Hôpital qui existe toujours et dont on aperçoit l'emprise sur toutes les cartes anciennes. Le reste du village qui ne comptait que 37 feux au temps de l'abbé Lebeuf était aux mains de seigneurs laïcs qui nous sont mal connus pour le Moyen Âge.

De puissants seigneurs laïcs

Avec François Ier et l'affermissement du pouvoir royal, Jouy et ses environs, qui ne sont qu'à trois lieues de Paris, deviennent attractifs pour les grands officiers de la Couronne. C'est ainsi que Jean de la Barre, gouverneur, prévôt et bailli de Paris « *desiroit fort retrouver quelques terre et seigneurie près d'icelle ville pour si pouvoir aucuneffois restirer* »¹⁵ et proposa au roi d'acquérir la seigneurie de Châteaufort dans laquelle se trouvait Toussus-le-Noble. De même, en 1543, Jean d'Escoubleau, gentilhomme de la Chambre du roi et maître de sa Garde-Robe, devient seigneur de Jouy. L'arrivée de cette puissante famille a un grand impact sur le village : le nouveau seigneur engage de grands travaux de « *mâconnerie, charpenterie, couverture, menuiserie, serurerie, vitrerie et pavé* » pour une somme de 1250 livres tournois dans son château¹⁶. Le marché passé avec le maître charpentier parisien Jean Piretony permet de reconstituer dans ses grandes lignes ce château composé d'un corps d'hôtel en équerre comportant une « *salle* » donnant à la fois sur cour et jardin et des chambres dont une est dite « *chambre espagnole* » avec « *chemynée de castille* » c'est-à-dire une alcôve avec cheminée¹⁷. Les seigneurs de Jouy participent aussi à la reconstruction de l'église paroissiale comme l'atteste la plaque commémorative de la consécration de l'église en 1549.

Cette reconstruction s'accompagna probablement de la mise en place d'un nouveau décor dont il reste le culot double et le groupe sculpté de la Charité de Saint-Martin. Après la mort de Jean d'Escoubleau, en 1572, son fils François cherche à accroître le domaine et se heurte à ses voisins du Montcel, les religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui venaient de récupérer leur bien à l'échéance du bail déjà cité. Il aurait utilisé pour cela la manière forte en payant

des spadassins pour menacer les religieux qui de guerre lasse acceptèrent l'échange qui leur était imposé¹⁸. La puissance de cette famille se manifeste dans le tombeau qu'Henri Ier d'Escoubleau, évêque de Maillezais, un des quatre prélates à avoir été de la première promotion de l'Ordre du Saint-Esprit, fit ériger dans l'église paroissiale après 1580 à la mémoire de ses parents. Il se trouvait dans un enfeu près de la chapelle de la Vierge, dans le bas-côté et comportait deux statues de ses parents en prière surmontées du buste du donateur accompagné d'une inscription latine et du blason de la famille¹⁹. On peut situer l'apogée de la famille d'Escoubleau au milieu du XVII^e siècle : le marquis de Sourdis, Charles d'Escoubleau, achète la terre et seigneurie de Châteaufort en 1646 et obtient en 1654 l'érection de la terre de Jouy en comté²⁰. La vente du domaine en 1673 à Charles-Honoré d'Albert de Luynes, duc de Chevreuse, donne l'image de la puissance à laquelle ils étaient parvenus : « *un chasteau et maison seigneuriale fermée de grand fossé et pont-levis basty sur terrasse, la basse-court où sont les écuries dudit chasteau, remises de carrosses, caves, bucher et grenier, un grand coullombier, une autre basse-cour où est le logement du receveur, celuy du jardinier, un vivier d'eau courante, le pressoir à vin et à cidre avec leurs cuves et ustensiles, un grand parc attenant... fermé de murailles, partie planté en bois de haute futaye et bois taillis, partie en terres labourables et arbres fruitiers et le reste en pré et aulnaye, dans lequel parc sont trois estangs,... un jardin potager planté d'arbres fruitiers en buissons et espalliers, un grand bassin et jet d'eau au milieu, une chappelle et un petit logement dans ledit parc appelé l'hermitage, une fontaine voûtée et plusieurs jets d'eau, une avenue en allée d'ormes plantée devant la grande porte du château.* »²¹.

Ce grand domaine passa ensuite entre les mains de plusieurs hauts personnages de la cour qui s'était encore rapprochée en s'installant à Versailles en 1680. Ce furent, après le duc de Chevreuse déjà cité, le comte de Gassé²² qui plus tard prendra le titre de maréchal de Matignon et son épouse, la riche et vertueuse (mais horriblement laide selon Saint-Simon) Marie-Elisabeth Berthelot, puis en 1684 Antoine Daquin,



Buste d'Henri Ier d'Escoubleau, évêque de Maillezais (musée de Versailles)



Statue de Jean d'Escoubleau, (musée de Versailles)



Statue d'Antoinette de Brive, dame de Jouy (musée de Versailles)

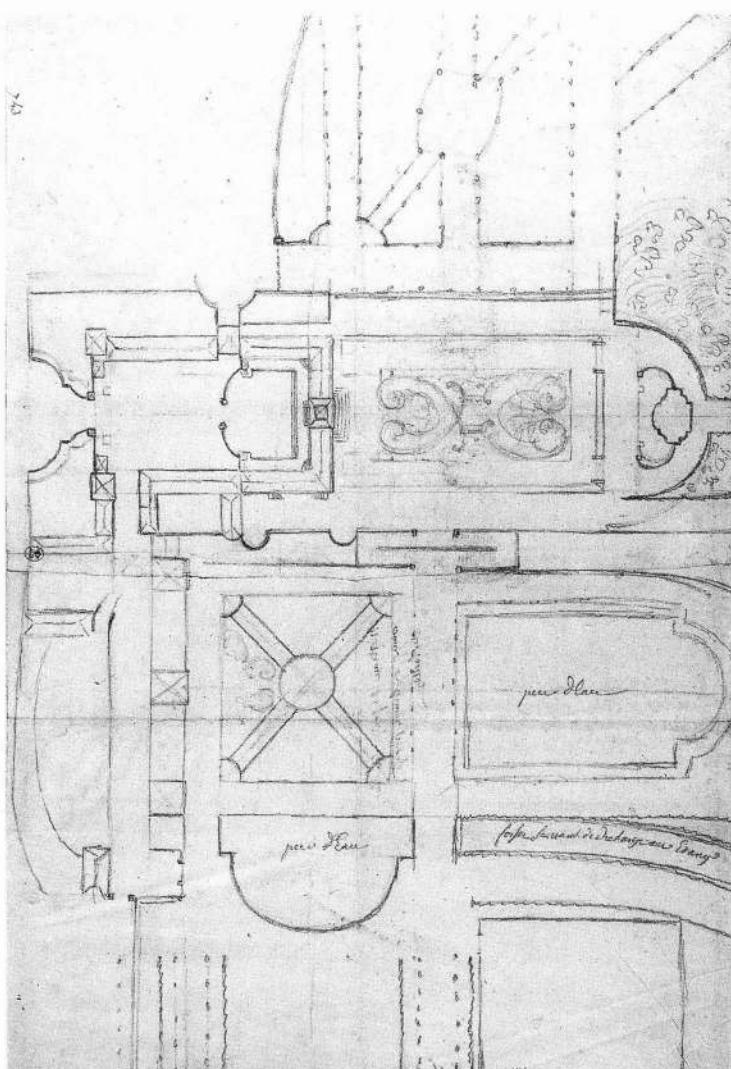
chevalier, conseiller d'Etat ordinaire et surtout premier médecin du Roi jusqu'à sa disgrâce provoquée en 1693 par Madame de Maintenon²³. Après la mort de ce dernier, ses héritiers vendirent en 1701 la terre de Jouy à Louis Rollin Rouillé, Conseiller du roi et maître des requêtes, époux de Marie Angélique Daquin qui en hérita en 1716. Parmi tous ces propriétaires successifs, lequel transforma le vieux bâtiment avec fossé et pont-levis en ce grand château qui nous est connu à la fois par un dessin de l'architecte Robert de Cotte²⁴ et le procès-verbal de la vente de 1719²⁵ ? Ce dernier parle d'un bâtiment principal en rez-de-chaussée avec un étage d'attique au centre duquel se trouve un grand salon à « *l'Italienne* », c'est-à-dire montant de fond en comble et d'une vaste orangerie de plus de 87 mètres (45 toises) de longueur dont on voit encore la ruine dans le parc. Le détail du décor (pilastres, peintures, dorures, tableaux) permet d'imaginer un ensemble particulièrement riche. La fontaine qui se trouvait dans le jardin était l'œuvre de l'architecte Jean-François Blondel, elle fut vantée à maintes reprises, notamment par Désallier d'Argenville qui la décrit en 1755 : « *cette fontaine rocaillée est surmontée d'un baldaquin qui se trouve au niveau d'une allée du parc. L'eau serpente au milieu d'un gazon qui occupe le centre de la salle, dont les carrés de bois sont coupés par dessus, à l'exception de quelques arbisseaux à qui l'on permet de s'échapper pour former des boules* »²⁶. C'est de ce château qu'hérita Marie-Catherine de Rouillé, épouse du marquis de Beuvron, qui devint maréchal de camp en 1761²⁷ et donna son plus grand lustre à la propriété. Les parties de chasse qu'il organisait étaient célèbres, de même que les fêtes comme celle organisée à l'occasion de la naissance de son fils en 1755²⁸. Dans les autres villages, on trouve d'autres membres de l'entourage royal, moins prestigieux : aux Loges, c'est Charles Georges Le Roy, lieutenant des chasses de Versailles, ami de Diderot, qui achète le fief des Renards ou des Bernards, en 1758. Ce dernier, dont les caves médiévales attestent l'ancienneté, était resté dans la même famille de bourgeois pendant plus d'un siècle. Mais pour Le Roy ce n'est qu'« une petite retraite » entièrement vouée à la chasse qu'il re-

vendra treize ans plus tard au duc d'Aiguillon. Le siège de la seigneurie des Loges se trouvait de l'autre côté de la rue dans l'ancienne ferme de la place du Monument. Plusieurs documents en décrivent la composition, l'un des plus anciens étant le décret de la terre de Jouy en 1675 qui cite « *un grand corps de logis où il y a plusieurs bastiments, granges, estables, écuries, courts et autres lieux, neuf travees pour logement du fermier, un jardin enclos derrière, cent arpens de terre labourable...* »²⁹ laquelle description est reprise de manière plus détaillée en 1719. Quant à Buc et à Toussus-le-Noble, leur plus grande proximité de Versailles a entraîné leur absorption dans la mouvance royale : en 1692 le roi achète la maison seigneuriale de Monsieur Hébert à Buc. Connue par un plan de 1692 et des procès-verbaux de visites, elle faisait face au château de la Guérinière reconstruit en 1634 pour Jean d'Hiller³⁰. On touche là à un phénomène essentiel pour ce territoire, la proximité du domaine de Versailles qui implique un espace cynégétique important et un approvisionnement très abondant en eau.

Aux marges du palais : des travaux pharaoniques pour le plaisir du roi

Le 1^{er} septembre 1662 un arrêt du Conseil d'Etat ordonne la nomination d'arpenteurs et experts pour « *l'augmentation et agrandissement du parc de Versailles auquel le roi veut donner une superficie de 1800 ou 2000 arpents* »³¹. En novembre 1683, ce parc est étendu à l'ouest et au sud et englobe plus de 8 000 ha de terrains. Pour retenir le gibier et aussi l'empêcher de dévaster les cultures avoisinantes, un mur de clôture est construit à partir de 1677 qui comporte 24 pavillons d'entrée. En 1684, le roi peut en faire le tour et

voir « *les murailles à hauteur presque partout* ». La construction de ce grand mur eut des implications importantes sur les circulations, l'ancien réseau viaire ayant été purement et simplement coupé. Désormais, les chemins vont converger vers les portes et les cartes du XVIII^e siècle montrent qu'un nouveau système de circulation s'est mis en place dans lequel les principaux chemins longent le mur jusqu'à une porte, tandis que le réseau secondaire est abandonné³².



Plan du domaine du château de Jouy par Robert de Cotte (vers 1710) (Bnf, Estampes)

Quelle que soit l'importance des travaux liés au parc de chasse, ils sont nettement moins considérables que ceux destinés à l'approvisionnement en eau des jardins de Versailles qui a entraîné la mise en place d'un réseau gigantesque à l'intérieur du triangle reliant Versailles à Rambouillet et à Palaiseau³³. Cette œuvre titanique correspond à la volonté de Louis XIV qui, alors même qu'il venait de diriger le siège de Maastricht en juillet 1673, s'inquiétait auprès de Colbert de l'état des pompes à Versailles et lui écrivait « *il faut faire en sorte que les pompes aillent si bien que lorsque j'arriverai je les trouve en état de ne pas me donner de chagrin en se rompant à tout moment* »³⁴. Une telle volonté permet de comprendre la durée et l'envergure des travaux qui s'étendirent de 1663 à 1687 et furent réalisés par les grands noms de l'entourage royal, sous la direction de Colbert, puis, après sa mort en 1683, de Louvois³⁵. Les frères Francini, hydrauliciens, Le Vau, architecte, l'abbé Picard, spécialiste des relevés de nivellation, le mathématicien Lahire, les ingénieurs Gobert et Vauban travaillèrent à ce grand projet de même que les architectes Jules Hardouin-Mansart et Robert de Cotte. La multiplicité des intervenants s'explique par le fait qu'il ne s'agit pas d'un projet conçu d'emblée dans son ensemble mais d'une succession d'essais. Au fur et à mesure du développement des travaux dans le parc de Versailles, donc des besoins en eau, six grands réseaux sont mis en place.

La première phase est liée aux 32 fontaines du Labyrinthe illustrant les fables d'Esopé et à la grotte de Thétis commencée en 1664³⁶. On crée l'étang de Clagny, à Versailles même, par barrage du ru de ce nom. Une pompe en montait l'eau dans une tour construite par Le Vau puis dans un réservoir élevé en 1666 au-dessus de la grotte de Thétis (580 m³). Après usage, l'eau était recueillie et ramenée

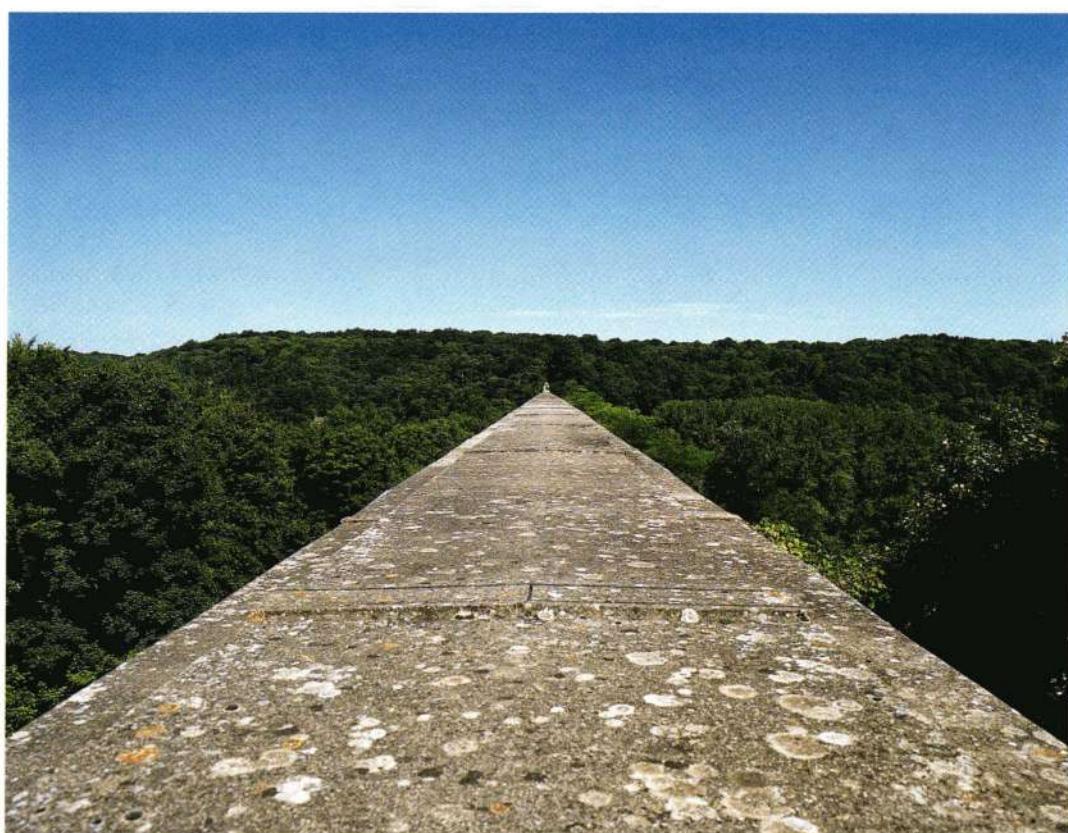
dans l'étang de Clagny. Ces aménagements permirent le déroulement du « *Grand divertissement royal* » donné le 18 juillet 1668 en l'honneur de la paix d'Aix-La-Chapelle, au cours duquel, dans la grande salle de bal construite à cet effet par Le Vau, le marbre, le porphyre et la rocallie ruissaient sous les jeux d'eau³⁷. Mais les fontaines ne purent fonctionner toutes en même temps faute d'un débit suffisant. De plus, le nombre de bassins augmentant dans le parc³⁸, il fallait trouver d'autres sources d'approvisionnement. Dans le souci de plaire au roi, les courtisans échafaudent les projets les plus extravagants comme l'ingénieur Riquet qui proposait d'approvisionner Versailles avec les eaux de la Loire !

Plus raisonnablement, Colbert s'intéressa à la Bièvre qui coule non loin de Versailles mais en est séparée par le plateau de Satory. Il mit en place la deuxième phase d'aménagement : le moulin à eau du Launay. Il est doté d'une roue de 20 mètres de diamètre qui par un système compliqué de bielles devait faire fonctionner une pompe enterrée qui forçait l'eau à gravir la colline dans des tuyaux de plomb. C'est la « *Machine de Buc* », préfiguration de la Machine de Marly. Elle fonctionna à partir de l'été 1671 mais le débit de l'eau qui est déversée dans le réservoir de Satory restait faible. On décida alors d'utiliser l'énergie éolienne et au printemps 1672 quatre moulins à vent furent installés pour faire monter l'eau de palier en palier jusqu'au sommet du plateau. Le roi, alors en campagne dans les Flandres, s'inquiétait de leur fonctionnement. En fait, ces moulins manquaient de vent et la demande en eau n'était toujours pas satisfaite.

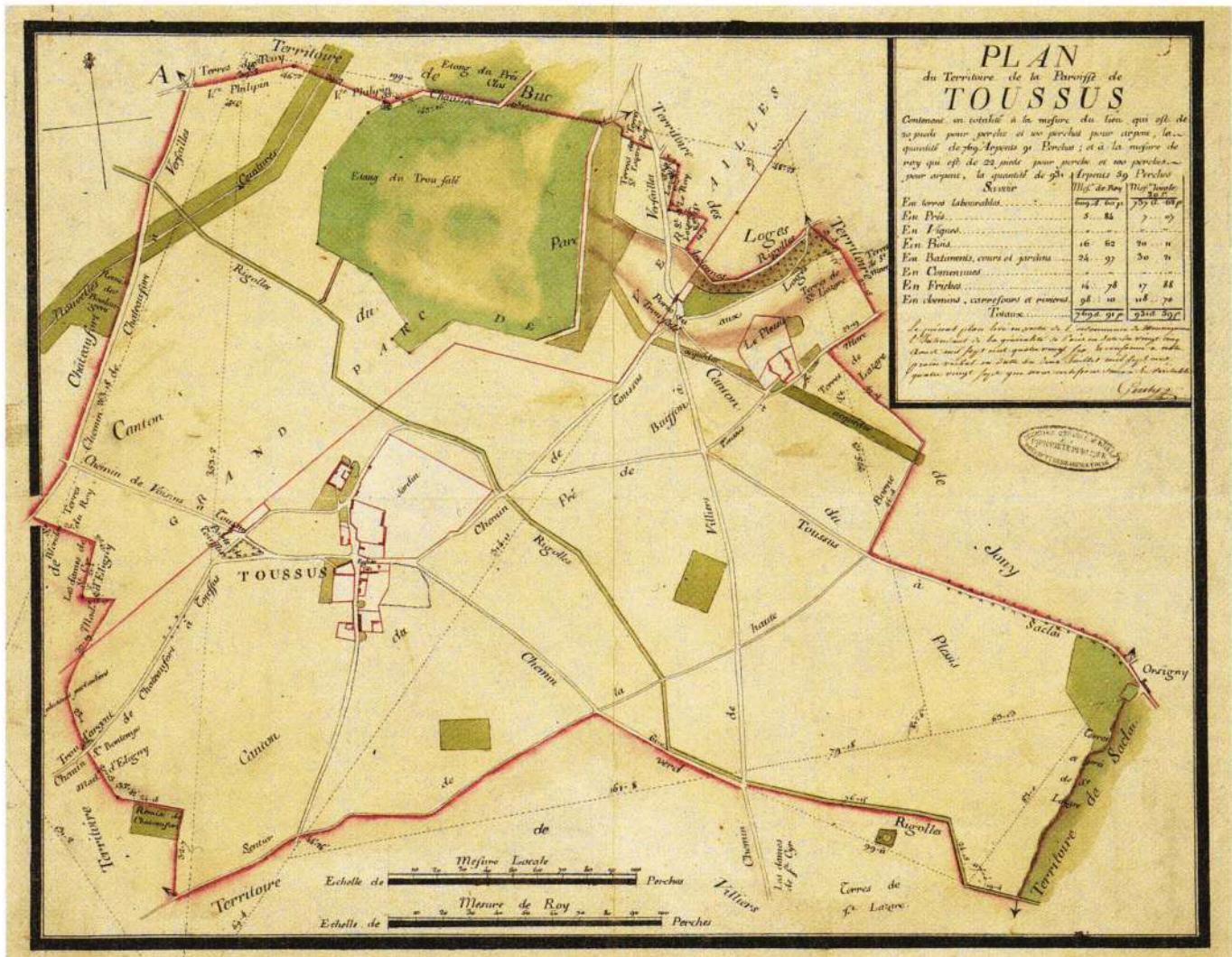
D'où la mise en place d'un troisième système, de 1675 à 1678, celui des étangs de Trappes. Le plateau de

Trappes étant situé plus haut que les réservoirs de Versailles, l'abbé Picard proposa de former des barrages pour créer trois étangs (Trappes, Bois d'Arcy et Bois Robert) dont l'eau s'écoulerait par des rigoles jusqu'au réservoir de la grotte de Thétis. Comme ces installations d'écoulement fuyaient beaucoup, on les remplaça en 1684 par un aqueduc souterrain qui amenait les eaux aux réservoirs du Parc aux Cerfs, appelés les étangs Gobert.

Parallèlement, le système avait été complété par la mise en place du drainage du plateau de Saclay. Des ri-



Vue du sommet de l'aqueduc de Buc



Plan d'Intendance de Toussus-le-Noble (1787) (A.D. Yvelines)

goles dirigeaient les eaux de ruissellement aux étangs de Saclay-Vieux³⁹, d'Orsigny et de Trou Salé. De là des aqueducs souterrains les acheminaient vers les étangs Gobert. Le problème principal, déjà rencontré auparavant, était le franchissement de la vallée de la Bièvre. Dans un premier temps, on mit en place un siphon de fonte mais la déperdition en eau était importante. L'ingénieur Gobert proposa en 1682 de construire un aqueduc aérien : les Arcades de Buc. Deux autres étangs furent aménagés, ceux de Villers-le-Bâcle et de Saclay-Neuf en 1685.

Avec l'élargissement du système aux étangs supérieurs en 1684-1685, le projet atteint des dimensions colossales : l'idée générale était de créer un cours d'eau artificiel, « le grand lit de rivière », qui traverse le plateau de Rambouillet à Trappes. C'est cette cinquième phase qu'illustre la carte de 1825 publiée plus loin.

Enfin, dans les années 1684-1688 on envisagea l'élargissement de la surface drainée (15 000 ha) par la dérivation des eaux de l'Eure qui se trouve à 36 mètres au-dessus du niveau du château de Versailles. 30 000 hommes (dont deux tiers de soldats) entreprirent sous la direction de Vauban la construction du canal de l'Eure, dit de Pontgouin, qui devait comprendre plusieurs ouvrages d'art

dont le principal était le pont-aqueduc de Maintenon. Mais la guerre de la Ligue d'Augsbourg interrompit les travaux qui ne furent jamais repris. Parallèlement, une autre solution fut mise en place : la Machine de Marly⁴⁰ de 1681 à 1684.

Selon un rapport de 1810, au temps de Louis XIV « l'ordinaire » des jeux d'eau qui durait 5 heures et demie, exigeait 7200 m³ et la « dépense pour un jour d'ambassadeur ouvrant à la grande manière une heure avant son entrée dans le jardin et pendant deux heures et demi de la promenade... » consommait 10 800 m³ alors qu'en 1810 le même jeu d'eau exigeait 14 400 m³. Les déperditions s'étaient donc accrues ; néanmoins le système fut conservé pendant tout le XIX^e siècle. La destruction partielle des rigoles et l'assèchement des étangs (comme celui du Trou Salé comblé par les Allemands en 1940⁴¹) datent du XX^e siècle. De même, la machine de Marly, fut démolie en 1968. Aujourd'hui, l'approvisionnement de Versailles pour les Grandes Eaux se fait en circuit fermé à partir de l'eau puisée dans le Grand Canal⁴².

Les grands travaux du règne de Louis XIV ont donc modifié considérablement le paysage autour de Jouy-en-Josas et, à cet égard, la première moitié du XVIII^e siècle fut beaucoup plus calme.



L'ancien moulin de Vauptain

De paisibles villages voués aux travaux des champs

La carte de l'abbé Delagrive (1740) permet d'appréhender le territoire avant les bouleversements liés à l'arrivée d'Oberkampf. Elle nous montre la prégnance de la vallée de la Bièvre dans le paysage. Cet écrin de verdure est dévolu aux moulins et aux blanchisseurs. Sur la paroisse de Buc, on dénombre deux moulins à farine, le

troisième, le moulin de Launay ayant été racheté par Colbert pour alimenter Versailles. Le seul qui subsiste est le moulin de Vauptain dont on possède une description en 1719 « *lequel moulin et bâtimens où est le Moulin contient trois travées de longueur, garni de ses meules arrestantes, agissantes, tournantes et travaillantes ... le tout couvert de chaume en comble à deux égouts ...* »⁴³. Il ne s'agit évidemment pas de l'édifice actuel dont le bâtiment principal élevé de trois étages carrés plus un étage de comble, correspond à la technique de « mouture à l'anglaise » introduite en France à partir de 1820⁴⁴. A Jouy, deux moulins

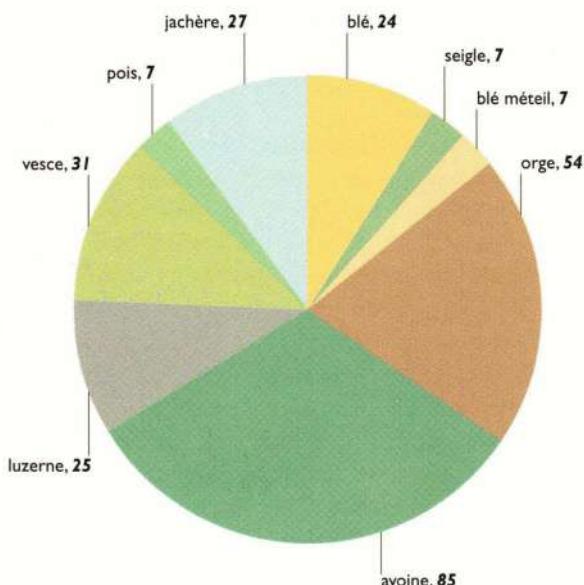
sont attestés en 1740, le moulin seigneurial situé au centre du bourg qui fut lui aussi « monté à l'anglaise » en 1828⁴⁵ et le moulin des Pintets (ou de Saint-Martin) qui appartenait à la fabrique de l'église. Il a conservé longtemps son activité traditionnelle de « *moulin à eau faisant de blé farine* »⁴⁶. La meunerie entraînait parfois en concurrence avec la blanchisserie qui pouvait manquer d'eau aux lavoirs. Plusieurs procès-verbaux nous sont parvenus qui essaient de fixer les hauteurs maximum d'eau dans les biefs⁴⁷. Déjà sous l'Ancien Régime, les blanchis-



Carte de l'abbé Delagrive (1740) (B.H.V.P.)

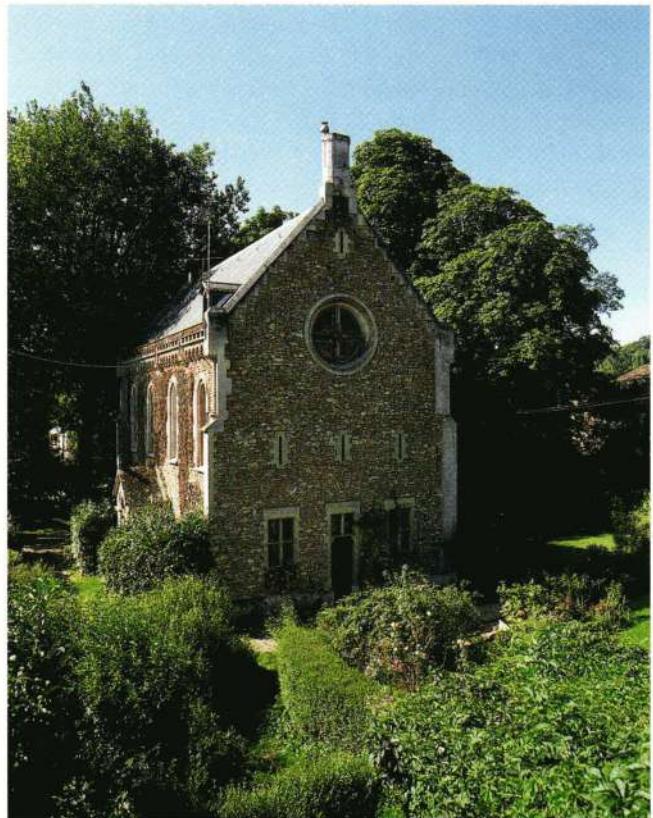
seurs étaient une catégorie sociale importante : lors de la rédaction des cahiers de doléances de Buc, ils se disent « *la partie la plus considérable de cette paroisse* » et demandent la libre utilisation des eaux de la Bièvre et des prairies pour étendre le linge⁴⁸. Cette activité traditionnelle, liée à la proximité de la Cour de Versailles, perdurera nous le verrons, tout au long du XIX^e siècle pour la clientèle parisienne.

Sur les coteaux les plus ensoleillés, on trouvait un peu de vigne, du moins à Jouy, mais celle-ci était en déclin depuis le XVII^e siècle à cause de la trop grande humidité⁴⁹ et laissait la place aux taillis et aux bois. Sur le plateau régnait la grande exploitation céréalière dont on peut avoir une idée précise grâce à l'arpentage réalisé en 1782 à la demande des dames de Saint-Cyr et du fermier laboureur entrant en la ferme seigneuriale de Toussus-le-Noble⁵⁰.



Répartition des cultures de la ferme seigneuriale de Toussus-le-Noble (en arpent)

Certaines de ces grandes fermes céréalières à cour fermée ont subsisté, d'autres sont connues par des documents d'archives. On peut évaluer leur nombre à 851 dans les années 1760 ; leur marque dans le paysage et la toponymie est restée très forte. En revanche, les petites exploitations, les logements d'ouvriers agricoles sont plus difficilement perceptibles aujourd'hui. L'enquête d'inventaire qui a été réalisée parcelle après parcelle à partir du cadastre napoléonien a bien relevé plusieurs dizaines de maisons rurales dont l'implantation d'origine pourrait correspondre aux petites maisons basses ou « bassiés » traditionnelles, composées d'une seule pièce avec cheminée et four à pain et grenier au-dessus, accessible par un escalier extérieur, et d'annexes disséminées autour de la cour⁵², mais la plupart ont été transformées, agrandies notamment en maison de villégiature au XIX^e siècle. Seules trois cours communes, signes d'un habitat de journalier, sont conservées (à Jouy, 20, rue du Docteur Kurzenne, à Buc, 4, rue de la République, aux Loges derrière la mairie). C'est dans ce cadre rural qui offrait à la



Le temple de Jouy-en-Josas construit en 1864

fois eaux de qualité, vastes prairies, et main d'œuvre locale que s'est implanté, au début de 1760 un jeune « indienieur » originaire de Souabe, Christophe Oberkampf.

« Manufacture royale de SDM Oberkampf à Jouy près Versailles Bon teint »

Pour comprendre l'extraordinaire ascension sociale d'Oberkampf, qui est anobli en 1787, il faut évoquer, outre les qualités d'entrepreneur du personnage, la tension du marché liée à la pénurie organisée depuis Colbert. En effet, l'arrêt du 26 octobre 1686 avait interdit l'importation de toiles de coton peintes aux Indes mais aussi l'impression dans le royaume de toiles de coton blanches, et ce pour « *favoriser les manufactures d'étoffes de soie et de laine établies dans le royaume* »⁵³. Pourtant, le goût pour ce qu'il était convenu d'appeler « *les indiennes* » est un fait récurrent tout au long du XVIII^e siècle comme le signale un inspecteur des Manufactures : « *le goût des toiles peintes n'est pas bizarerie, elles fournissent des meubles d'été agréables, pas chers et qui se lavent. Le peuple l'aime, il y trouve bon marché, durée et propriété* »⁵⁴. Pour faire face à cette demande incoercible, la contrebande et les fabriques clandestines se multiplièrent, provoquant la « *querelle des toiles peintes* », premier épisode de la lutte pour la liberté économique. Il revint au Contrôleur général Silhouette de reconnaître, par lettres patentes du 5 septembre 1759, la liberté d'imprimer sur toiles et sur cotonnades, étant donnée « *la difficulté d'arrêter l'introduction des toiles peintes, teintes et imprimées venant de l'étranger, et l'inconvénient de priver nos sujets les plus pauvres de se procurer des habillements à meilleur marché* »⁵⁵.

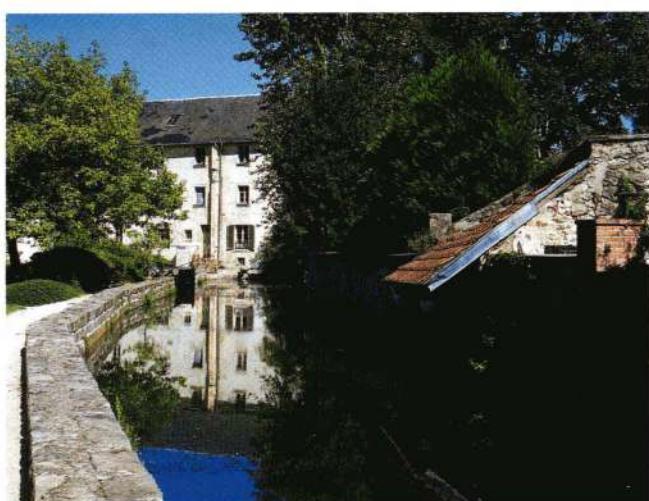
A cette date, Oberkampf travaille depuis un an comme graveur puis comme coloriste dans un atelier à l'Arsenal. Auparavant, il a fait son apprentissage d'indienneur auprès de son père à Bâle chez Ryhiner, une des meilleures fabriques d'Europe⁵⁶. Le 2 janvier 1760, il signe un engagement écrit avec Tavannes, un Suisse du Contrôle général, qui vient de fonder une société pour profiter de la nouvelle liberté d'imprimer des toiles. La décision de s'installer à Jouy, sur les bords de la Bièvre, est prise immédiatement et la maison dite du Pont-de-Pierre est aussitôt louée. La première pièce de tissu y est imprimée le 1^{er} mai 1760.

Malgré les conditions précaires d'installation et les oppositions rencontrées localement et à Paris, la fabrique se développe et a besoin de terrains. Le 18 mars 1761 est prise à bail une vaste prairie qui sera achetée plus tard : c'est le noyau de la future manufacture. On y construit, sur pilotis car le terrain est très marécageux, un hangar en bois pour abriter les chaudières. En 1765, la demande en toiles imprimées augmente considérablement et Oberkampf accroît sa production : cette année-là 1700 pièces sont imprimées et 1900 l'année suivante.

Les constructions se succèdent alors à un rythme soutenu en fonction des nécessités du travail. Dans les années 1770, l'entreprise s'insère dans les circuits d'échanges internationaux et étend encore son emprise à Jouy. En 1773, Oberkampf fait un long voyage en Angleterre pour chercher des approvisionnements en toiles blanches des Indes et il en profite pour visiter de nombreuses manufactures ; il revient avec de nouveaux projets⁵⁷.

La même année, il rachète le moulin seigneurial et 12 arpents autour. L'agrandissement des prés vers la Butte-au-beurre rend nécessaire l'emploi de gardes pour lesquels est construite une maison qui existe toujours. Enfin, la ferme de la Chaudronnerie est louée à bail pour 18 ans. La décennie suivante n'est pas marquée par des constructions d'importance. Cela peut être dû à la conjoncture moins favorable puis à la crise de 1788 qui touche particulièrement l'industrie textile.

Néanmoins, plusieurs expériences sont menées⁵⁸ : sur la préparation des toiles blanches avant le garançage, sur les



Vue de la Bièvre et du moulin neuf

colorants, sur le cylindre à imprimer qui est construit de 1787 à 1789 par le mécanicien parisien Périer-le-Jeune. Mais des difficultés techniques en retardent la mise en œuvre : « *le plus grand empêchement a été causé par le dossier qui faisait des plis* »⁵⁹.

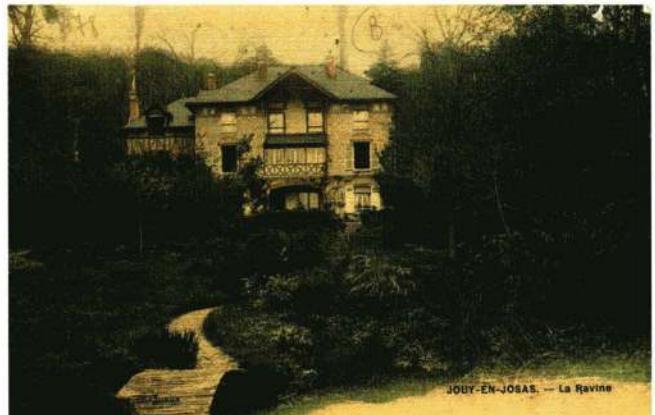
La crise est de courte durée et l'année 1791 s'avère la meilleure que la manufacture ait jamais connue depuis sa création. Le record des ventes est atteint et Oberkampf avertit ses clients « *tout ce que je fabrique en ce moment est promis à l'avance...* ». Pour répondre au gonflement de la demande que rien ne ralentit, Oberkampf se lance dans la construction du « *grand bâtiment* » qui symbolise la prospérité de la manufacture par ses dimensions « *extraordinaires* ».

Pendant les difficiles années 1793-1795, même si les archives comptables sont muettes, la manufacture continue de produire et de concevoir de nouveaux modèles. Le peintre J.B. Huet reçoit encore plusieurs commandes de dessins de meubles ou de bordures. Les affaires reprennent en 1796, et la manufacture connaît son apogée sous l'Empire (maximum de la production en 1809). Mais, ce n'est plus tellement à Jouy, suffisamment doté en bâtiments, mais à Essonnes, qu'Oberkampf construit. A l'époque de la prohibition des toiles de fil anglaises, il avait en effet conçu le projet d'en produire lui-même dans une filature qu'il fait construire sur le domaine de Chantemerle⁶⁰. Un dernier bâtiment est encore élevé à Jouy, celui dit de la Croix d'honneur en 1806 : il s'agit en fait d'un séchoir divisé en deux parties⁶¹. Malgré la prospérité apparente, les difficultés s'amoncellent peu à peu : les calicots produits dans la manufacture d'Essonnes (qui a coûté très cher et par là, immobilisé un capital important) sont trop onéreux et de médiocre qualité. La concurrence se développe de plus en plus alors que le blocus continental provoque une stagnation générale du commerce. De plus, à deux reprises, Jouy est entouré de troupes étrangères, de la mi-mars à la mi-avril en 1814 et pendant l'été 1815. Cela précipite la mort d'Oberkampf, qui s'éteint le 4 octobre de la même année. Il est inhumé dans le parc du Montcel, dans l'Elysée qu'il avait fait aménager pour ses enfants morts prématurément⁶². La situation de sa famille montre à quel niveau social il était parvenu : sa fille Julie, née d'un premier mariage est établie à Essonnes avec son mari, Louis Feray, Emile, le seul garçon survivant, reçoit le titre de baron en 1819, les deux sœurs Emilie et Laure ont épousé les deux frères Mallet, fils du baron de Chalmassy, fondateur et régent de la Banque de France⁶³.

De la manufacture à la villégiature

Après une vaine tentative pour rester en indivision, les héritiers se partagent les biens d'Oberkampf en 1820. Son fils, Emile, s'associe avec son cousin Samuel Widmer pour continuer l'exploitation de la manufacture. Le suicide de ce dernier en 1821 oblige Emile à chercher un nouvel associé qu'il trouve en la personne de Barbet devenu Barbet de Jouy pour se distinguer de ses frères restés à Rouen. Mais la conjoncture n'est plus favorable aux indiennes et la manufacture de Jouy divisée en 50 lots, fait l'objet d'une vente aux enchères en 1844 sans trouver preneur. Les Barbet mettront vingt ans

à s'en défaire. L'impact de cette disparition est énorme aussi bien pour la population que pour le cadre de vie. Au moment de son apogée, en 1806, lors de la visite de l'Empereur, la manufacture employait 1400 ouvriers dont le recrutement avait été en grande partie local, fixant une population sinon vouée à l'exode⁶⁴. La population de Jouy avait quadruplé de 1760 à 1790⁶⁵ d'où de nombreuses tentatives de reconversion dont les archives se font l'écho et qui échouèrent toutes. Le grand bâtiment de l'imprimerie sera détruit en 1864, laissant, avec le reste de la manufacture, un vide qui a considérablement marqué le paysage de Jouy. Tout promeneur un peu curieux ressent bien le paradoxe de ce village dont une partie est tassée autour de son église tandis que l'autre s'étale généreusement au milieu de la verdure. Ce sont ces espaces verts, investis par des maisons de villégiature, comme la Ravine (7, rue Vantieghem)⁶⁶ qui ont permis à Jouy de se reconvertis ainsi que le faisait remarquer en 1858 le baron Alphonse Mallet, fils de Laure Oberkampf et maire de Jouy : « *Depuis la chute de la manufacture de toiles peintes qui fut longtemps une source de bien-être pour les populations, notamment de Jouy et de Buc, ces deux villages, le premier surtout, voyaient rapidement décroître le chiffre de leurs habitants, ainsi que la valeur des propriétés immobilières lorsqu'un nouvel élément de prospérité est venu réagir heureusement contre cet état de choses. Depuis quelques années en effet, un certain nombre de particuliers riches ou aisés, attirés par la beauté du site et le calme dont jouit cette vallée, y viennent passer la belle saison ; des maisons de campagne se construisent ou s'agrandissent sur les bords de la Bièvre et sur les coteaux qui en dominent le cours ... Cette tendance de notre localité à se couvrir de propriétés bourgeoises devient de plus en plus marquée*⁶⁷ ». En fait, cette évolution répond à un besoin social, celui de la clientèle parisienne, qui cherche, à la campagne, « *le repos et la tranquillité loin du bruit et des affaires*⁶⁸ ». Il est vrai que Paris n'offre pas toutes les garanties d'hygiène et que chacun a encore en mémoire les 17 000 victimes de la grande épidémie de choléra de 1832⁶⁹. Pour les maisons de villégiature les plus anciennes recensées (1837, le Chalet des Loges-en-Josas, 1842, le Petit Château de Buc), il s'agit bien d'une quête de la campagne. Les parcelles sont situées à l'écart des villages, l'emplacement des maisons permet de jouir du panorama qu'offre la vallée de la Bièvre, ce qui est encore accentué pour le Petit Château par la présence d'un belvédère. Mais les maisons restent d'une taille modeste, conformément au schéma mis en œuvre à la même époque dans la colonie de Maisons-Laffitte⁷⁰. Sous le Second Empire, le nombre et la taille des demeures s'accroît, au point qu'on les désigne la plupart du temps par le terme de château. C'est ainsi qu'à Buc sont édifiés le château du chirurgien Pierre Huguier, (actuellement La Sauvegarde), La Guérinière (détruit), le Haut-Buc, et à Jouy, le château de Vilvert et celui de Petit-Bois (en partie détruit). Ce dernier est caractéristique de la tendance locale à anoblir toute demeure un peu grande, puisqu'il fut publié sous le titre de « *villa suburbaine de première classe* » alors qu'il est désigné localement sous le terme de « *château* ». La plupart de ces édifices sont installés dans la vallée à flanc de coteau et ont englobé la Bièvre dans leur parc. On trouve d'autres demeures, de moindre taille, toujours sur des points de vue panoramiques, tels le Parc à Buc ou le Mé Chaplin à Jouy.

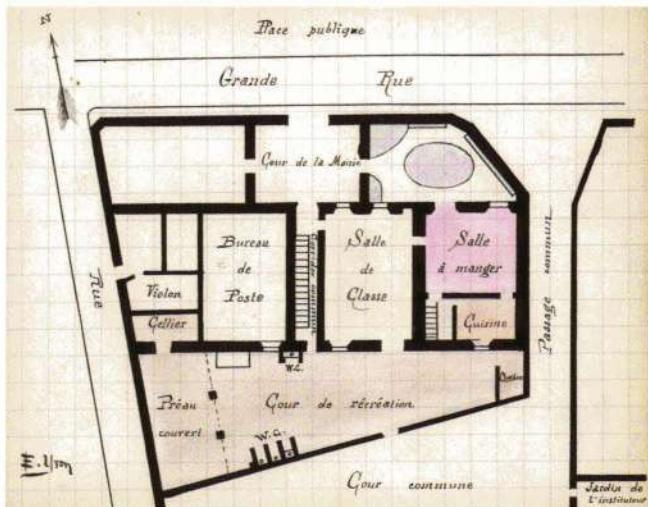


Carte postale ancienne représentant la propriété de la Ravine

Cette dernière, comme beaucoup d'autres, fut pillée pendant la guerre de 1870, juste après le désastre de Sedan et en même temps que les Prussiens pénétraient à Versailles, le 18 septembre 1870. Malte-Brun, auteur d'une description du département de Seine-et-Oise en 1883 précise à propos de Jouy : « *la plupart des maisons de campagne qui l'embellissent, surtout celles qui étaient abandonnées, furent pillées et saccagées. Les maisons désertes, disaient les officiers du XI^e corps, appartenaient au soldat* ». Sous la III^e République, et plus particulièrement à la Belle Epoque, la villégiature se développe encore. En 1899, l'instituteur, auteur de la monographie sur la commune de Jouy écrivait « *comme il y a à Jouy plusieurs châteaux et de nombreuses maisons bourgeoises pendant la belle saison de juin à octobre, la population augmente alors d'environ 300 habitants* »⁷¹. Contrairement au phénomène des stations balnéaires où, selon une heureuse formule, « *la ville fournit le remède à la ville* »⁷² c'est-à-dire où les lieux de sociabilité jouent un très grand rôle, c'est avant tout l'isolement qui est recherché. Ainsi en 1885, Hugues Krafft fait construire aux Loges-en-Josas une villa japonaise, Midori-no-sate, la « *colline de la fraîche verdure* » et a volontairement choisi « *comme un Japonais l'aurait fait, un coin écarté, solitaire* »⁷³. Ce pavillon en bois monté sur place par des ouvriers japonais a survécu pendant plus d'un siècle, mais a été très endommagé par la tempête de 1999. Parfois, villégiature et activités locales ne font pas bon ménage. C'est ainsi qu'à Buc, dans le lotissement du Haras, un violent débat éclate à cause de l'installation de briqueteries en 1898⁷⁴. A Jouy, ce sont des porcheries qui provoquent un tollé général dont le maire Alphonse Mallet se fait l'écho. La seule industrie qui n'entre pas en conflit avec la villégiature, et qui en dépend même, est celle de la blanchisserie. Elle occupe de nombreuses personnes à Jouy, aux Loges et à Buc où l'on comptait 19 blanchisseurs (12 hommes et 7 femmes) au recensement de 1866. De même que la manufacture pour Jouy, les blanchisseries expliquent le caractère particulier de l'urbanisme de Buc dont le cœur, autour de l'église et de la mairie est encore très peu urbanisé puisque c'est dans les prairies de la Bièvre que les blanchisseurs faisaient sécher leur linge.

Le temps des précurseurs

Malgré leur petite taille, ces bourgs ont été préoccupés très tôt par la question du progrès. Progrès des communications tout d'abord, avec la volonté dès 1838 de bénéficier d'une



Plan de la mairie-école des Loges-en-Josas (1912) (A.D. Yvelines)



L'ancienne mairie-école des Loges-en-Josas devenue mairie

ligne de chemin de fer. En effet, à l'heure du « *premier boom ferroviaire français* »⁷⁵, le conseil municipal de Jouy, réuni en session extraordinaire le 29 avril 1838, demandait au préfet d'insister pour obtenir la concession à Alexandre Corréard de la ligne Paris-Tours qui devait passer par la vallée de la Bièvre⁷⁶. Ces vœux ne furent pas immédiatement exaucés, mais lors de l'enquête menée en 1877 pour le chemin de fer de grande ceinture de Paris, le conseil municipal se montra très favorable au passage de celui-ci dans la ville même, bien qu'elle se trouvât ainsi coupée en deux. Le conseil municipal des Loges avait émis aussi quelques années auparavant le vœu d'une situation plus centrale de la gare qui devait desservir le village⁷⁷, mais il fut impossible de tenir compte de leurs observations et la halte du Petit-Jouy fut placée à la limite de Jouy et des Loges.

Une autre préoccupation permanente, commune à cette époque à bien d'autres localités, est celle de l'instruction publique. Pour Jouy, cela commence avec l'influence déterminante de la famille Mallet⁷⁸. En effet, Emilie Oberkampf, qui avait épousé en 1812 le banquier Jules Mallet, se préoccupait beaucoup de ces questions, notamment du sort des enfants pauvres de un à six ans, trop grands pour aller chez une nourrice mais trop petits pour travailler⁷⁹. Elle avait rencontré dans le milieu de la haute banque protestante, dont elle faisait partie, un philanthrope parisien, M. de Gérando, qui vantait les mérites des « *infant schools* » londoniennes et se proposait d'importer ce modèle en France.



La mairie de Toussus-le-Noble construite par l'architecte Muret en 1912

Emilie Mallet fut la cheville ouvrière du premier comité des salles d'asile fondé en 1826 pour Paris dont l'ambition était « *de retirer le jeune enfant des rues, de commencer son éducation physique, religieuse et intellectuelle et accroître le revenu des familles populaires en favorisant le travail des mères* »⁸⁰. A Jouy, où depuis longtemps les femmes travaillaient⁸¹, la question se posait aussi et en 1834 la maison du Pont-de-Pierre fut acquise par Emilie Mallet pour y créer une salle d'asile⁸². Mais, plus encore, à la suite de la loi Guizot (1833) c'est l'enseignement élémentaire qui est au centre des préoccupations. Buc et Jouy se dotent simultanément, en 1839, de mairies-écoles, installées dans d'anciennes maisons particulières réappropriées pour leur nouvel usage. A Buc, c'est une ancienne grange avec cour et jardin qui est acquise par adjudication et transformée par Delâtre, architecte à Versailles. A Jouy, c'est la maison Guichard, rue de Beuvron qui est transformée en mairie-école par l'architecte Blondel. Dans tous les cas la distribution est la même, correspondant aux normes de cette architecture réglementaire : la mairie-école des Loges aménagée en 1867 dans la maison Prud'homme en donne un bon exemple : classe unique au rez-de-chaussée, mairie à l'étage. Le logement de l'instituteur se répartit sur deux niveaux et la mairie abrite aussi le bureau de poste et le « *violon* ». Mais rapidement, à Jouy et à Buc, les problèmes de place deviennent criants d'autant plus que l'on veut séparer filles et garçons. Une école de filles est construite à Buc en 1880 par Albert Petit, architecte du département de Seine-et-Oise

et de la ville de Versailles⁸³. A Jouy, en 1898 une mairie-école de fille est installée dans l'ancienne maison d'Oberkampf. C'est Bieuville, architecte-géomètre de Versailles qui est chargé de la transformer. La place continue de manquer et Buc et Jouy rivalisent de projets pour leurs écoliers. Ils n'aboutiront qu'après la Seconde Guerre mondiale. Quant à Toussus-le-Noble, trop petit pour avoir une école qui lui soit propre, il envoie ses enfants à Châteaufort. En revanche, en 1912, il se dote d'une mairie, seul bâtiment de ce groupe de communes à avoir été conçu comme tel dès l'origine par l'architecte Muret. Ce n'est qu'en 1955 qu'une école y est ouverte. Au cours de cette décennie, les trois autres communes se dotent aussi de véritables groupes scolaires dont l'accroissement récent de la population a nécessité l'agrandissement. Les mairies sont alors définitivement séparées des écoles.

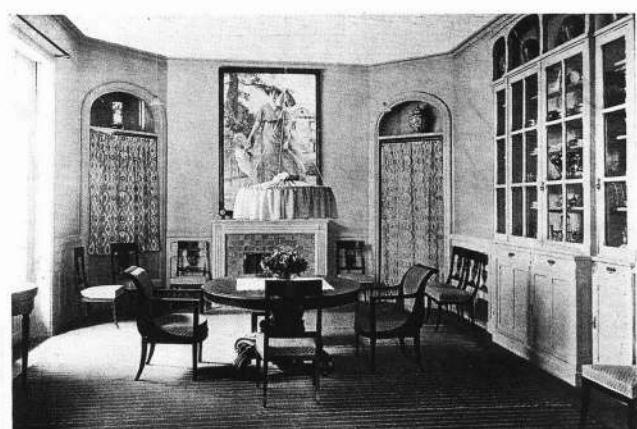
Du côté de chez Meg

Apparue, on l'a vu, sous la Monarchie de Juillet, la villégiature connaît, sur le territoire considéré, son apogée à la Belle Epoque, notamment les Metz (appelés aussi May ou Més) qui deviennent un haut lieu de la vie mondaine avec l'arrivée du comte de Cambacérès en 1898⁸⁴. Ce hameau jouit d'une vue exceptionnelle sur la vallée, vue dont tirent partie de nombreuses maisons situées juste au bord du plateau. De plus l'influence de l'architecture néo-régionaliste, et notamment anglo-normande, multiplie bow-windows, auvents et lucarnes qui permettent une étroite symbiose avec le panorama. La Villa de madame de Saint-Marceaux et La Châtaigneraie dressent encore leur haute silhouette aux Metz, le long de la rue Pierre-Vaudenay. Parmi les noms de la haute société parisienne, on trouve en effet, Madame de Saint-Marceaux, la princesse Murat et la princesse de Polignac, toutes trois appartenant à un milieu mondain très cultivé. La première, dont Proust s'inspire en partie pour le personnage de Madame Verdurin, « la Patronne » de la Recherche du Temps perdu, fut une véritable mélomane, qui se piquait d'avant-gardisme. Elle recevait de nombreux musiciens qui donnaient des concerts impromptus au cours desquels les amateurs tenaient largement leur place, tel l'architecte Georges Vaudoyer dont les talents de chanteur étaient appréciés⁸⁵. Meg, tel était son surnom, était aussi capable de déchiffrer à quatre mains au piano des partitions aussi difficiles que la Valse de Ravel⁸⁶ ou de se produire dans certains salons amis comme celui des Vaudoyer⁸⁷. Une autre grande mondaine, la princesse Winnaretta de Polignac écrivit à son propos : « *L'un des salons les plus intéressants que j'ai connus à Paris était celui du sculpteur René de Saint-Marceaux et de son épouse. Ils vivaient boulevard Malesherbes et chaque vendredi, il y avait une réception informelle, après un excellent dîner... Je pourrais remplir des pages avec les noms de toutes les personnes remarquables que j'ai rencontrées dans ce salon. C'est là que je vis pour la première fois Maurice Ravel et Claude Debussy* »⁸⁸. On devine bien que ce n'est pas par hasard que toute cette société venait en villégiature aux Metz. Madame de Saint-Marceaux fit construire une « *maison de plaisir* », en 1905, par son ami Georges Vaudoyer⁸⁹. Selon un article publié dans la Vie à la campagne en janvier 1908, les « *propriétaires désiraient une maison spacieuse, maison de repos* ».



Façade nord de la villa de Madame de Saint-Marceaux construite en 1905 par Georges Vaudoyer (La vie à la campagne)

et non de travail, très rapprochée de Paris, pour pouvoir y venir fréquemment aussi bien l'Eté que l'Hiver, le Printemps que l'Automne »⁹⁰. Il n'était pas question dans cette maison d'accueillir de nombreux artistes à qui était offert un séjour studieux, comme c'était le cas dans une autre propriété à Cuy-Saint-Fiacre, en Seine-Maritime⁹¹, étant donné qu'il n'y avait que quatre chambres de maître et quatre chambres de domestiques. On retrouve là l'idée exprimée par le journaliste du Figaro qui écrivait en 1871 « *à peine revenu des bords de la mer, me voici maintenant à la campagne. ...Quand on vient de passer deux mois entre les prairies et la mer et qu'on se réveille dans une rue avec des pierres de taille pour premier plan, des toits pour horizon...on se dit : mais tout cela n'est pas vrai : qu'est-ce que je fais ici ?...* »⁹². On vient donc à Jouy pour se reposer des fatigues de la vie



La salle à manger de la villa de Madame de Saint-Marceaux (La vie à la campagne)

mondaine et profiter de la campagne. C'est aussi ce qu'écrit, le 31 août 1907, le comte de Cambacérès propriétaire du Chalet des Metz⁹³ « *après une saison très agréable à Thonon, nous sommes venus passer une dizaine de jours ici et nous partons demain pour l'Allier où je vais chasser* »⁹⁴. Toutefois, ces retraites ne sont pas totalement inactives et un piano est toujours prévu. La princesse de Polignac qui acheta le Mé Chaplin à Jouy, y fit installer un salon de musique en marqueterie de paille par le décorateur mondain Franck. L'avantage de cette villégiature était de permettre de continuer à vaquer à ses occupations tout en profitant de la verdure du vallon. Il y avait en effet, à la belle saison, 12 trains montants et 12 descendants permettant, soit par Versailles, soit par Palaiseau de rejoindre Paris en une heure⁹⁵. Avec l'arrivée de l'automobile, les parcours sont encore facilités. Ainsi, après la Première Guerre mondiale, Albert Calmette, l'inventeur du B.C.G., habitait, pendant la belle saison, la propriété de la Garenne des Més. Chaque jour, le professeur partait vers sept heures pour Paris, d'où il revenait à midi pour déjeuner, jusqu'à treize heures trente. Il repartait alors pour l'Institut Pasteur où il arrivait à quatorze heures et il rentrait à dix-neuf heures de Paris⁹⁶. La famille de l'architecte Bechmann s'installait, elle aussi, dès le printemps, dans la maison des Metz construite en 1911. Mais cette tranquillité tant recherchée fut menacée en partie par la naissance de l'aviation.

Loisir mondain et « venture capitalism »⁹⁷

En effet, Buc et Toussus-le-Noble, par leur vaste plateau mais aussi leur proximité du département de la Seine, lieu d'expérimentation de l'aéroplane naissant, ont très vite attiré les pionniers de l'aviation. Les années 1907-1908 sont déterminantes : Louis Blériot s'installe le premier, à Buc, en 1907. C'est là qu'il monte et essaye les avions construits à Suresnes⁹⁸. Ensuite, Robert Esnault-Pelterie, qui a volé sur 150 mètres avec un monoplan à quatre roues le 12 octobre 1907, loue à bail l'étang du Trou Salé le 1^{er} novembre⁹⁹ et construit un atelier l'année suivante¹⁰⁰. En 1908 encore, année au cours de laquelle, le 13 janvier, Henry avait franchi un kilomètre et demi en réussissant un virage complet¹⁰¹, les frères Farman achètent un terrain de 18 hectares à Toussus. C'est là que seront montés, mis au point et essayés sous la direction de Maurice et Henry, les avions construits par Dick dans l'usine de Boulogne-Billancourt. Le bouleversement induit par cette nouvelle industrie est considérable. Au-delà des protestations anecdotiques des agriculteurs dont les vaches sont affolées par les aéroplanes¹⁰², le changement est plus profond. L'arrivée de l'aviation sur le plateau entre en concurrence avec l'agriculture dont elle prend la main d'œuvre et les terres (en 1910 Louis Blériot achète, entre autres, la ferme du Haut-Buc). En 1928, la baronne Mallet, habitant au château des Côtes, écrit au maire de Buc pour protester contre l'extension de l'aérodrome Blériot : « *cet établissement et celui de la société Farman ont déjà absorbé par leurs salaires très élevés presque toute la main d'œuvre agricole de la région ; au fur et à mesure de leurs besoins, ils attirent et recrutent encore celle que les agriculteurs arrivent à se procurer à grands frais ... il est à craindre, d'autre part,...que les survols continuels ... n'éloignent de notre région ... les habitants qui*



L'aérodrome de Toussus-le-Noble. Construites dans les années 1950, les installations ont été récemment modernisées

viennent de plus en plus nombreux y jouir en famille d'une maison et d'un jardin et s'y reposer de leur travail journalier »¹⁰³. Les exhibitions aériennes, dont l'apogée se situe entre 1909 et 1911¹⁰⁴, attirent une foule importante désireuse à la fois d'admirer les aéroplanes et les exploits de leurs pilotes qui leur permettent de ressentir le grand frisson des sports dangereux. Louis Blériot met en scène tous les dimanches à Buc des spectacles avec courses et parachutages de mannequins de 1500 mètres de haut. La publicité faite aux exploits des aviateurs explique l'engouement des foules. Henry Farman, ancien pilote automobile, est présenté comme l'archétype du pilote sportif, « *jeune athlète au corps harmonieux...dominé par une volonté froide et claire* »¹⁰⁵. Les plus fortunés veulent apprendre à voler : le 13 novembre 1912, Blériot inaugure sa nouvelle école de pilotage à Buc sur 200 hectares¹⁰⁶. Il en a très vite compris l'enjeu et dès 1913 il écrit « *à l'armée des touristes de demain, il convient dès maintenant de préparer des ports d'attache où ils trouveront commodité et confort tant pour eux-mêmes que pour leurs appareils* »¹⁰⁷. Pour un petit village comme Toussus, c'est aussi une véritable révolution et trois établissements commerciaux voient le jour à proximité du terrain d'aviation : « l'Aérodrome » (qui est le seul encore en activité), l' « Aviatic hôtel » construit en 1913 et le « Trianon ». L'enjeu économique est d'importance puisque, en 1914, Toussus faisait paraître un avis dans l'annuaire de Seine-et-Oise : « *prière de ne pas confondre la commune de Toussus-le-Noble avec celle de Buc* »¹⁰⁸. Après la Première Guerre mondiale l'essor de l'aviation est devenu inéluctable. A Buc et à Toussus, les installations ne cessent de s'accroître ; outre les ateliers de montage des avions, de nombreux hangars sont nécessaires, des écoles de pilotage, des lieux d'accueil pour le public. En 1938, Buc accueille le siège de l'Aéro-Club Roland-Garros et en 1936 on installe une aérogare à Toussus, embryon de l'aérodrome qui après 1946 sera géré par l'établissement public Aéroports de Paris. Toussus est voué à l'aviation d'affaires : à son apogée en 1972 on enregistre 210 000 mouvements d'avions¹⁰⁹. L'après-guerre voit un autre événement important pour l'avenir de ce village, le court passage du régiment Normandie-Niémen (1946-47) puis l'installation d'une base d'aéronautique navale qui est toujours en place et dont le mess se trouve dans le « château Landolff ».

« Quelle était verte ma vallée »

Malgré tous les changements évoqués ci-dessus, les quatre communes, entrées tardivement dans l'ère de la croissance industrielle et urbaine, sont restées des havres de verdure. Deux facteurs permettent de comprendre cette particularité.

Tout d'abord, la prise de conscience par les habitants et les élus de la nécessité de préserver l'aspect résidentiel du val-lon. Outre la lettre déjà citée du baron Mallet, on peut faire référence à une missive envoyée en 1856 pour protester contre l'installation d'une distillerie au Petit-Jouy : « *la commune de Jouy n'est habitée que par des cultivateurs et ce qu'on appelle des bourgeois. Ceux-ci en s'échappant de la ville ne courront point à la campagne pour y retrouver l'air épais et empesté des fabriques des faubourgs de Paris* »¹¹⁰. En 1872 encore, un habitant écrivait : « *Jouy n'a d'avenir que dans un site et dans l'attrait qu'y trouvent comme séjour d'été, le commerce et la bourgeoisie parisienne* »¹¹¹. Ce caractère de villégiature qui s'est maintenu jusque dans l'entre-deux-guerres, et qui perdure encore aujourd'hui, explique qu'on ait voulu sauvegarder la qualité du site.

Alors que, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, certaines villes de la région s'urbanisaient à outrance, notamment dans la petite ceinture –Clamart, ville voisine, a quadruplé de 1851 à 1901, passant de 1760 à 7391 habitants¹¹² – les quatre communes n'augmentaient quasiment pas. Jouy, dont la démographie a décliné de 1801 (1673 habitants) à 1820 (1350 habitants), n'en comptait encore que 1387 en 1911. C'est à partir de cette date que la population croît de manière significative avec une accélération dans la seconde moitié du XX^e siècle. Cette croissance n'a pas nécessité de constructions massives d'immeubles, et s'est plutôt traduite par une politique de lotissements. La prédominance de l'habitat individuel avec ses nombreux jardins explique donc l'omniprésence de la verdure.

Dès 1877 on trouve mention d'un lotissement à Buc, celui du Haras, sur le terrain laissé libre par la disparition du haras impérial entre la forêt et la Grande-Rue (actuelle rue Louis-Blériot). Plusieurs plans attestent le succès de ce nouveau quartier, « *très propice aux villégiatures* »¹¹³, qui s'organise en association syndicale « *L'avenir du haras* » en 1931¹¹⁴. C'est plutôt de cette époque, marquée par la loi Loucheur, que datent les autres lotissements des communes avoisinantes. A Jouy-en-Josas, en 1926, un premier lotissement voit le jour de part et d'autre de la voie ferrée, sur l'initiative de M. Maugé, maire de Verrières-le-Buisson. Il est dit lotissement du jardin anglais car « *dans ce lotissement sera adopté le genre des cités-jardins appliquée en Angleterre depuis de longues années* ». En fait de cité-jardin, il s'agit d'un simple lotissement dont « *toute construction destinée à l'habitation aura au moins un rez-de-chaussée composé de trois pièces et au plus deux étages avec un grenier dans lequel pourraient être établies des chambres mansardées* »¹¹⁵. Les trente parcelles créées ont une superficie moyenne de 400 m², ce qui ne permet de bâtir que de petits pavillons, comme au lotissement des Metz viabilisé en 1930 par la société foncière « *La Maison* »¹¹⁶ et dont les permis de construire montrent la petite taille¹¹⁷.

La plupart de ces maisons ont été agrandies par la suite mais certaines ont conservé leur disposition d'origine (un rez-de-chaussée avec deux pièces, chambre et cuisine) et leur jardin potager comme le 34, rue du maréchal Foch. Le Val d'Albian commence aussi à se développer à partir de 1933, mais le manque d'homogénéité des constructions prouve la lenteur avec laquelle les parcelles sont bâties.

D'autre part, les grandes propriétés dont l'existence était liée à la villégiature et qui ont une emprise importante sur le territoire, ont eu une durée de vie particulièrement longue. Le Montcel devient une école pour jeunes gens de bonne famille en 1923 et la propriété Bourget est léguée à l'Institut Pasteur la même année. Mais il faut attendre la seconde moitié du XX^e siècle pour que les autres domaines soient cédés à des organismes de recherche (en 1946 l'I.N.R.A. s'installe à Vilvert), d'éducation (H.E.C. est inauguré en 1964), de santé (le centre des Côtes qui accueille des nourrissons et des enfants a été ouvert en 1952), de culture (musée de la toile de Jouy, Unesco puis musée de la Photographie au château du Bois du Rocher). Même si ces institutions ont eu besoin de construire des bâtiments parfois importants (le campus d'H.E.C. ou l'I.N.R.A.) elles n'en ont pas moins conservé l'intégrité des domaines qui restent ainsi identifiables. Seul de ces grands domaines, le château de Montebello a fait l'objet d'un lotissement important après 1960.

Certaines mutations récentes liées à l'évolution de la société ont aussi contribué au maintien d'espaces naturels importants : l'ancien moulin de Vauptain a été racheté en 1954 et transformé en haras, une partie des terres de Saint-Mard (ou Saint-Marc) sont aménagées en golf et la ferme de Viltain, située en partie sur le territoire de Saclay, s'est reconvertis à la fois à l'élevage laitier ultra-moderne et à la cueillette de la production par les consommateurs.

Malgré tout, les nuisances et les risques liés à l'urbanisation deviennent importants. Des zones industrielles sont apparues et ont grignoté les terres du plateau, la transformation de la N.186 en autoroute A86 a créé une véritable barrière et augmenté le trafic automobile qui est souvent engorgé, l'aéroport de Toussus-le-Noble souhaite développer son trafic. Surtout, le projet de déviation de la D.938 qui traverse actuellement Buc et devrait être détournée vers le Petit-Jouy va défigurer en partie le site, pourtant récemment classé, de la vallée de la Bièvre.



Étang inférieur du château de Jouy-en-Josas



Décor du « château Landolff » à Toussus-le-Noble

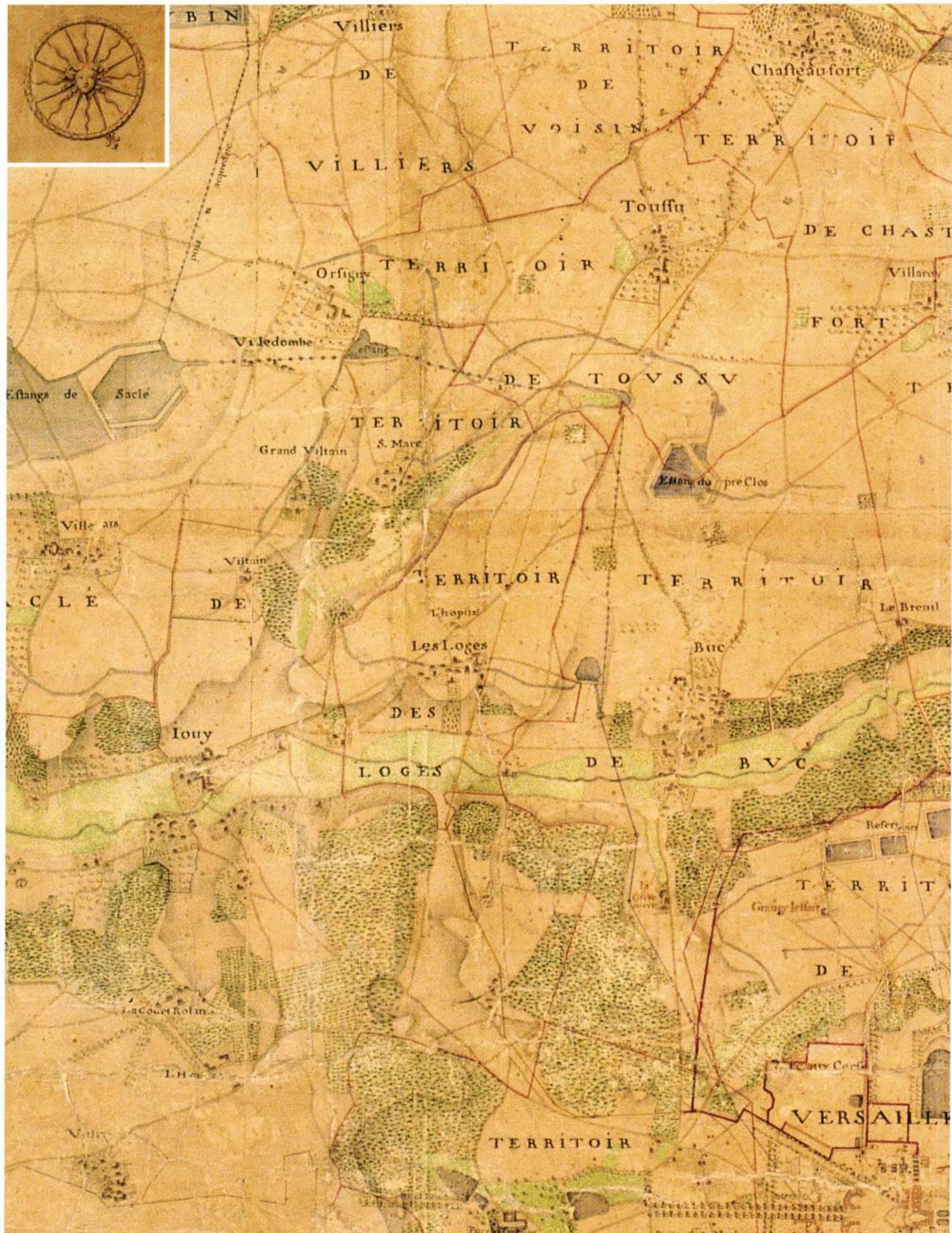
- 1 Le canton sud de Versailles comprend outre Buc, Jouy-en-Josas, Les Loges-en-Josas et Toussus-le-Noble, le sud de la ville de Versailles et la commune de Châteaufort. Cette dernière, qui fait partie du Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse, a été publiée dans ce cadre (Images du patrimoine n°37)
- 2 CAUE 78. *L'Atlas des pays et paysages des Yvelines*. Réd. Alain Mazas et Alain Freytet. Grenoble : Ed. Courcoux, 1992, p. 83
- 3 Saint-Genest. *Le Figaro du vendredi 10 novembre 1871*, p. 1
- 4 Bart, Victor. « Rapport sur la visite faite le 5 octobre 1865 au parc de M. le Baron Mallet à Jouy ». Société d'horticulture de Seine-et-Oise, 1866, p. 8
- 5 Cité dans *Documents-Supplément de Jouy-information* n°4, septembre 1976
- 6 Dom Anger. *Les dépendances de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*. Paris : Vve Poussielgue, 1906, T.II, p. 233
- 7 Lebeuf, abbé Jean. *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*. Réed. Paris : Lib. Féchoz et Letourney, 1883, T. III, p. 264
- 8 Dom Anger, *op.cit.* T.II, p. 234
- 9 *Les archives de Jouy-en-Josas* n° 1, 1992
- 10 Lebeuf, *op.cit.* T.III, p. 270
- 11 Dom Anger, *op.cit.*, T.II, p. 234
- 12 Lebeuf, *op.cit.*, T.III, p. 266
- 13 Ibidem
- 14 Lebeuf, *op.cit.*, T.III p. 273
- 15 A.D. Yvelines : D 1625
- 16 Grodecki, Catherine. *Documents du minutier central des notaires de Paris. Histoire de l'art au XVIIe siècle*. Paris : Archives Nationales, 1985, T.I, p. 103-105
- 17 Ce procédé aurait été importé d'Espagne, et plus précisément de l'Alcazar par François Ier, de retour de captivité et appliqué dès 1529 au château de Madrid. Voir Chatenet, Monique. *Une nouvelle cheminée de Castille à Madrid en France*. In : *Revue de l'Art* n° 91 p. 36
- 18 Dom Anger, *op.cit.*, T.II, p. 235
- 19 Ce monument fut détruit à la Révolution. Les deux statues après avoir séjourné longtemps dans le cimetière furent acquise par Louis-Philippe en 1835 pour le musée d'histoire de Versailles. On ne sait pas comment le buste et le blason entrèrent dans ces mêmes collections
- 20 A.D. Yvelines : D 1625
- 21 Ibidem
- 22 Tous ces propriétaires successifs sont cités dans l'acte de vente du 19 avril 1719. A.D. Yvelines : D 1626
- 23 *Dictionnaire du Grand Siècle*. Dir. François Bluche. Paris : Fayard, 1990, p. 97
- 24 On peut affirmer que ce dessin a effectivement été réalisé puisque le P.V. de la vente de 1719 en reprend exactement la distribution
- 25 A.D. Yvelines : D 1626
- 26 Désallier d'Argenville, Antoine Nicolas. *Voyage pittoresque des environs de Paris ou description des maisons royales, châteaux et autres lieux de plaisir situés à quinze lieues aux environs de cette ville*. Paris, 1755
- 27 Levron, Jacques. *Jouy-en-Josas et son château*. Texte regraphié sans date. Documentation du musée de l'Ile-de-France (Sceaux)
- 28 *Les archives de Jouy-en-Josas* n°1, 1992
- 29 A.D. Yvelines : D 1625
- 30 A. D. Yvelines : A 89 plan de la maison seigneuriale de Buc qui appartenait à Monsieur Hébert présentement au roi et Marotaux, Vincent. *Versailles, le roi et son domaine*. Paris : Picard, 2000, p. 46
- 31 Waltisperger Chantal. « La clôture du grand parc de Versailles ». *Revue de l'Art*, n°65, 1984, p. 14-17 et *Images du Patrimoine* n°37, Dir. Dominique Hervier, Paris : A.P.P.I.F., 1987, p. 49 et Marotaux, Vincent. *Versailles, le roi et son domaine*. Paris : Picard, 2000, p. 67
- 32 Voir les cartes de Delagrive (1740) et des chasses (1764)
- 33 L'ouvrage de référence est Barbet, L.A. *Les grandes eaux de Versailles*. Paris : Dunod, 1907. Voir aussi Pizzorni, Florence. *De rigoles en jeux d'eau, les aménagements hydrauliques du plateau de Trappes (et environs de Versailles) au XVIIe siècle*, p. 132
- 34 Paris, Marie-Joelle. *Versailles, le grand aqueduc de Buc* 1686. Buc : Editions Sous le Vent, 1986, p. 26
- 35 Pizzorni, *op.cit.*, p. 132
- 36 Elle sera détruite en 1684 pour cause d'agrandissement du château
- 37 *Le guide du patrimoine Ile-de-France*. Dir. Jean-Marie Pérouse de Montclos. Paris : CNMHS - Hachette, 1992, p. 660
- 38 Bassin de Latone en 1668, bassin d'Apollon en 1671, bassins des Saisons en 1672, prolongation du Grand Canal en 1671, création de l'allée des Marmousets en 1670 (quatorze fontaines mises en place et huit autres en 1678), bassin du Dragon et bassin de Neptune en 1678
- 39 Letourneur, Dominique. *Canton de Bièvres, Essonne, Images du patrimoine* n°77. Dir. Dominique Hervier. Paris : APPIF, 1990, p. 5
- 40 Le Bas, Antoine. *La Celle-Saint-Cloud, Marly-le-Roi, Yvelines, Images du Patrimoine* n° 28. Dir. Dominique Hervier. Paris : APPIF, 2e édition 1998, p. 14
- 41 Sandras-Dextreit, Geneviève. « Un village dénommé Toussus au XXe siècle ». *Bulletin du groupe historique de Toussus* n°2 année, 1997.
- 42 Lobgeois, Pascal. *Les Grandes eaux de Versailles. Les Loges-en-Josas* : J.D.C. Publication, 2000
- 43 A.D. Yvelines : D 1625
- 44 Le principe consiste à effectuer chaque opération de mouture à un niveau différent du bâtiment, de haut en bas et à mécaniser le déplacement des produits. Voir : Auduc, Arlette et Genthon Muriel. « Les moulins de la ferme à l'usine ». *La république confisquée ? 1848 en Essonne*, Dir. Bianchi, Serge et Genthon, Muriel, Paris : Creaphis, 1999, p. 152
- 45 Voir l'affiche de mise en vente en 1849 au Musée de la toile de Jouy
- 46 A.D. Yvelines : U O 153. Dans la monographie de l'instituteur, il est cité avec le Moulin Neuf
- 47 A.M. Buc - Buc Magazine janvier 1997
- 48 Ibidem n°10
- 49 Jacquot, Jean. *La crise rurale en Ile-de-France : 1550-1670*, Paris : Armand Colin, 1974, p. 306
- 50 A.D. Yvelines : D 1646
- 51 Buc : ferme seigneuriale détruite ; Les Loges : ferme seigneuriale, ferme de l'Hôpital ; Jouy : le petit Viltain, Saint-Marc, la Chaudronnerie ; Toussus-le-Noble : grande et petite ferme seigneuriale
- 52 Dewerpe, Alain et Gaulupeau, Yves. *La fabrique des prolétaires : les ouvriers de la manufacture d'Oberkampf à Jouy-en-Josas, 1760-1815*. Paris : Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1990, p. 139. La maison du 149, avenue du Général-de-Gaulle aux Loges-en-Josas, correspond encore à ce schéma

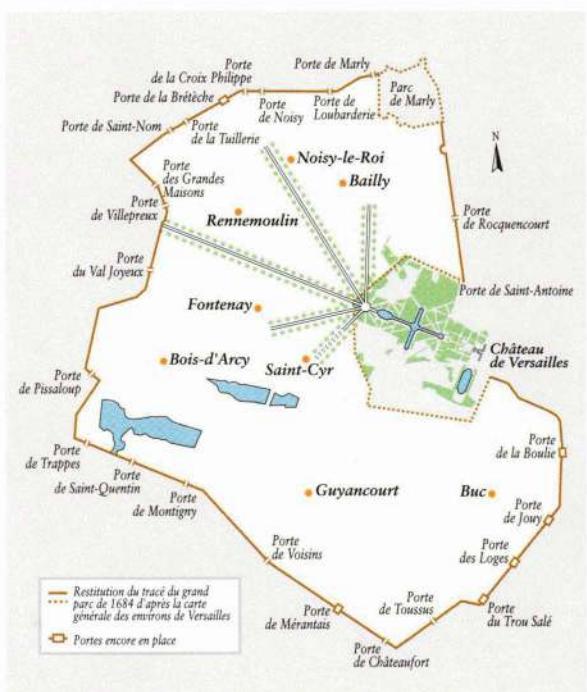
- 53 Chassagne, Serge. *Oberkampf, un entrepreneur capitaliste au Siècle des Lumières*, Paris : Aubier, 1980, p. 11
- 54 Ibidem
- 55 Chassagne, op.cit., p. 17
- 56 Chassagne, op.cit., p. 30
- 57 Chassagne, op.cit., p. 125
- 58 Chassagne, op.cit., p. 158
- 59 Chassagne, op.cit., p. 160
- 60 Chassagne, op.cit., p. 192 et Oulmont, Philippe.- « Ernest Feray, notable protectionniste ». *La république confisquée ? 1848 en Essonne*, Dir. Bianchi, Serge et Genthon, Muriel, Paris : Creaphis, 1999, p. 182
- 61 « La partie du fond formant halle est disposée sur toute sa hauteur pour un séchoir et la partie coté de l'entrée est élevée d'un rez-de-chaussée avec plancher au-dessus, le surplus de la hauteur du bâtiment est disposé pour un deuxième séchoir mais beaucoup plus petit... ». A.D. Yvelines : U O 153
- 62 Les stèles sont maintenant dans le jardin de la maison du Pont-de-Pierre
- 63 Chassagne, op.cit., p. 297
- 64 Chassagne, op.cit., p. 238
- 65 Dewepe et Gaulupeau, op.cit., p. 16
- 66 Cette maison fut construite pour une famille d'industriels de la chimie. Elle subsiste encore, très dénaturée
- 67 A.D. Yvelines : 7 M 139. Lettres d'Alphonse Mallet, maire de Jouy au préfet de Seine-et-Oise, le 25 janvier 1858
- 68 Vitry, Urbain. *Le propriétaire architecte...* Paris, Toulouse : Audot, libraire éditeur. 1827. Cité par Cueille, Sophie. *Maisons-Laffitte, parc, paysage et villégiature*. Dir. Dominique Hervier. Paris : APPIF, 1999. p. 82
- 69 Lequin, Yves. « Les citadins et leur vie quotidienne ». *Histoire de la France urbaine*. Tome 4. Dir. Maurice Agulhon. Paris : Seuil, 1983. p. 276
- 70 Cueille, Sophie, op.cit. p. 91
- 71 A.D. Yvelines : 2 Mi 89. Monographie communale
- 72 Crubellier, Maurice. « Les citadins et leurs cultures ». *Histoire de la France urbaine*. Tome 4. Dir. Maurice Agulhon. Paris : Seuil, 1983. p. 407
- 73 Gonse, L. « L'art japonais et son influence sur le goût européen ». *Revue des Arts décoratifs*, 1898, vol. XVIII, p.101-102. Voir aussi *La Vie à la campagne*, N°114, juin 1911, p. 369-395
- 74 A.D. Yvelines : 2 Mi 89. Monographie communale
- 75 Caron, François. *Histoire des chemins de fer en France*, Paris : Fayard, 1997, T.I 1740-1883, p. 142
- 76 A.M. Jouy : *Registre du conseil (1838-1847 p. 1) et Jouy-Information supplément n°5*, Janvier 1979
- 77 A.M. Jouy : *Registre du conseil, 1871*
- 78 Jules Mallet (époux d'Emilie Oberkampf) fut maire de 1840 à 1855, Alphonse Mallet (fils de James Mallet et de Laure Oberkampf) de 1855 à 1868 et Cabrol de Monté (marié à Louise Mallet, fille de Jules) de 1868 à 1879. A.D. Yvelines : Monographie communale et généalogie de la famille Oberkampf au Musée de la toile de Jouy
- 79 Le travail des enfants en-dessous de 8 ans n'est interdit par la loi qu'en mars 1841
- 80 Luc, Jean-Noël. « Quand les premières salles d'asile ouvraient leur portes à Paris ». *Paris à l'école*, « qui a eu cette idée folle... » : Exposition au pavillon de l'Arsenal en 1993 / Dir. Anne-Marie Châtelet. Paris : Editions du pavillon de l'Arsenal-Picard, 1993. p. 34
- 81 Elles y fournissaient au moins le tiers des effectifs sous l'Empire. Chassagne, op.cit. p. 243
- 82 A.D. Yvelines : 2 Mi 89 monographie communale
- 83 Il vient de faire la preuve de son talent en construisant l'école normale d'institutrices de Versailles
- 84 Musée de la toile de Jouy. Dossier Montebello. Photocopie des actes notariés
- 85 Exposition, Paris, musée d'Orsay 1992 : *Une famille d'artistes en 1900 : Les Saint-Marceaux*. Les dossiers du Musée d'Orsay. Jean Michel Nectoux p. 83
- 86 Nectoux, Jean-Michel, op.cit., p. 85
- 87 Cette grande famille d'architectes était en effet fortement implantée à Jouy, Alfred Vaudoyer (1847-1917), le fils de Léon, ses fils Albert (1874-1947), conseiller à la Cour des Comptes, l'architecte Georges (1877-1947), l'écrivain Jean-Louis (1883-1963), son demi-frère l'architecte William Bouwens van der Boijen (1834-1907). Voir le catalogue de l'Exposition, Paris, musée d'Orsay 1991 : *Les Vaudoyer, une dynastie d'architectes et le mémoire de maîtrise de Marie-Caroline Vaudoyer sous la direction de Bruno Foucart-Paris IV-1999-2000*
- 88 *Souvenirs de Winnaretta Singer, princesse Edmond de Polignac*. Fondation Singer-Polignac : Paris, 2000, p. 37
- 89 *Villas et petites maisons au XXe siècle*. Paris : Albert Morancé, [circa 1920]. T.I pl. I-3, v.1908
- 90 *La Vie à la Campagne*. 15 janvier 1908. N° 32, Une maison de campagne aux Més, p. 41-46
- 91 *Une famille d'artistes en 1900 : Les Saint-Marceaux...* p. 54
- 92 *Saint-Genest*. *Le Figaro* du vendredi 10 novembre 1871. p. 1
- 93 Appelé plus tard le château de Montebello.
- 94 A.D. Yvelines : carte postale datée du 31 août 1907
- 95 A.D. Yvelines : 2 Mi 89. Monographie communale
- 96 Kevran, Roger. *Albert Calmette et le B.C.G*. Paris : Hachette, 1962, p. 174
- 97 Chadeau, Emmanuel. *Le rêve et la puissance. L'avion et son siècle*. Paris : Fayard, 1996, p. 54
- 98 Lazennec, Jean. *Si Toussus nous était conté*. Toussus : Saman, 1988, p. 45
- 99 A.D. Yvelines : 2 Q 156
- 100 Lazennec, op.cit., p. 44-45
- 101 Ibidem p. 33
- 102 Sandras-Dextreit. « Un village dénommé Toussus au XXe siècle ». *Bulletin du groupe historique de Toussus*, n°2 année, 1997
- 103 A.D. Yvelines : 7 M 139
- 104 Chadeau, op.cit., p. 58
- 105 Robène, Luc. *L'homme à la conquête de l'air. Des aristocrates éclairés aux sportifs bourgeois*. T.2. Paris : L'Harmattan, 1998, p. 336
- 106 Blériot, Louis. *Blériot, l'envol du XXe siècle*. Paris : Maeght, 1994, p. 193
- 107 Ibidem.
- 108 *Annuaire de Seine-et-Oise. 1914 et 1936-37*
- 109 Lazennec, op.cit., p. 69
- 110 A.D. Yvelines : 7 M 217 Jouy. Lettre de M. de Chenier, conseiller municipal de Jouy
- 111 A.D. Yvelines : 7 M 217 Jouy. Lettre de Laurent Eugène Béjot
- 112 Finance, Laurence de. *Clamart, une ville à l'orée du bois*. Images du patrimoine n°164, Dir. Dominique Hervier. APPIF-Ville de Clamart, 1997 p. 8
- 113 A.D. Yvelines : 7 M 139. Lettre de madame de Guillebon du 15 mai 1904
- 114 A.D. Yvelines : série O. Lotsissements Buc
- 115 A.D. Yvelines : série O. Lotsissements Jouy-en-Josas
- 116 Les archives de Jouy-en-Josas n°2 - 1994
- 117 A.M. Jouy : *Permis de construire de 1937-38*



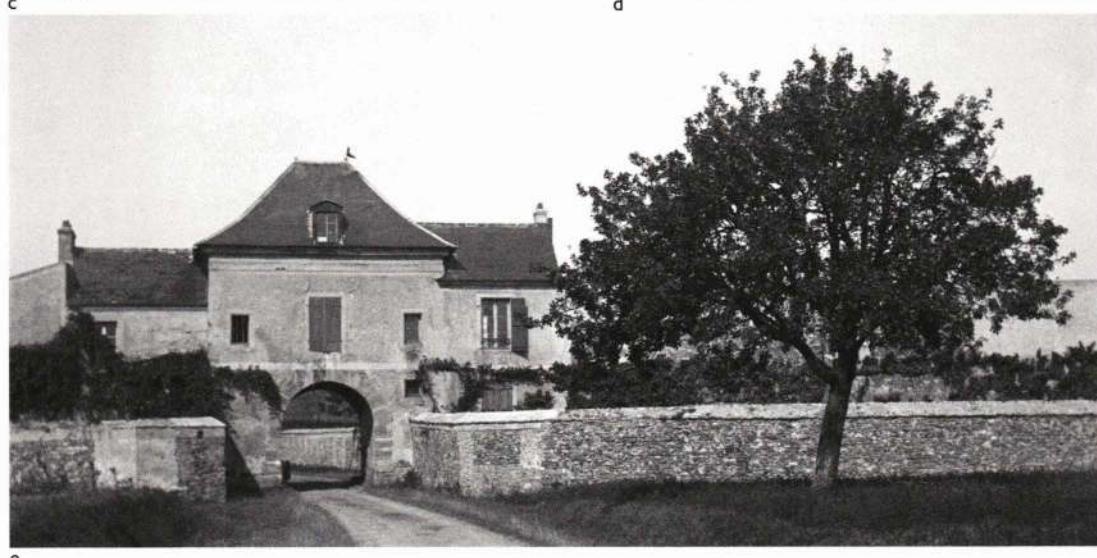
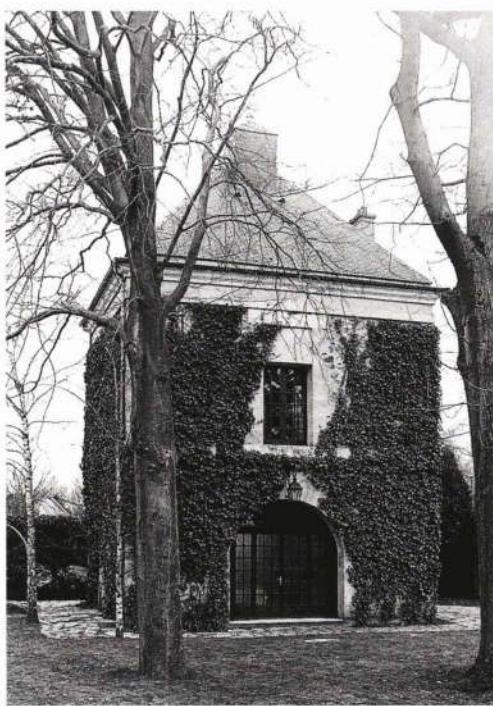
Détail du décor en coquillage de la « salle à manger en forme de grotte » du château de Jouy

Les plaisirs du Roi





a



Plan des environs de Versailles par Caron, géographe, arpenteur du roi (Fin XVII^e)
A.D. Yvelines

La carte ci-contre illustre l'impact important, sur les territoires villageois, de la construction du mur de 43 kilomètres qui clôt le grand parc de chasse de Versailles. Toute la paroisse de Buc y est incluse, tandis que celles des Loges et de Toussus sont coupées en deux. Dans cette dernière, il est net que le tracé du mur (en jaune) coupe les chemins sans tenir compte des circulations antérieures.

Restitution du tracé du grand parc à la fin du XVII^e siècle (a)

Le schéma permet de comprendre l'étendue du parc qui allait jusqu'à Marly et comptait 24 portes gardées par des Suisses. Il offrait aux activités cynégétiques de Louis XIV un espace de plus de 6000 hectares. Sur les six portes conservées, quatre appartiennent au territoire étudié.

Maisons de portiers (b, c, d, e)

Toutes semblables à l'origine sur le dessin de Jules Hardouin-Mansart, les portes chevauchaient le mur et ne comportaient qu'un passage-cocher en rez-de-chaussée et une seule pièce à l'étage. En moellons de meulière enduit avec chaînes en harpe aux angles, elles étaient couvertes d'un toit en pavillon en ardoise.

Les Loges-en-Josas

La porte des Loges (b)

Transformée en ferme dès le début du XIX^e siècle, elle a été intégrée dans le domaine du relais de Gourlande et déplacée pour permettre l'agrandissement de la route.

La porte de Jouy (c)

C'est la seule qui ait conservé sa destination d'origine de maison forestière.

Toussus-le-Noble

La porte du Trou Salé (d)

Cette carte postale ancienne montre la porte qui, dès 1764, était englobée dans une ferme encore en activité aujourd'hui. (I.S.M.H.)

La porte de Toussus (e)

Cette photographie de 1898 est un témoignage exceptionnel sur cette porte, détruite en 1914, et qui avait conservé sa fonction de passage.

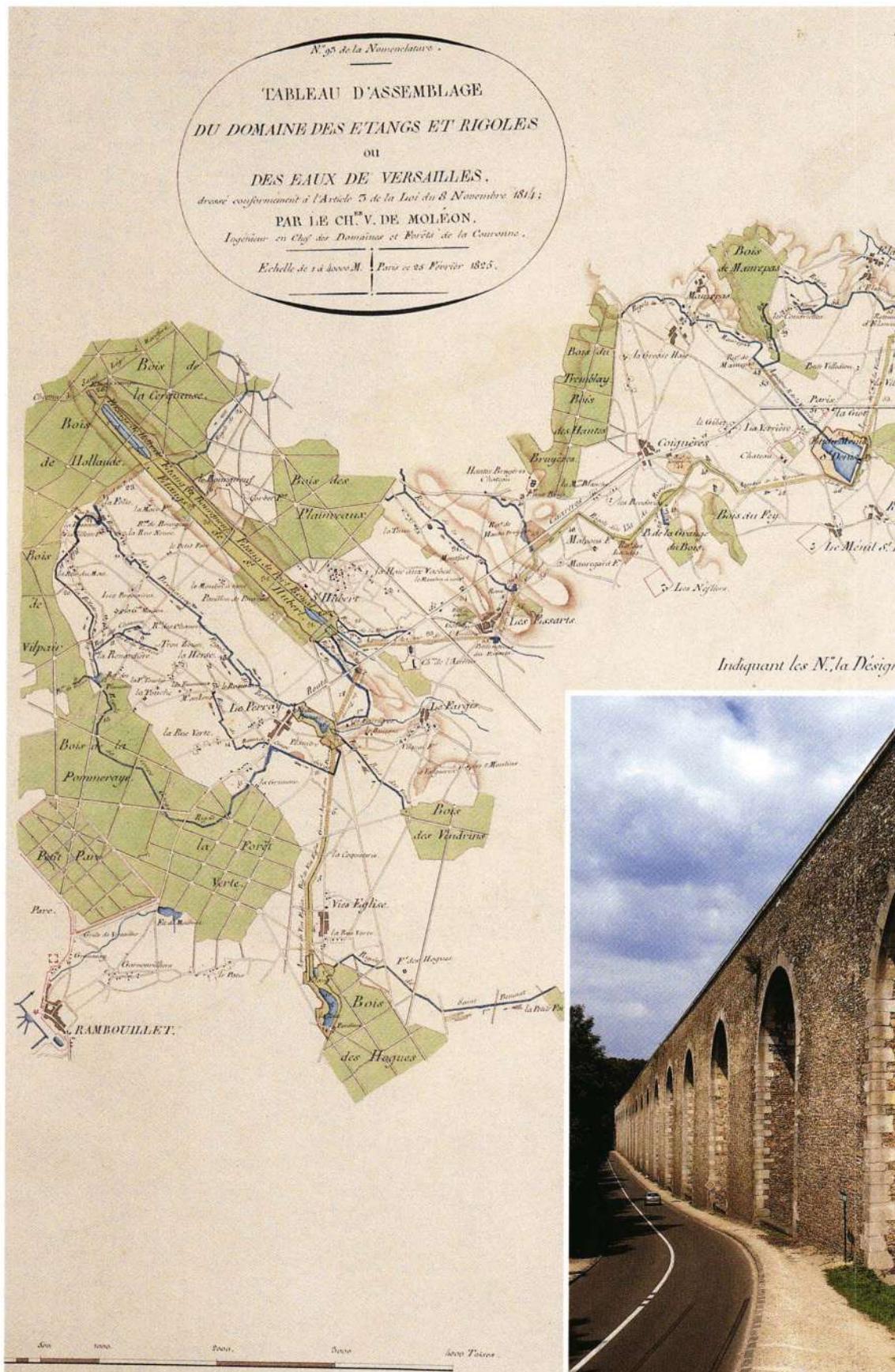
Les plaisirs du Roi

**Le domaine des étangs et
rigoles des eaux de Versailles**
Archives nationales

Cette carte dressée en 1825 par le chevalier de Moléon montre l'étendue de la zone de collecte des eaux. La superficie totale sur laquelle on recueillait les eaux de pluie était de 15000 ha ; elle formait une sorte de triangle partant de Clayes-sous-Bois, au sommet, et allant de Rambouillet à Palaiseau, à la base. Les ouvrages comportaient au total 25 étangs, retenues ou réservoirs, 140 kilomètres de rigoles, 34 kilomètres d'aqueducs ayant 1, 2 ou 3 mètres de largeur, 9 logements de gardes, le pont-aqueduc de Buc, sans compter les aménagements du canal de l'Eure, extérieurs à la région. A Toussus-le-Noble, le plateau était parcouru par la rigole de Guyancourt en direction de Saclay. Les réserves d'eau du Trou Salé et du Pré Clos, agrandies par Louvois en 1685, étaient alimentées par l'aqueduc en provenance des étangs de Saclay et par la rigole d'Orsigny ; elles desservaient l'aqueduc des Loges qui franchissait la vallée par les « arcades » de Buc puis se déversait dans les étangs Gobert à Versailles.

Les « arcades » de Buc

L'ouvrage d'art qui franchit la vallée de la Bièvre mesure 580 mètres de long et culmine à 24 mètres. Pour s'élever à une telle hauteur, il a fallu construire deux rangées d'arcades. On ne voit ici que l'étage supérieur composé de dix-neuf arcades de 21 mètres de hauteur et de 9 mètres de large. Le matériau utilisé est la meulière pour le gros œuvre, le calcaire pour les chaînages en harpe, comme à Louveciennes dont l'aqueduc est contemporain. Un mémoire de 1682 établi par l'ingénieur Gobert insiste sur l'intérêt de cet aqueduc qui fut achevé en 1686 et on peut donc lui en attribuer la paternité même si les plans émanent de l'agence de Jules Hardouin-Mansart. L'aqueduc a cessé d'être opérationnel en 1950. On envisage de le remettre en activité. (Cl. M.H.)





Les plaisirs du Roi

Maison du fontainier

Buc

Le 22 juin 1687, le fontainier Denis Rosée touchait une gratification de 60 livres pour l'aider à se meubler dans la maison de garde nouvellement construite. Adossée à l'aqueduc, toujours habitée, cette construction sobre et fonctionnelle aux ouvertures en arc segmentaire se caractérise par la forme particulière de son toit dont le faîte aplati permet une circulation extérieure pour atteindre l'aqueduc. On y accède par l'escalier en bois des combles. Situé non loin de là, un regard permet de descendre dans l'aqueduc proprement dit, espace de section rectangulaire large de 1 mètre et haut de 1,91 mètres, fermé de lourdes dalles de pierre.

Arcades vues des prairies du haras de Vauclair

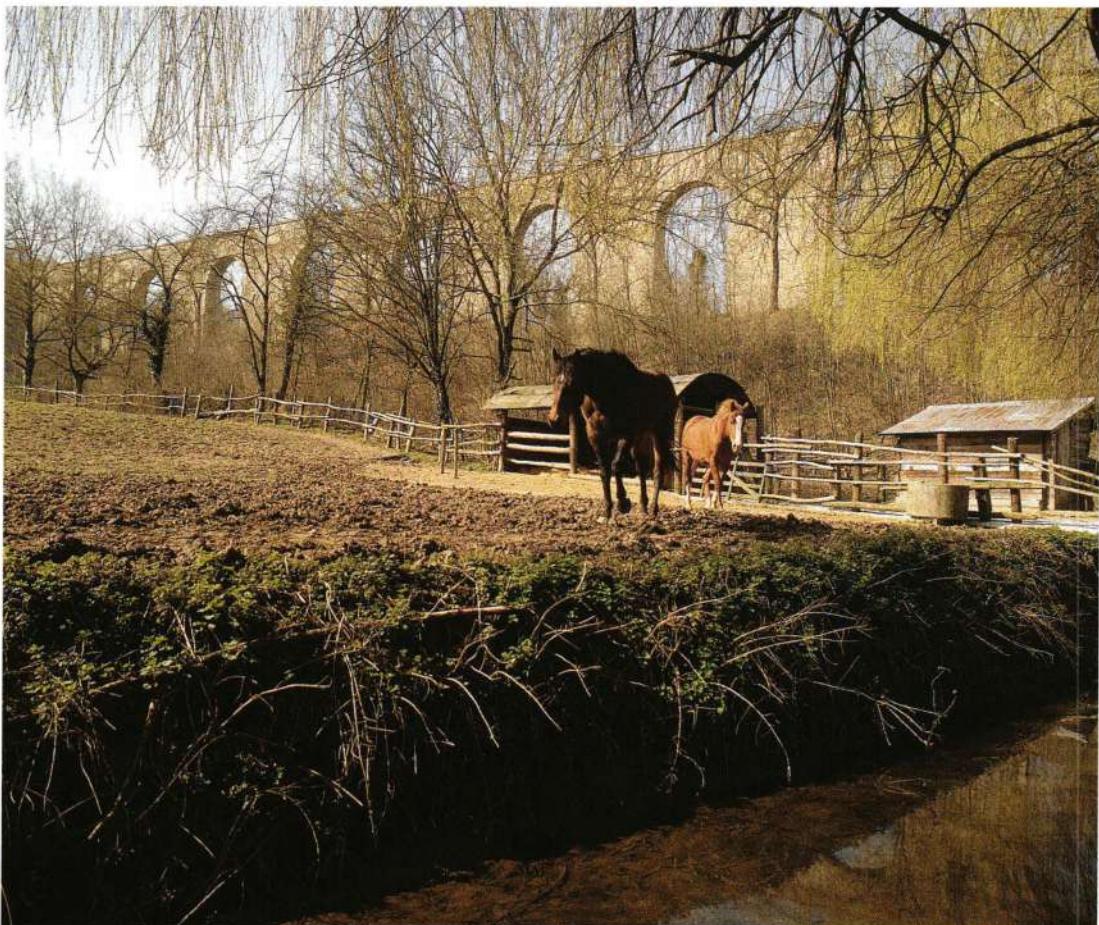
Buc

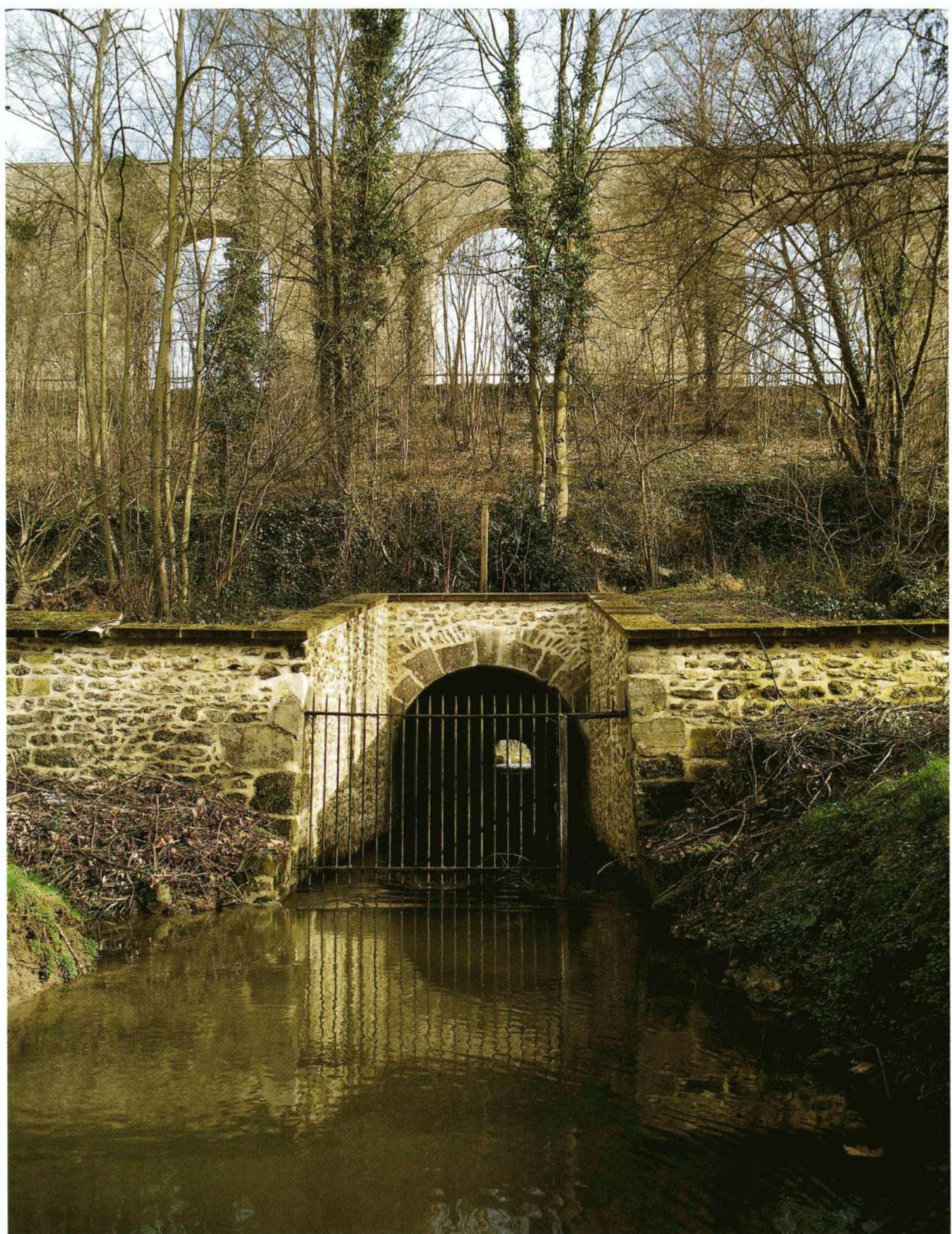
C'est du fond de la vallée de la Bièvre que l'on appréhende le mieux l'importance de cet ouvrage d'art. Louis XIV n'a pas pu être insensible à la fierté de léguer à la postérité l'équivalent du pont du Gard. La tradition selon laquelle il venait régulièrement assister à l'avancement des travaux sous un chêne, à proximité, atteste l'attention qu'il portait à ces travaux.

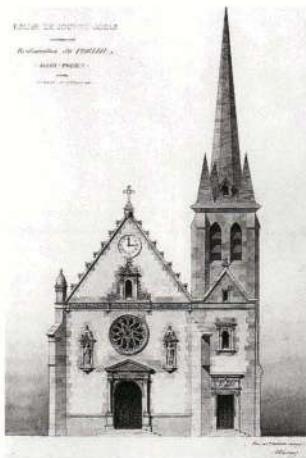
Tunnel de la Bièvre

Buc

Pour permettre le passage de la rivière, ce tunnel de plus de 60 mètres de long (31 toises) fut construit en dessous du premier niveau d'arcades qui disparaît complètement dans un remblai. Cette masse de terre renforce l'ensemble de chaque côté et permet le passage d'un nouveau chemin pavé allant de Versailles à Châteaufort. On imagine aisément l'ampleur des travaux de terrassement. Les comptes signalent au moins cinq entrepreneurs et on trouve aussi mention de troupes travaillant à Buc dans les années 1684-86.







Église Saint-Martin

Jouy-en-Josas

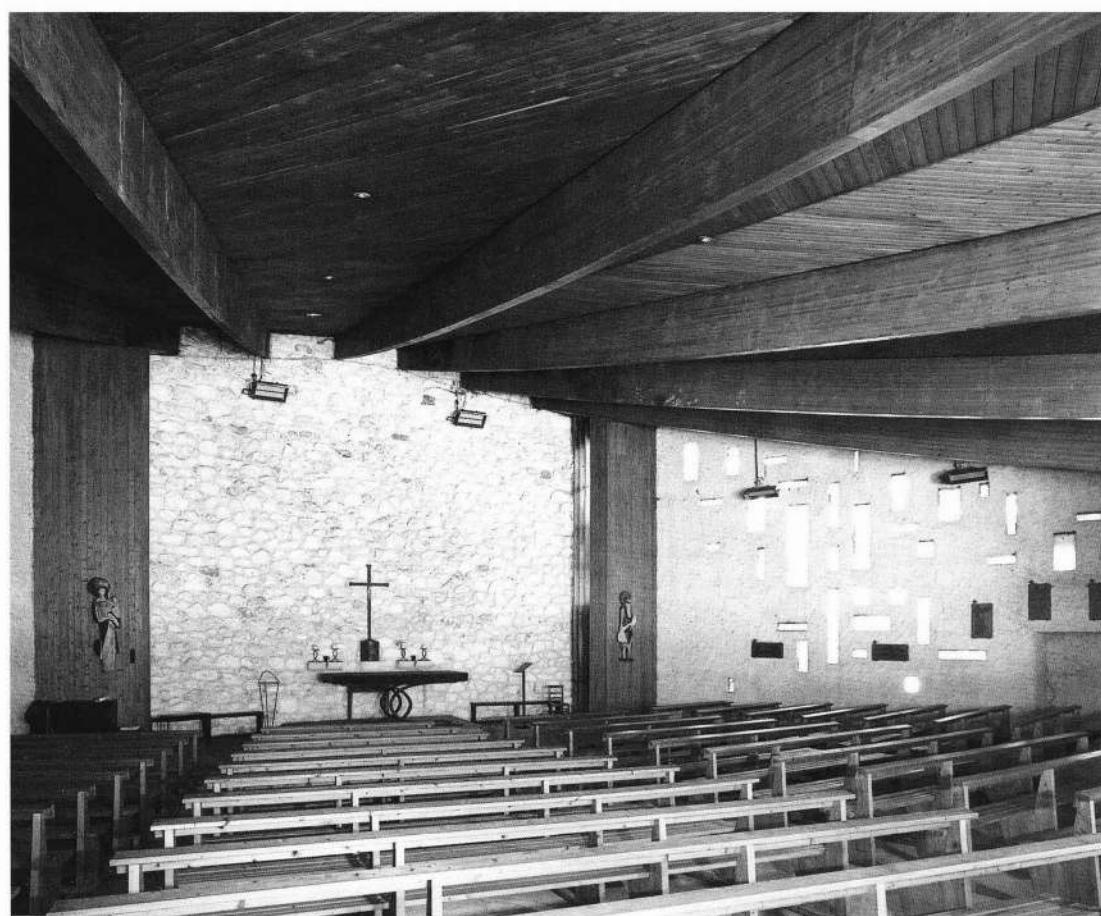
Construite au XIII^e siècle, ruinée par la guerre de Cent Ans et remise en état en 1549 grâce à Jean d'Escoubleau, l'église a été privée peu à peu des traces des époques antérieures, comme l'atteste sa façade occidentale. Le dessin d'Alfred Vaudoyer (coll.part.) –même s'il ne s'agit que d'un projet de restauration– permet de retrouver des éléments du XVII^e siècle. Il est corroboré par des cartes postales anciennes. S'il est certain que le rampant du pignon était découvert à l'origine, il ne comportait peut-être pas de sculptures en forme de choux frisés, passées de mode en 1549. Une rose, simple oculus vers 1900, éclairait la nef. La corniche actuelle était à l'origine placée plus haut, à la base du pignon, et elle était surmontée d'une lucarne ornée dont il ne reste qu'une petite ouverture de comble. De même, la façade de l'unique bas-côté comportait une porte piétonne, une baie en plein-cintre et un pignon découvert dont plus rien ne subsiste. Seules les colonnes corinthiennes qui encadrent le portail central et la sculpture délicate des écoinçons demeurent de l'époque Renaissance. Le fronton triangulaire est une restauration récente à l'identique. (I.S.M.H.)





Église Saint-Martin
Jouy-en-Josas

La nef conserve encore quelques éléments du XIII^e siècle : les murs rez-de-chaussée du clocher que l'on aperçoit à gauche et les colonnes à chapiteaux à crochets de la deuxième travée. Le reste a été reconstruit au milieu du XVI^e siècle dans un style très sobre, comme le montrent les deux grandes arcades en grès au profil simplement chanfreiné qui ouvrent sur l'unique bas-côté, situé sur le flanc sud, de part et d'autre du clocher. De même, les ogives retombent sur des culots à peine moulurés. Les armoiries, très effacées, des d'Escoubleau figurent sur la litre funéraire qui court sur la partie haute des murs de la nef dont la mise à nu des moellons est le fruit d'une restauration récente. Adossé au revers de la façade occidentale, l'orgue est dû à John Albert Abbey.



Chapelle Saint-Pierre aux Metz
Jouy-en-Josas

Construite en 1967 à l'instigation de l'abbé Courtepois, elle combine par sa forme en trapèze les avantages du plan orienté et du plan centré. En effet, l'assemblée est disposée en amphithéâtre ce qui permet une large visibilité, mais le sanctuaire reste dans l'axe de l'entrée, focalisant tous les regards. L'architecte, J.G. Paquet a utilisé l'« opus incertum » en vogue dans les années 1960. Comme dans beaucoup d'églises de cette période, le plafond de bois reposant sur des poutres en lamellé-collé se poursuit au dehors formant un auvent. La disposition irrégulière des ouvertures oblongues est l'écho simplifié de l'église de Ronchamp (Haute-Saône).



L'art sacré

Église Saint-Eustache

Les Loges-en-Josas

Cette modeste église rurale à vaisseau unique dresse la silhouette carrée de son clocher sur la place du village. Elle conserve peu de traces de ses origines que l'abbé Lebeuf fait remonter au XIV^e siècle, par démembrement des paroisses de Jouy-en-Josas et de Buc, toutes deux situées à égale distance. En effet, son mauvais état, dont les archives se font l'écho tout au long du XIX^e siècle, rendit nécessaire une importante campagne de travaux dans les années 1880, sous la direction de l'architecte Adrien Leroy. Depuis, la façade à pignon découvert a subi peu de modifications, si ce n'est la suppression récente de toute modernité et de l'enduit comme dans la plupart des églises de la région.

L'intérieur est tout aussi dépouillé et le seul élément décoratif vient des doubleaux en anse de panier qui reposent sur des corbeaux et soutiennent la fausse voûte en lattis.





Église Saint-Jean-Baptiste

Buc

La vue intérieure de cet édifice dont l'existence est attestée dès le XIII^e siècle témoigne des deux phases principales de reconstruction : un chœur voûté d'ogives de la première moitié du XVI^e siècle et une nef charpentée à collatéral unique du XVII^e siècle.

Les deux travées droites du chœur et l'abside à trois pans sont la partie la plus élevée et la plus ornée de l'église. La riche mouluration des ogives à pénétration directe est mise en valeur par les clefs de voûte très saillantes ornées de feuillages et d'une tête de mort caractéristiques du début du XVI^e siècle. Quatre anges sculptés sur les ogives de l'abside soulignent le caractère sacré du lieu. Les travaux du sanctuaire pourraient avoir été réalisés pour un écuyer mort en 1537 et dont la tombe se trouvait dans le chœur. Le clocher a été laissé en hors-œuvre par cette construction ; on en aperçoit la base dans l'arcade aveugle de la première travée droite. Ses murs qui pourraient remonter à la construction originelle ont été consolidés en 1755 sans doute en prévision de l'installation de la cloche (Cl. M.H.) due au fondeur Desprez.

Une nef à charpente apparente a été accolée au chœur au début du XVII^e siècle. La fausse voûte en plâtre actuelle daterait de 1757, de même que la corniche qui la soutient.

L'église endommagée en 1940 a été restaurée à partir de 1947 par l'abbé Victor Lequeux. Les vitraux, abstraits, ont été réalisés par le peintre verrier Makaraviez en 1964. Une nouvelle entrée sur la façade nord et un déambulatoire ont été construits en 1994.

L'art sacré

Église Saint-Martin
Jouy-en-Josas

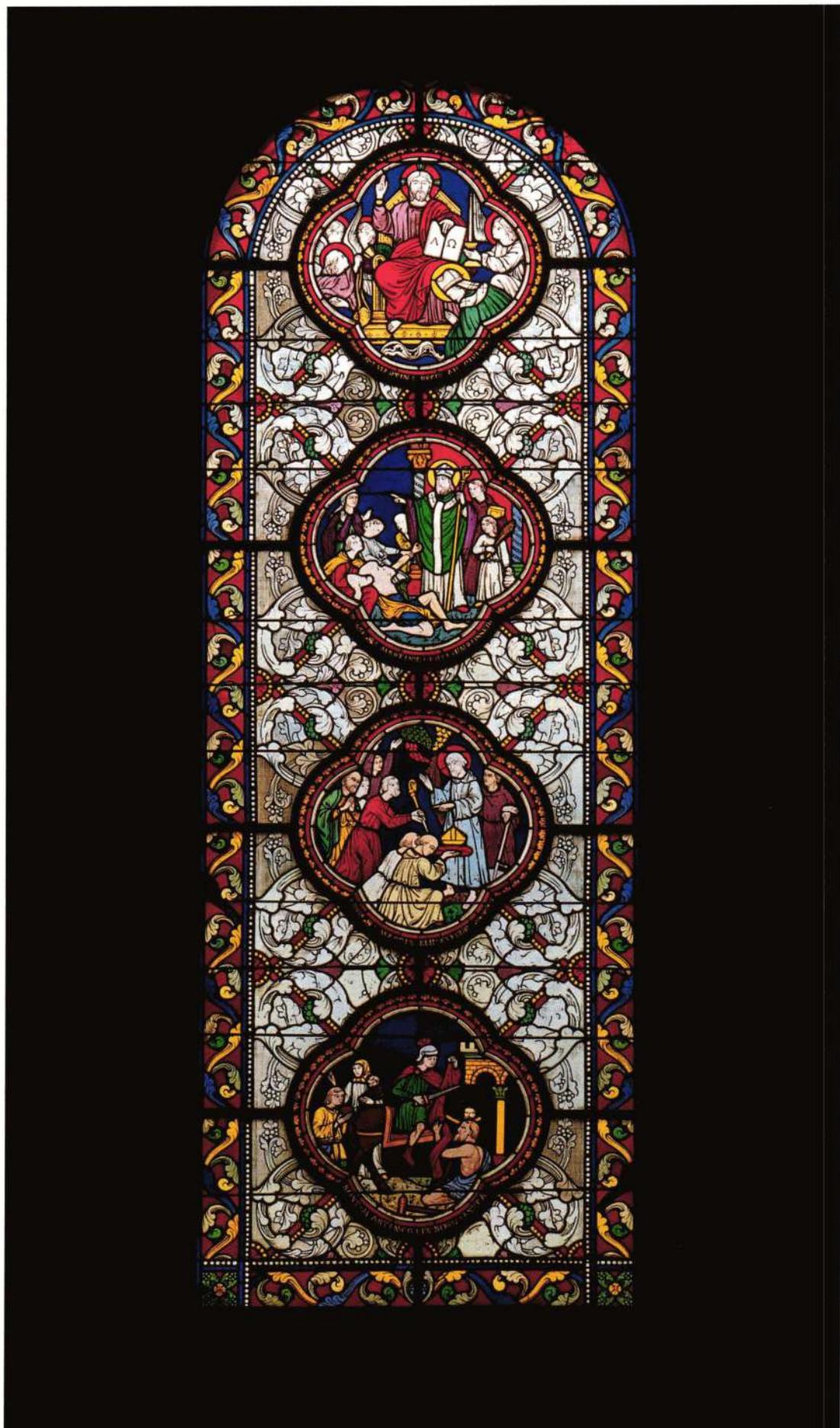
Verrière de la vie de saint Martin

Cette œuvre fait partie d'un ensemble de sept verrières commandé par l'abbé Menières, curé de la paroisse, et réalisé par Paul Nicod en 1857-1858. Ce peintre-verrier, élève de Paul Delaroche, était alors au début de son activité. Il habitait probablement déjà à Jouy. Quatre scènes racontent, légendes à l'appui, les épisodes essentiels de la vie du saint : de bas en haut, le partage du manteau, l'élection comme évêque de Tours, la guérison d'un possédé, l'accueil au Ciel. Par ses médaillons quadrilobés et sa bordure ornée de rinceaux d'acanthes cette verrière est un exemple précoce du vitrail archéologique inspiré des verrières médiévales. En effet, elle suit de peu la fin de la restauration des vitraux de la Sainte-Chapelle (1855) et la construction de Sainte-Clotilde, première église néo-gothique de Paris (1857). Néanmoins, le fond, en grisaille décorative, à la fois plus économique et plus lumineux, montre que le vitrail médiéval a été adapté au goût du jour.

Le Christ aidant les malheureux

Toile : h=3,35, l=2,40

Ce tableau daté de 1858 et signé par Hullin de Boischevalier, autre élève de Delaroche, est un exemple méconnu du renouveau de la peinture religieuse en France au XIX^e siècle. Le thème choisi, Jésus consolant les malheureux, est plutôt rare mais, à mi-chemin entre « Jésus et les petits enfants » et les grandes scènes de massacres ou d'épidémies qu'affectionnaient les contemporains, il permet à l'artiste d'exprimer sa virtuosité. La figure centrale du Christ entouré de gestes implorants se retrouve également chez Ary Scheffer (le Christ consolateur). Mais c'est à son maître, Delaroche, que l'auteur fait référence en situant la scène de nuit et en éclairant le Christ d'un nimbe diffus.





L'art sacré



a

Église Saint-Eustache
Les Loges-en-Josas

Ensemble de trois verrières

Jusqu'en 1985, un jour brutal et froid caractérisait l'atmosphère de l'église. À cette époque, Annie et Patrick Confetti créent et réalisent les vitraux de cet édifice. Cet ensemble de cinq verrières nous révèle un nouvel espace architectural en harmonie avec la simplicité de l'église. Ces vitraux ne content pas une histoire, ils ne sont pas l'illustration d'un texte. Ils émanent d'une émotion spirituelle, d'une manière de penser, d'un élan vital qui les transcende. Les trois verrières ici représentées témoignent à la fois de la création contemporaine et du retour à la technique traditionnelle du vitrail : verre soufflé peint à la grisaille, serti de plomb.

A. et P. C.

Le monde contemporain et ses aspirations (a)

Verrière située au-dessus du portail ouest, « Le monde contemporain et ses aspirations » est un vitrail d'un graphisme rigide et linéaire, lié à la signification même des formes traitées : moissonneuse, autocar, voiture, se détachent sur un fond d'immeubles parmi lesquels s'encastrent compteur, circuits imprimés, écrans, etc. Une flèche de grue les domine. Vers le haut à gauche, un visage se penche vers l'objectif d'un microscope électronique, en quête de l'infiniment petit. À l'opposé s'élance une fusée symbolisant la recherche de l'infiniment grand. Au premier plan, de part et d'autre du meneau central, s'illuminent la Croix, support de la foi. Les créations de l'homme visent à la même ascendance des techniques.

A. et P. C.



b



Chaîne d'alliance (b)

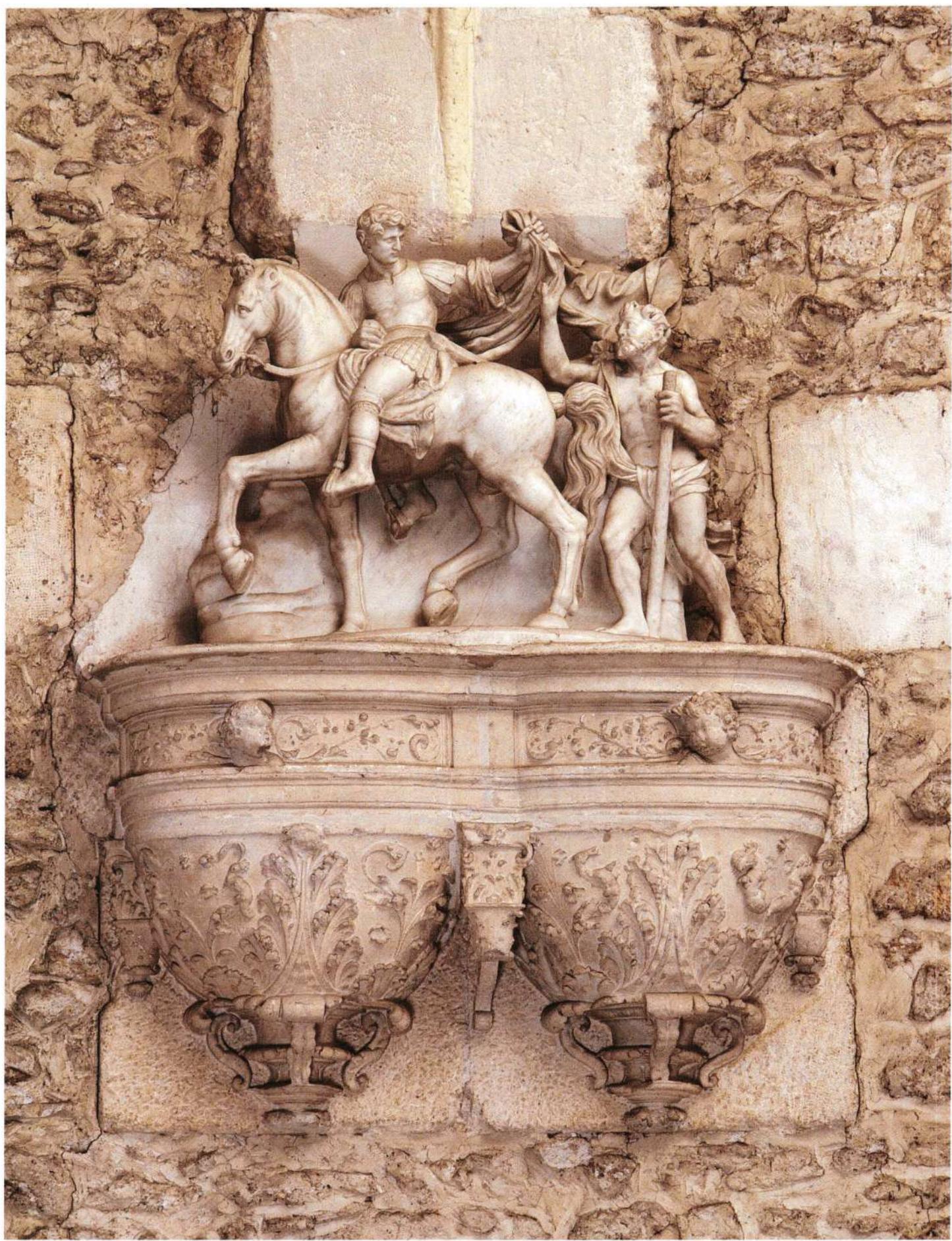
Le vitrail situé à gauche du chœur, « chaîne d'alliance », à caractère figuratif, demande un moindre effort d'interprétation. D'abord l'œil est attiré par une ronde de personnages, liés les uns aux autres, comme une frise en forme de couronne autour de la Terre opposée au Ciel. Outre la multiplication des pains, la charité, et l'amour du prochain, sont illustrés les thèmes de la faim dans le monde et de l'injustice. Les personnages sont volontairement de tons proches et clairs. Proches, pour que les humains soient ressentis avec la même intensité et dans un même ensemble. Clairs, afin qu'ils se détachent du fond à dominante bleue où figurent pains et poissons.

A. et P. C.

Prière et méditation (c)

À droite du chœur, une procession de pèlerins serpente autour du meneau séparant le vitrail « prière et méditation ». Ces créatures terrestres cheminent, guidées par le filet des verres jaunes figurant leur foi, leur élan vers Dieu. Les personnages, traités finement à la grisaille, ont des visages sereins à l'image du chemin qu'ils suivent. Leurs mains sont jointes pour exprimer leur volonté de s'élever. Ce vitrail est d'une polychromie plus accentuée que le précédent ; le fond reste bleu, mais il est plus clair.

A. et P. C.





Église Saint-Martin
Jouy-en-Josas

La Charité de saint Martin
Marbre : $h=0,85\text{ m}$

Ce très beau groupe, que l'on peut dater de la seconde moitié du XVII^e siècle, illustre d'une manière exceptionnelle un thème très populaire depuis le Moyen Âge. Il est en marbre, matériau noble rare à l'époque en France et réservé à la sculpture savante. Sa composition révèle une grande recherche. La position du mendiant placé à l'arrière du cheval met en valeur le mouvement latéral du saint et le drapé flottant du manteau. Les personnages sont traités à l'Antique : le costume de soldat romain de saint Martin diffère des vêtements de bourgeois ou de paysan qu'arbore habituellement ce dernier. Le style évoque l'art italien de la Renaissance, qu'il s'agisse du cheval probablement emprunté à une gravure du Marc-Aurèle du Capitole, de la tête du saint ou du corps, à l'anatomie recherchée, du mendiant.

La sculpture ornementale du double culot (têtes d'angelots, rinceaux gracieux, culs-de-lampes moulurés ornés d'anses feuillagées) permet une datation du premier tiers du XVII^e siècle. Sa taille ne s'accorde guère à l'échelle des personnages, signe d'un probable remplacement. (Cl. M.H.)

S.B .R.B.

Saint Sébastien
Marbre : $h=1,33\text{ m}$

Cette statue, dont l'auteur est inconnu, a été attribuée à Puget lors de son classement en 1907 ; c'est un exemple et un témoignage de la fortune critique de l'œuvre du sculpteur dont le saint Sébastien, réalisé en 1664 pour l'église génoise Santa Maria Assunta in Carignano, a été cité et dessiné à maintes reprises. Or, il n'y a pas grand lien entre la statue de Gênes et celle qui est présentée ici. L'artiste qui reprend les éléments de l'iconographie traditionnelle (mains liées à un arbre, nudité du corps, vêtement militaire à terre) n'a cependant pas adopté le canon juvénile de l'œuvre de Puget, ni le pathétique abandon des jambes fléchies ou des yeux ouverts. Le canon court et épais, le traitement de la musculature, la tête barbue font pencher pour une datation de la fin du XVII^e siècle. (Cl. M.H.)

L'art sacré

Église Saint-Martin
Jouy-en-Josas

Vierge à l'Enfant,
dite la Diège
Bois : h=1,57m

Cette statue dont le nom est dû à l'altération de « Dei genitrix » provient de la chapelle (détruite) du Petit Viltain d'où elle fut déplacée dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Cachée à la Révolution, elle fut redécouverte fortuitement et donnée à la paroisse en 1850 par la famille Mallet. En 1863, l'abbé Tessier l'aurait fait restaurer en suivant les conseils de Viollet-le-Duc. Les parties vermolues furent reprises, le siège manquant reconstitué et la polychromie refaite. Une nouvelle restauration, en 1968, a montré que la polychromie originelle avait pratiquement disparu. Le parti choisi fut d'atténuer les couleurs et la dorure du XIX^e siècle, jugées trop criardes, et de décapier les visages.

Bien qu'issue de la nombreuse lignée des Vierges en majesté romanes, cette statue s'en éloigne par la position de l'Enfant qui n'est plus strictement frontale et qui, debout, est soutenu par deux anges agenouillés sur les pieds de la Vierge. Cette iconographie, très rare, se retrouve dans une autre statue des Yvelines, celle de l'église de Limay.

Par son style aussi, cette œuvre se rapproche de celles du Mantois, notamment des portails de la collégiale de Mantes, dont la datation a récemment été remontée au milieu du XII^e siècle. On retrouve le drapé des vêtements et le caractère élégant des attitudes des anges et de l'Enfant. En revanche, la Vierge, aux proportions allongées, accentuées par sa couronne et la hauteur du dossier de la cathédrale (restituée) sur laquelle elle est assise, peut être comparée à la Vierge à l'Enfant en bois provenant de Saint-Martin-des-Champs à Paris et actuellement à l'abbatiale Saint-Denis. (Cl.M.H.)





Église Saint-Eustache
Les Loges-en-Josas

Vierge à l'Enfant
Bois : h = 1,20 m

Cette sculpture montre toute la vitalité du thème de la Vierge en majesté dans la première moitié du XVI^e siècle. L'iconographie se rattache encore aux vierges médiévales, notamment par le geste de la Vierge touchant le pied nu de l'Enfant, geste d'attouchement qui évoque à la fois la tendresse maternelle et le mystère de l'Incarnation. En effet, selon les Pères de l'Église « la tête signifie la divinité du Christ, les pieds son humanité ». De même, le geste de Jésus tenant le voile de sa mère peut être à la fois un simple jeu enfantin et avoir une portée symbolique, rappelant à la fois la Nativité (le voile dans lequel il est emmailloté dans la crèche) et la Passion (la mère couvrant la nudité dévoilée de son fils).

Une certaine liberté est prise avec la frontalité, plaçant le buste de la Vierge légèrement en biais par rapport au bas de son corps et à l'Enfant dont la tête est ainsi complètement détournée de sa mère. La gracilité de Jésus, les plis denses et bien rythmés de la robe de Marie, son visage à l'arcade sourcilière marquée et à l'arête du nez formant un méplat, de même que les longues mèches souples de la chevelure situent bien cette sculpture dans la première moitié du XVI^e siècle. (Cl.M.H.)

L'art sacré

Église Saint-Jean-Baptiste
Buc

Vierge à l'Enfant

Calcaire : h=1,11 m

Cette Vierge à l'Enfant, donnée à la paroisse en 1849 par Monsieur Lasne, exprime toute la dualité des œuvres de la première moitié du XVIII^e siècle. On reconnaît la vigueur du drapé et le port triomphal de l'Enfant dont les grands sculpteurs du XVII^e siècle, tel Coysevox, avaient doté leurs statues. Mais le caractère plus assagi des volumes, le modélisé moins musclé du corps de Jésus et surtout la finesse du visage de la Vierge, représentée sous les traits d'une toute jeune femme, les yeux baissés, rattachent cette œuvre au siècle suivant. (Cl. M.H.)

Vierge à l'Enfant

Noyer : h=1,17 m

La statue ci-dessous se trouvait dans la niche d'une maison de la rue Louis-Bleriot et a été longtemps exposée aux intempéries, ce qui explique son mauvais état et la nécessité d'une restauration réalisée en 1998. Si le type de cette Vierge couronnée dont l'Enfant tient un globe est très répandu, elle n'en présente pas moins des particularités telles que la chevelure enserrée dans le voile, la robe montante dont la taille n'est pas marquée, l'attitude dynamique de Jésus, qui illustrent les capacités créatrices des sculpteurs du XVI^e siècle. (I.S.M.H.)



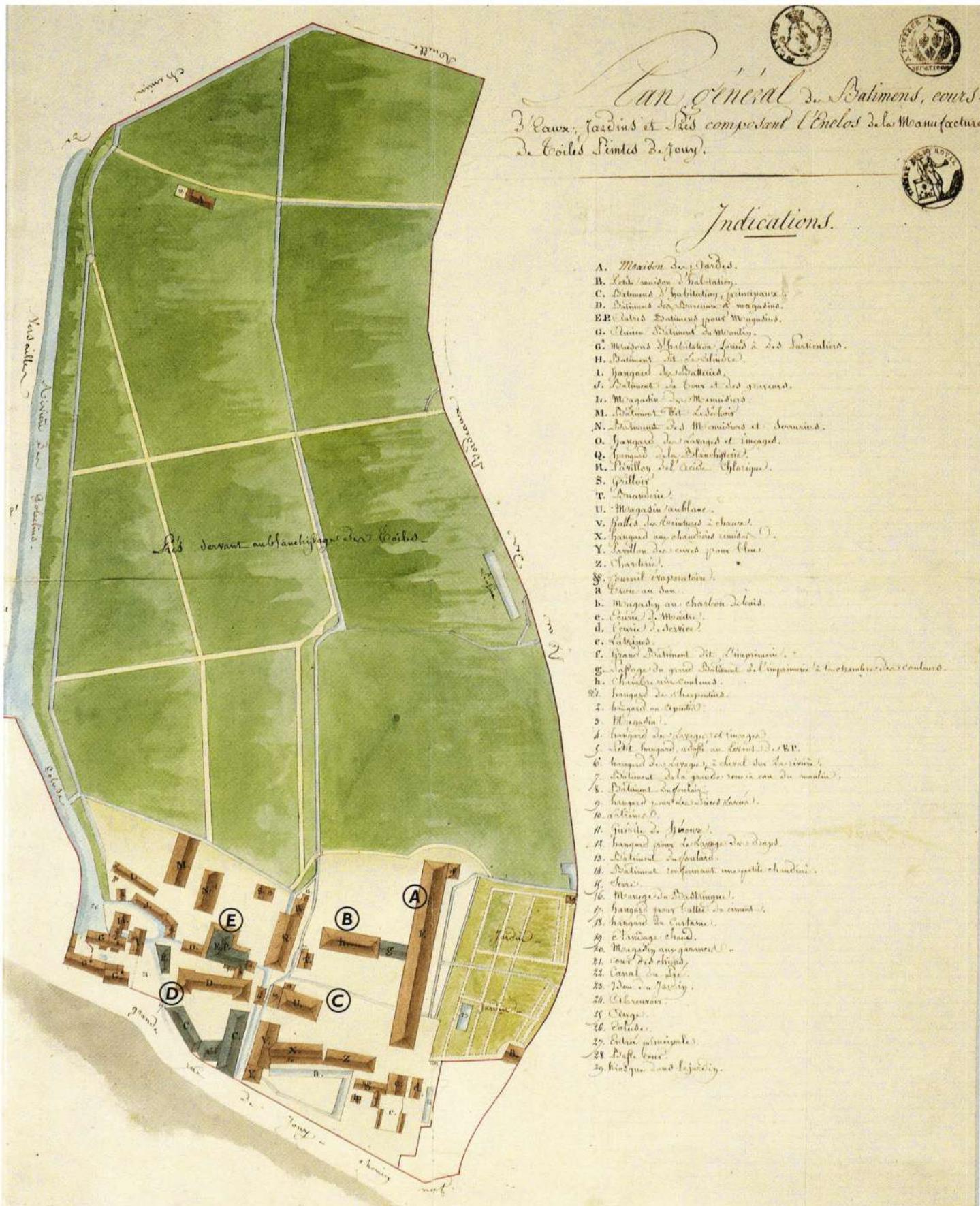
Chapelle Saint-Pierre
Les Metz, Jouy-en-Josas

Vierge à l'Enfant
Bois : h=1,50m

Cette Vierge à l'Enfant date de la construction de la chapelle à la fin des années 1960. Elle est l'œuvre du sculpteur Philippe Kaepelin (né en 1918) qui, depuis, s'est définitivement tourné vers l'art du métal et les aménagements liturgiques, comme, parmi bien d'autres, celui de la cathédrale du Puy-en-Velay. Cette œuvre, et son pendant, Saint-Pierre, sont donc exceptionnels dans le parcours de l'artiste, ancien élève de l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts. Elle montre la permanence du thème dont on reconnaît les principaux caractères, l'Enfant porté sur le bras gauche tenant un globe, les gestes de tendresse mutuelle, le drapé bouillonnant du manteau. L'intemporalité et l'immatérialité sont encore accentuées par la suspension de la statue qui ne repose sur aucune base.



La manufacture des toiles de Jouy





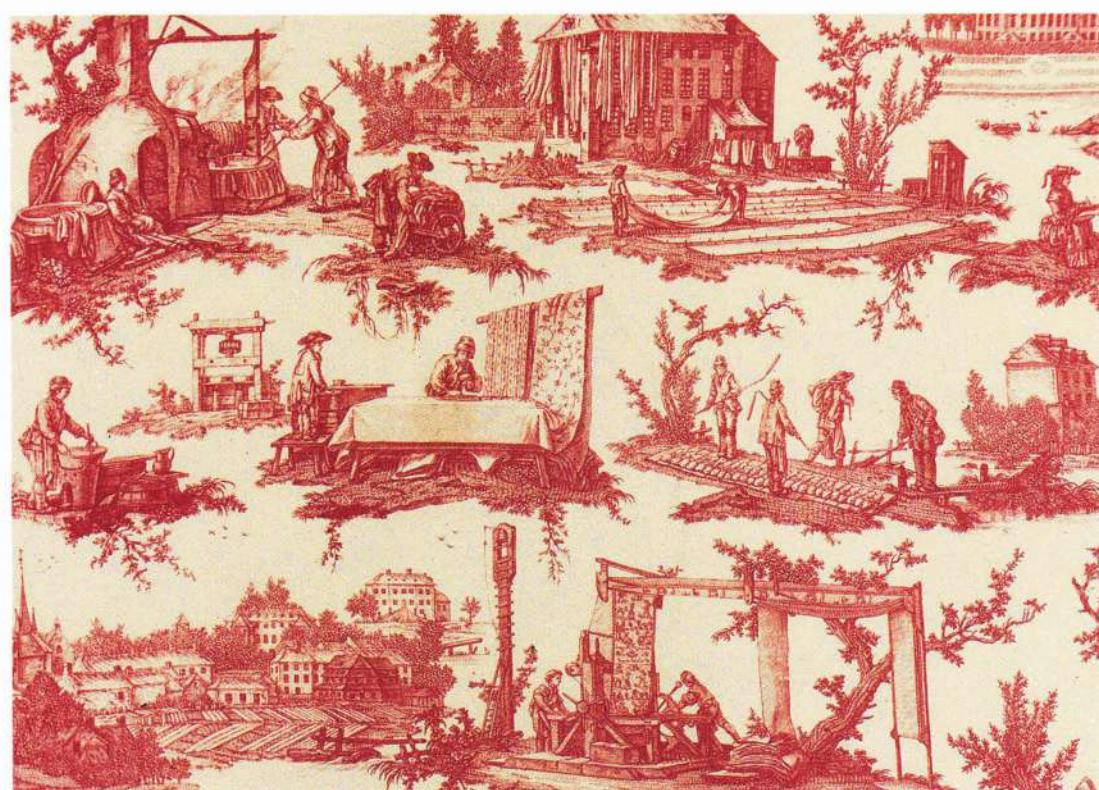
Plan de la manufacture de Jouy en 1821 (A.D.78)

Tableau : *La Manufacture par Jean-Baptiste Huet. 1807*
(musée de la toile de Jouy)

Toile : *Les travaux de la Manufacture. 1784*
(musée de la toile de Jouy)

Le plan montre l'étendue de l'établissement qui présentait 36 bâtiments principaux dans une enceinte d'environ 14 ha.

Le plus spectaculaire était le « grand bâtiment de l'imprimerie » (A). Construit à partir de 1791, il est l'œuvre de l'architecte Jean-Benoît Barré (vers 1730-1824). Ce dernier qui a jusqu'alors construit des châteaux fait référence à ce type d'architecture. Il emploie la pierre, avec une rigoureuse symétrie. Les travées d'extrémité, abritant chacune un escalier, sont individualisées par de légers décrochements et les frontons qui couronnent les deux entrées. Long de 111 mètres, le bâtiment était inspiré de la manufacture royale de Rouen publiée dans un recueil de François Cointereau. Il sera détruit en 1864. En 1796, lui fut accolée la « chambre des couleurs » petit édifice perpendiculaire (B) en rez-de-chaussée. Le haut toit en tuile que l'on aperçoit derrière (C) est le « bâtiment des toiles blanches » construit en 1772 dont le grenier servait d'étage grâce à un débord de la toiture. A côté se dessine le « bâtiment de l'imprimerie et sécherie » (D) (1764). Il permettait de faire sécher les toiles à l'extérieur mais aussi à l'intérieur dans un grand étendoir. Sa silhouette caractéristique permet de le situer sur la toile des travaux de la manufacture. Au devant (E), on reconnaît le toit en ardoise et le plan en équerre du « bâtiment sur la rivière » (1765), servant à laver et à battre les toiles de coton, opération déterminante pour la réussite des toiles peintes.



La manufacture des toiles de Jouy

Maison du Pont-de-Pierre 1, rue du Montcel

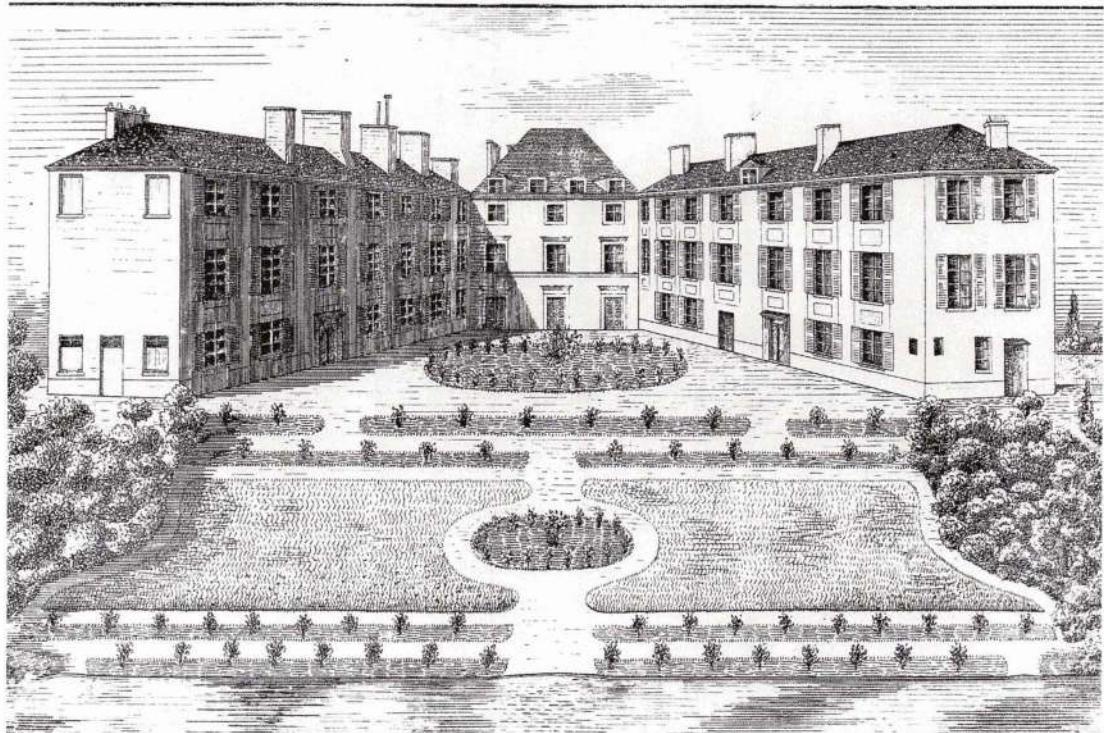
C'est dans cette modeste maison qu'Oberkampf imprime sa première pièce de tissu en 1760. L'installation est rudimentaire, la maison ne comportant qu'une salle haute avec cabinet attenant et trois salles basses. Son intérêt principal vient de la présence de la Bièvre qu'il fallait franchir par un pont qui a donné son nom à la maison. Elle acquiert vite une valeur symbolique et Oberkampf l'achète en 1774 alors qu'elle se trouve à l'extérieur de l'enceinte de la manufacture. De même, après les partages de 1821, elle est rachetée par Emilie Mallet, la fille d'Oberkampf, et transformée en salle d'asile. Elle fut vendue en 1978 par la banque Mallet à la municipalité qui y installa une école de musique.

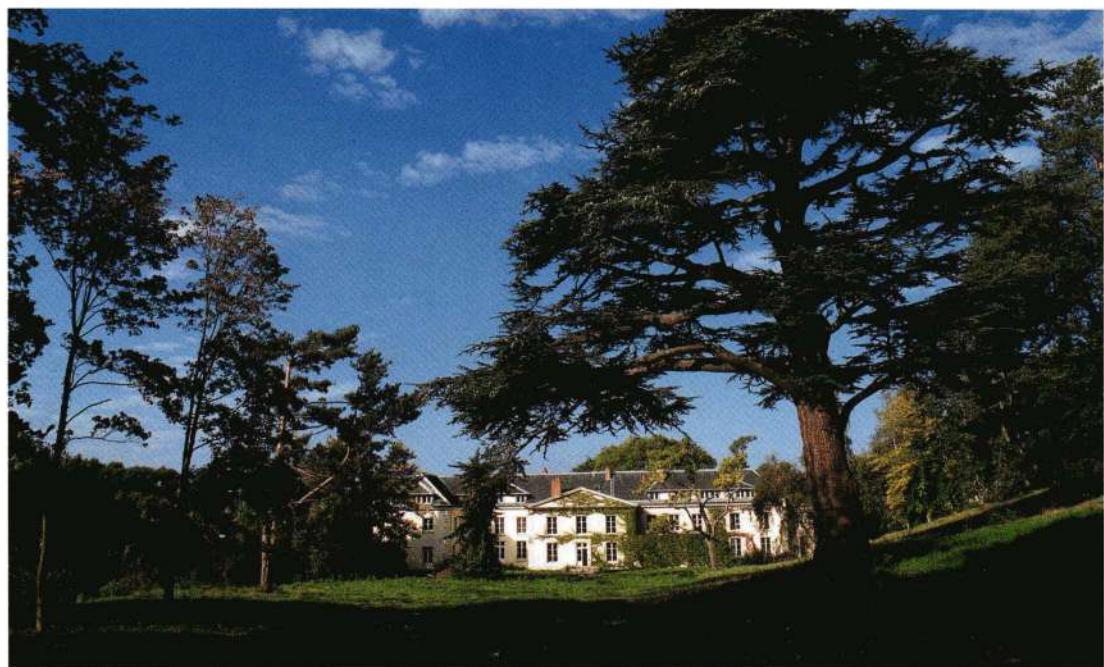
Maison, actuellement mairie 19, avenue Jean-Jaurès

En 1766 Oberkampf construit l'aile droite de la maison que l'on voit sur la gravure ; la présence d'une salle à manger des domestiques, d'un boudoir, d'une salle de billard, d'un salon, d'une salle à manger, de sept chambres montrent que le manufacturier se situe au rang de notable. L'architecture en est soignée ainsi que l'attestent les tables qui ornaient les allées des baies, le toit en ardoise et le jardin au tracé recherché. Ces principes sont conservés lors de l'adjonction des deux autres corps de bâtiment après 1806 pour loger les neveux Widmer, dont Samuel, le principal associé depuis 1786. La maison est coupée en deux par le passage d'une rue à travers le corps central en 1877. L'aile droite est achetée en 1899 pour devenir mairie-école de filles. L'aile gauche est transformée en logements.



*Titre de la grande Maison d'habitation,
figurée au dessin ci dessous. Composée d'un Corps de Bâtiment avec deux ailes en façade sur
la partie et la partie ci après désignée,
Susceptible de loger trois grandes Familles.*





a



b



c

Le château du Montcel

Gravure (BnF. Estampes) (1808) (c)

En 1796, Oberkampf, bientôt au faîte de son ascension sociale, achète le château du Montcel, ancien fief de Saint-Germain-des-Prés qui appartenait alors à un écuyer nommé Harivel. C'était une belle propriété qui disposait d'un vaste jardin régulier. Madame Oberkampf fit exécuter d'importants travaux de 1805 à 1812 sous la direction de l'architecte parisien Barthélemy Vignon, travaux de gros œuvre mais aussi de décoration pour le grand salon Empire. Selon le mémorial de la famille, elle fit construire l'aile gauche et le perron de la façade antérieure donnant ainsi au château sa physionomie actuelle, très proche (et ce n'est sans doute pas un hasard) de celle du château de Jouy (c). Sur la façade arrière fut ajoutée en saillie une salle à manger surmontée d'un étage (a).

Le parc fut réaménagé entre 1807 et 1810 par le paysagiste écossais Thomas Blaikie qui avait déjà travaillé avant la Révolution en France, à Bagatelle pour le Comte d'Artois. Il met en valeur les deux grandes perspectives qui s'ouvrent à l'entrée du parc. D'un côté, vers le château, il établit une coulée verte encadrée d'une part d'une colline boisée et de l'autre d'un rideau d'arbre masquant la route en contrebas et donnant l'illusion d'une nature infinie. D'autre part, vers la gauche il réaménage une ouverture sur le coteau (b). Il utilise les espèces alors à la mode telle que les séquoias dont la taille majestueuse domine aujourd'hui les autres essences. Pour parachever la note bucolique, on y trouve l'île bordée de peupliers, en référence à celle de Rousseau dans le parc d'Ermenonville et la fausse grotte qui « coûta plus de peine que tout le reste ».

En 1923, le Montcel abrita une école privée pour jeunes gens puis la fondation Cartier de 1984 à 1993. Il est en cours de restructuration et devrait accueillir un centre d'affaires et de séminaires. (Site classé)

S.C.R.B.

La manufacture des toiles de Jouy

Créé en 1977, le musée de la toile de Jouy est dédié à la manufacture de toiles fondée par Oberkampf. Documents d'archives, matériel d'impression et étoffes constituent sa collection, installée depuis 1991 au château de l'Eglantine, 54, rue Charles-de-Gaulle, à Jouy-en-Josas

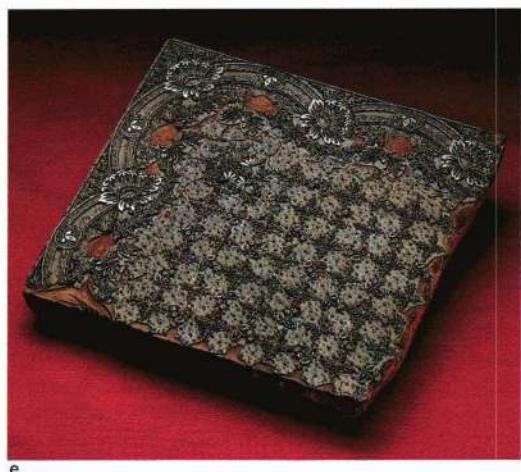
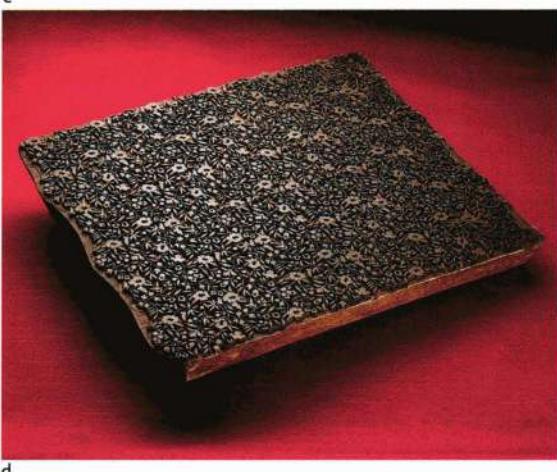
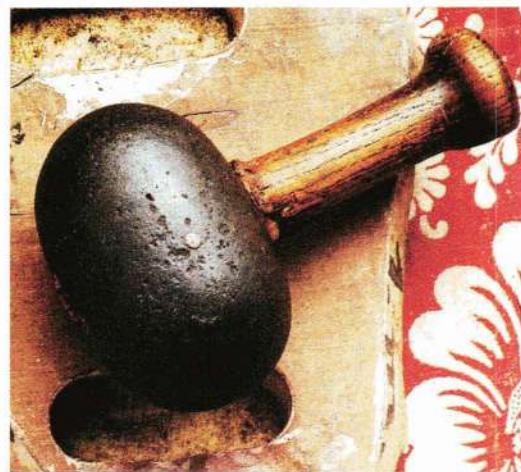
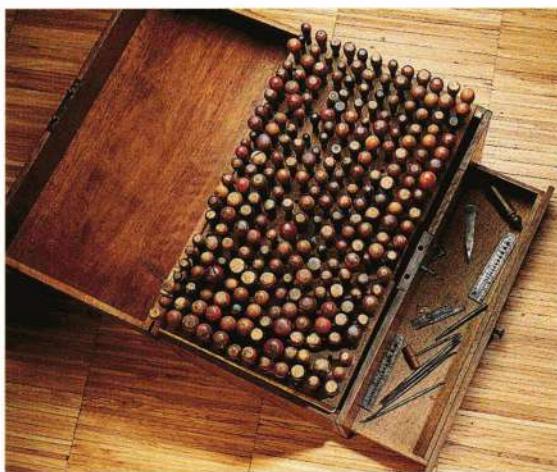
L'impression sur tissu à la planche de bois Outils de la collection du musée

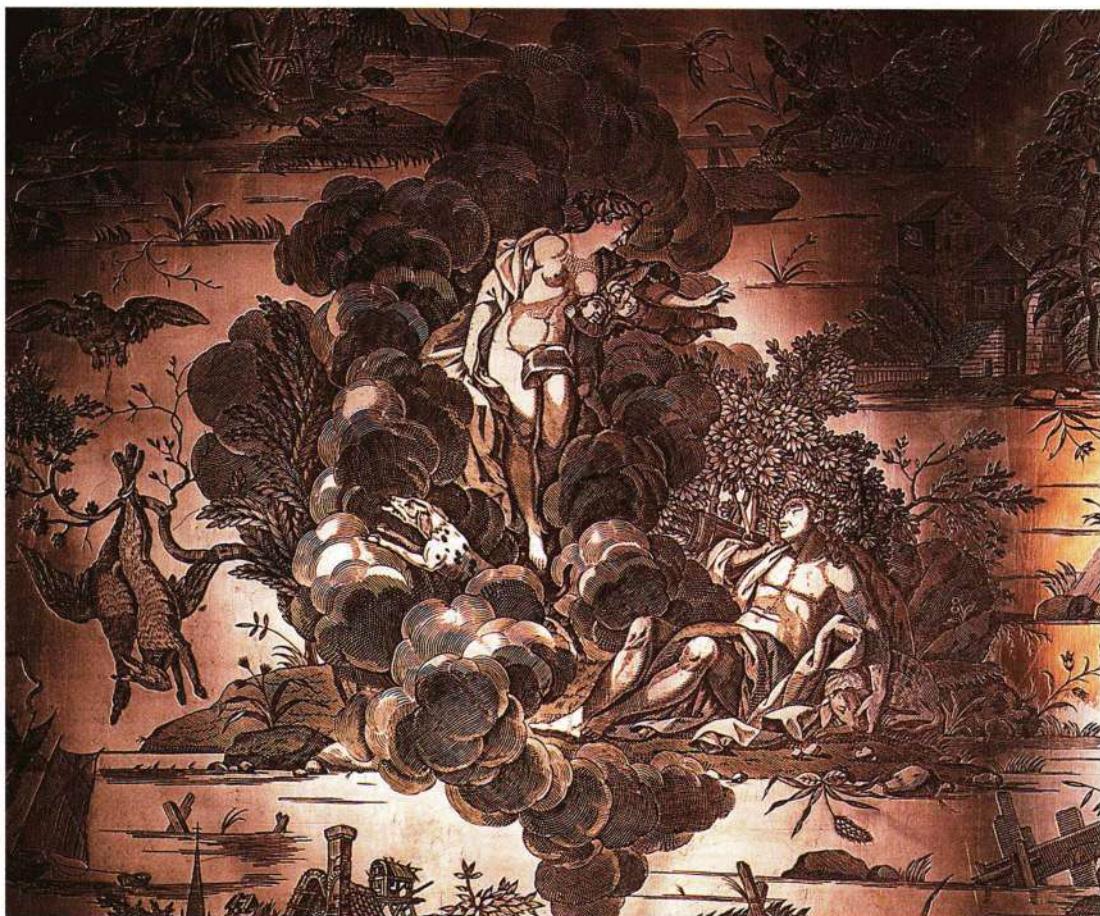
Directement inspirée du savoir-faire indien, l'impression sur tissu se fait à la planche de bois pendant les dix premières années d'activité de la manufacture Oberkampf (1760-1770).

Il s'agit d'un bloc composé de plusieurs couches de bois sur lequel le graveur reproduit en relief le motif à imprimer. Il y a autant de planches ainsi gravées que de couleurs à appliquer sur la toile. Pas moins de 266 outils sont nécessaires au travail du graveur (a). Très vite la technique est améliorée par l'utilisation d'abord de laiton ou de cuivre pour sortir les motifs (c), puis de plomb pour graver l'ensemble de la planche. Ce sont les plombines reconnues pour leur solidité (d,e).

La teinture des toiles nécessite en outre une grande maîtrise des procédés chimiques pour l'impression des mordants qui vont permettre de révéler les gammes de rouge, noir et brun par des bains de garance, puis pour l'impression des couleurs d'application à la planche de bois (b) ou au pinceau (jaune, bleu et vert). Le tissu est ainsi garanti « bon teint », comme l'indiquent les chefs de pièce des étoffes.

M.R.





L'impression sur tissu à la plaque de cuivre

*Diane et Endymion, Manufacture Meillier, Beautiran, vers 1790
Dépôt du musée Lambinet à Versailles inv. 1443*

C'est à partir de 1770 que la manufacture Oberkampf utilise la technique de l'impression à la plaque de cuivre. Elle permet l'invention de nouveaux motifs : les fameuses toiles à personnages en caméaux monochromes communément appelées aujourd'hui toiles de Jouy.

La gravure en creux sur une plaque de cuivre présente l'avantage de réaliser des dessins d'une parfaite minutie, notamment par le dessin gravé de quadrillages ou de sillons afin de rendre les ombres. En revanche, elle réduit l'impression à l'utilisation d'une seule couleur.

C'est pourquoi on continue d'imprimer à la planche de bois les toiles polychromes à motifs floraux, les indiennes.

M.R.



L'impression sur tissu au rouleau de cuivre

*Diane chasseresse, présenté devant un lit à la française
Dessin de Jean Baptiste Huet
Manufacture Oberkampf, Jouy-en-Josas, 1802
Musée de la toile de Jouy inv. 994.I.1 et 980.I.3*

La technique du rouleau de cuivre, découverte par l'Ecossais Thomas Bell en 1783, est utilisée à Jouy-en-Josas à partir de 1797. Elle représente un gain de productivité sans pareil. Là où un imprimeur expérimente imprime 15 à 20 mètres de tissu à quatre couleurs en une journée de travail, la mécanisation qui accompagne l'utilisation du rouleau de cuivre permet d'atteindre une production de 5 000 mètres par jour.

On reconnaît les motifs imprimés au cylindre, à la taille des dessins plus limités et, par conséquent, plus répétitifs que ceux imprimés à la plaque de cuivre.

M.R.

La manufacture des toiles de Jouy

Bordure Les Perroquets

Coton imprimé à la planche de bois, Manufacture Oberkampf, Jouy-en-Josas, 1788

Musée de la toile de Jouy inv. 980.1.7

Que ce soit pour l'ameublement ou pour l'habillement, la manufacture Oberkampf a produit quantité de bordures aux motifs très variés : formes géométriques, palmes inspirées des cachemires indiens, fleurs et végétaux ou, comme ici, sujets exotiques. Cette bordure a été imprimée à plusieurs échelles différentes. Celle-ci mesure 23,5cm de hauteur et correspond donc à un usage décoratif.

M.R.

Caraco à fleurs, fond vert d'oise

Coton imprimé à la planche de bois, Manufacture Oberkampf, Jouy-en-Josas, 1787

Musée de la toile de Jouy inv. 995.2

Avec le jupon, le caraco est le vêtement usuel et quotidien par excellence tout au long de la deuxième moitié du XVIII^e siècle. La grande variété de motifs floraux créés par la manufacture Oberkampf se retrouve dans l'utilisation de ces tissus pour la mode vestimentaire.

Le fond dit vert d'oise de ce caraco est obtenu par l'utilisation de la gaudre comme mordant. Il accentue la finesse du décor floral.

M.R.

Manteau de robe à l'anglaise

Coton imprimé à la planche de bois, Manufacture Oberkampf, Jouy-en-Josas, 1783-1789

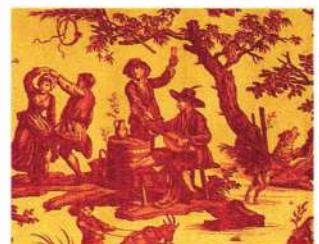
Musée de la toile de Jouy inv. 977.1.11

Ce manteau de robe est dit « à l'anglaise ». Sa tournure remplace paniers et cerceaux en usage jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, simplifiant ainsi la ligne de la silhouette.

L'ensemble, dont seul le manteau est présenté ici, est composé en outre d'un jupon et d'un caraco. Ce costume conserve encore aujourd'hui des traces de son lissage d'origine lui conférant cet aspect satiné appelé chintz.

M.R.





Lit à la polonoise, motif L'abreuvoir, dessin de Jean Baptiste Huet

Coton imprimé à la plaque de cuivre, Manufacture Oberkampf, Jouy-en-Josas, vers 1792

Musée de la toile de Jouy inv. 992.5.7

D'une époque où les bandes dessinées n'existent pas, le décor imagé d'une parure de lit remplit une fonction narrative autant que décorative.

La forme particulière de ce lit a été mise à la mode par Marie Leszczynska, l'épouse polonoise de Louis XV.

L'auteur du motif, Jean Baptiste Huet, est un peintre animalier et paysager qui a commencé à travailler avec Oberkampf à partir de 1783-84 et a poursuivi cette collaboration jusqu'en 1811. Il est à l'origine d'un grand nombre de toiles de Jouy aux sujets champêtres idéalisés.

M.R.

Les Chinois

Coton imprimé au rouleau de cuivre, Manufacture Oberkampf, Jouy-en-Josas, 1811

Musée de la toile de Jouy inv. 981.6.1a

L'exotisme en général et la Chine en particulier constituent une source d'inspiration inépuisable pour les artistes des arts décoratifs de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle.

Scènes historiques, guerriers chinois et monuments composent ce motif directement inspiré de gravures anglaises.

Quant au fond du dessin aux motifs géométriques, il s'agit là d'une caractéristique propre aux imprimés de style Empire.

M.R.



Les fermes

Ferme de la Chaudronnerie

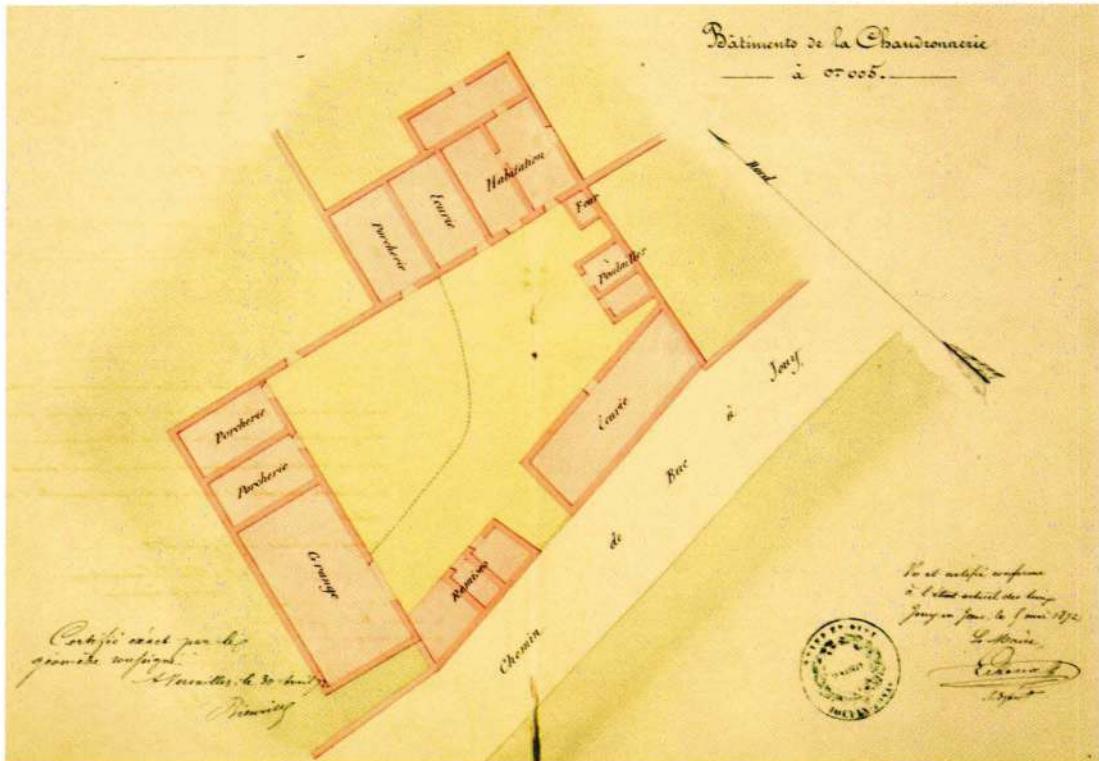
40, route des Loges

Jouy-en-Josas

Cette ferme, déjà attestée sur une carte de 1675, fut louée en 1773, puis acquise par Oberkampf pour y cultiver la garance, matière première colorante indispensable qui donne aux indiennes leur couleur rouge. Il avait chargé son père de se renseigner sur la culture de cette racine en Alsace.

Le plan de 1872 (A.D. Yvelines) montre que la disposition des bâtiments n'avait pas changé depuis 1821, date d'un procès-verbal très détaillé. Selon un type habituel dans la région, une cour fermée, au fond de laquelle se situe le logis, est desservie par une porte charretière. A gauche, se trouvaient deux écuries (transformées en porcheries) et une belle grange avec grenier. De part et d'autre de l'entrée, s'alignaient deux toits à porcs et une « grande » étable pour 12 vaches devenue écurie. Les deux poulaillers sont déjà signalés en 1821.

Devenu une propriété résidentielle au cours du XX^e siècle, le logis du fermier, en meulière, qui ne comportait que deux travées a été prolongé au détriment des annexes agricoles attenantes. On devine encore l'ancienne porte cintrée de l'écurie, comme l'attestent des cartes postales anciennes. Les deux lucarnes latérales ont été rajoutées de même que le balcon du premier étage. Ce dernier est caractéristique de la tendance rencontrée à plusieurs reprises d'ennoblir des édifices plutôt simples. Les agrafes des baies procèdent de la même volonté. Le mur de la cour a été abattu pour élargir la vue tandis que l'aile en rez-de-chaussée accolée au logis fermait complètement la cour.

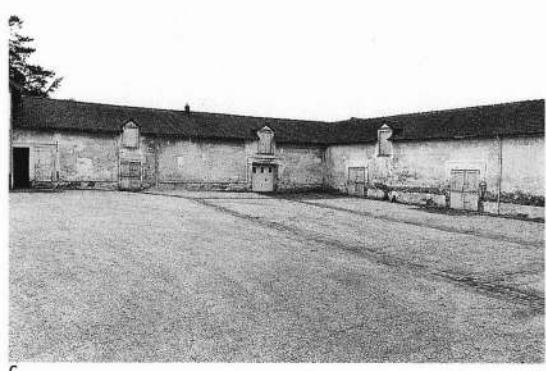




a



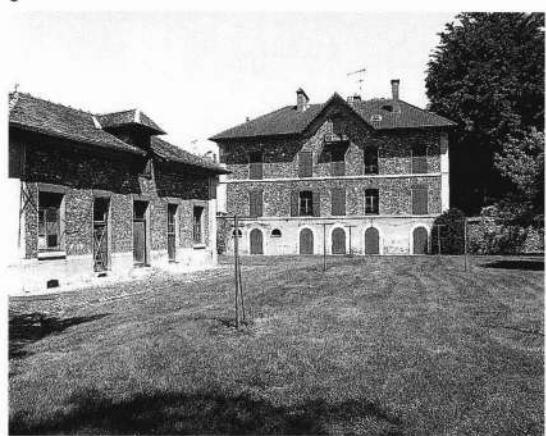
b



c



d



e



f



g



h

Ferme, 2, rue des Frères Farman, Toussus-le-Noble (a, b, c)

Ferme, place du Monument, Les Loges-en-Josas (d)

Ferme du château, rue de la Libération, Jouy-en-Josas (e, f)

Ferme, 8, rue Guy-Mocquet, Les Loges-en-Josas (g)

Ferme, le Petit Viltain, Jouy-en-Josas (h)

Ces cinq fermes, dont deux (a,g) sont encore en activité, représentent toute la palette des exploitations agricoles, de la ferme seigneuriale (d) du XVII^e siècle à la ferme modèle de 1864 (e, f). Le logement du fermier, toujours situé en fond de cour, est la partie la plus transformée. A Toussus, il a été reconstruit à la fin du XIX^e siècle dans un style proche de la villa (travées régulières, marquise, balcon, demi-croupe) (a). Aux Loges (d), il a subi un bombardement en 1944 et a été entièrement réédifié. Ecuries et étables, avec grenier au-dessus, accessible par des gerbières, prolongeaient les logis et fermaient les cours (c, d). Même dans les fermes restées en activité, ces espaces ne sont plus utilisés, des bâtiments plus fonctionnels leur ont été ajoutés. Au Petit Viltain (h), l'ancienne bergerie voûtée a été transformée en habitation. Tous ces bâtiments ont été construits dans le matériau local, la meulière. La ferme du château reprend ce même matériau mais l'utilise de manière plus décorative avec du rocaillage (revêtement formé de petits cailloux destiné à imiter les rochers) et du faux pan-de-bois (f). Le soin apporté à la maison du fermier (e) procède d'une volonté d'intégrer ces constructions, utilitaires, dans l'ensemble du parc paysager. C'est elles que l'on voit de la rue en arrivant, avant même d'apercevoir le château.

La villégiature

Château de Jouy-en-Josas

Le château actuel a été construit, sur les fondations du précédent, au début du XIX^e siècle par l'architecte Théodore Bienaimé pour le fournisseur des armées Armand Seguin qui avait acheté la propriété en 1801. Elle passa en 1834 entre les mains du comte Lehon, ambassadeur de Belgique, avant d'être achetée en 1841 par le banquier James Mallet. C'est actuellement le siège du Centre de recherches et d'études des chefs d'entreprises.

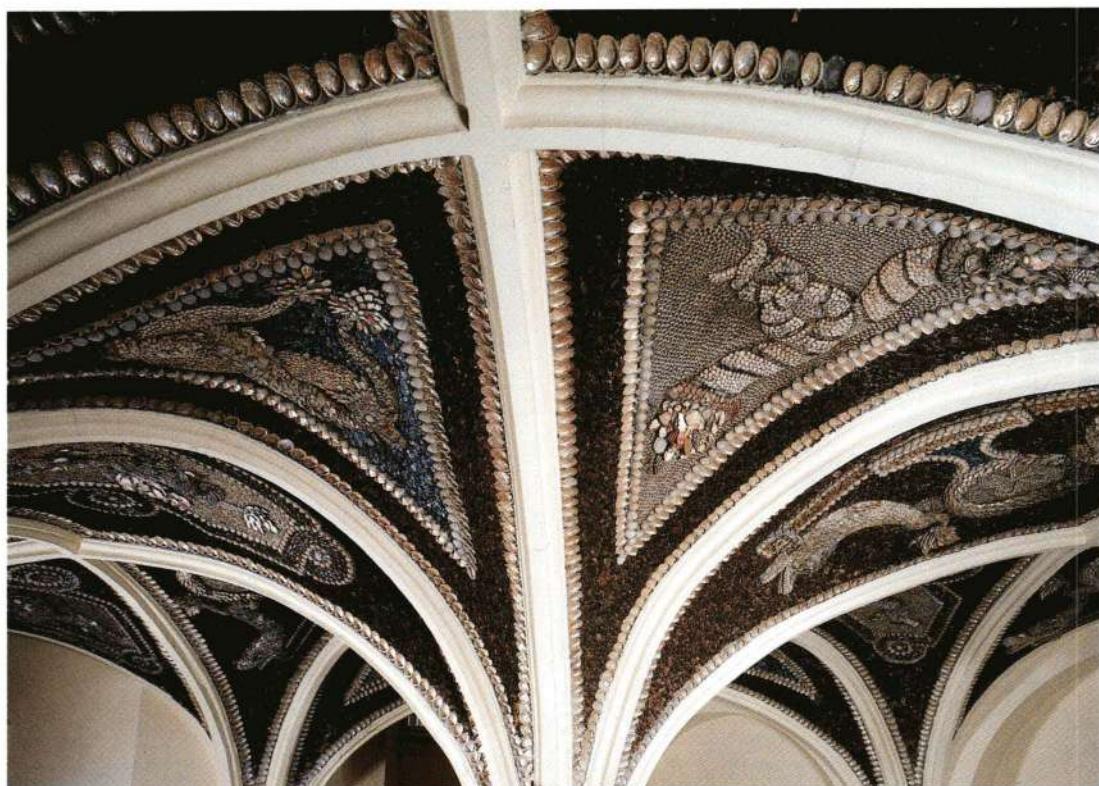
Façade sur jardin

La façade, ordonnancée, est élevée d'un étage carré et d'un étage d'attique. L'avant-corps central, rythmé par un ordre colossal corinthien composé de six pilastres, est couronné par un fronton triangulaire. Les trois ouvertures cintrées du rez-de-chaussée desservent un vestibule traversant. On peut y voir des influences palladiennes mais le faux appareil du rez-de-chaussée évoque aussi le mouvement toscan dont l'architecte Auguste Famin, auteur du Pavillon du Roi de Rome à Rambouillet, est le représentant le plus célèbre.

« Salle à manger en forme de grotte »

Du « château magnifique construit à l'italienne » selon une description de 1765, il ne reste que le plan d'ensemble en U et les caves voûtées en berceau parmi lesquelles se trouve une salle désignée en 1719 comme « une salle à manger en forme de grotte ». Elle comportait une cheminée et n'était donc pas un nymphée qui suppose la présence d'eaux vives. Néanmoins, son décor de coquillages incrusté sur un fond de meulière en rocaille la rattache bien à ce type architectural dont l'origine remonte à la Renaissance et dont on rencontre plusieurs exemples en Yvelines de Wideville à Chatou.

Tout le décor inférieur de la pièce a disparu, seuls subsistent les voûtains ornés de cornes d'abondance, de dauphins et de dragons.





Parc du château de Jouy-en-Josas

Le parc paysager actuel qui s'étend sur plus de 118 ha a été réaménagé pour le baron James Mallet par les frères Bülher. Ces fils d'un pépiniériste de Clamart, installés comme paysagistes depuis 1840 à Paris, avaient alors un grand succès, tant auprès des commanditaires privés (ils ont travaillé à Courson en 1860 pour le duc de Padoue) que publics (parc de la Tête d'Or à Lyon, parc du Thabor à Rennes). Visité en 1865 par la Société horticole de Seine-et-Oise, le domaine est fortement loué par la commission, notamment pour les travaux accomplis par le jardinier en chef, Monsieur Buisson.

Etang supérieur

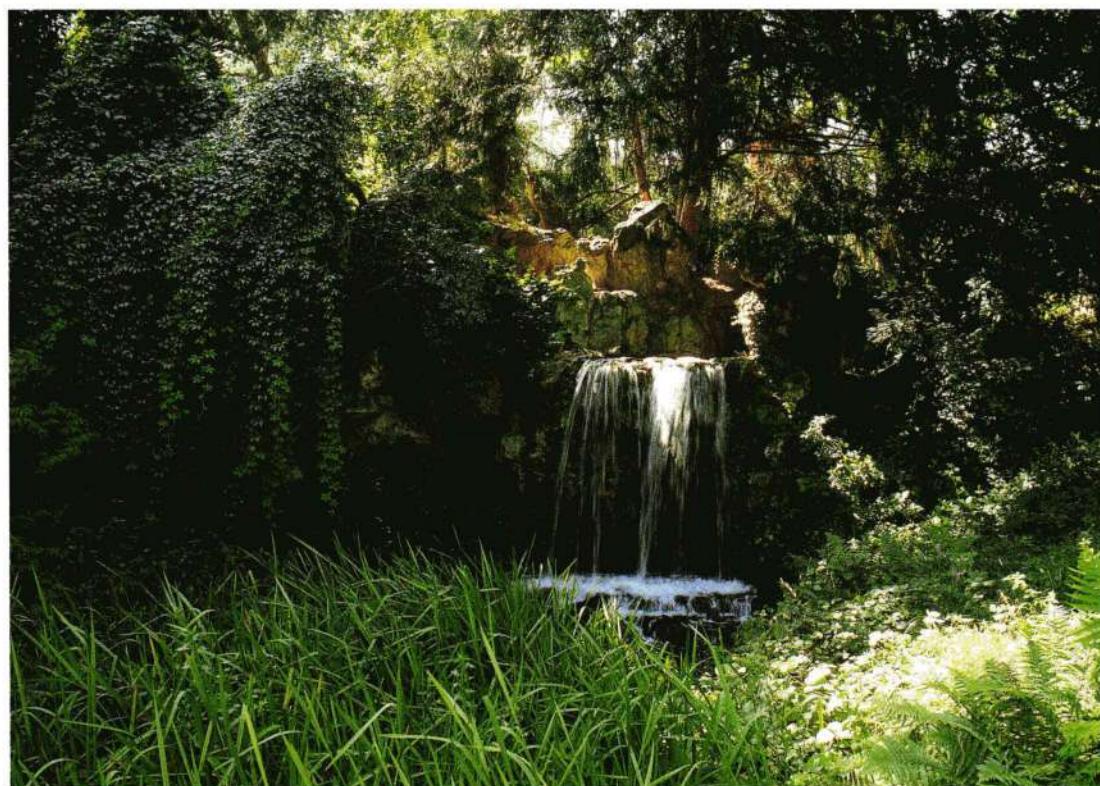
Cette vue prise vers l'amont illustre le goût pour les lacs, indispensables éléments de tout parc de la deuxième moitié du XIX^e siècle. On reconnaît la marque des frères Bülher à leur habileté à jouer sur le caractère des lieux pour en tirer le meilleur parti. Ils aménagent les deux étangs préexistants et complètent le réseau hydraulique en créant une troisième pièce d'eau non loin du château. Elle se déverse dans la Bièvre après avoir alimenté l'abreuvoir et le lavoir de la ferme.

S.C. R.B.

Grotte

Cachée derrière la cascade alimentée par le déversoir du deuxième étang, elle est formée de blocs de meulière cyclopéens. Elle apporte cette note pittoresque que les visiteurs de 1865 ont qualifiée de suisse. Formant une véritable salle d'ombre, c'est la plus spacieuse du territoire de Jouy ; d'autres exemples de reconstitution d'une nature artificielle se rencontrent dans les parcs du Montcel, du château des Côtes et du château de l'Eglantine, actuel musée de la toile de Jouy.

S.C. R.B.



La villégiature

Château de Vilvert Jouy-en-Josas

Un lieu-dit le Grand Vilvert est représenté en 1740 sur la carte de Delagrive. Le château actuel pourrait avoir été construit sous le Second Empire pour le baron Cabrol de Monté, époux de Louise Mallet, petite-fille d'Oberkampf et maire de Jouy de 1858 à 1879. Son architecte demeure inconnu. Le château servit d'« ambulance » pendant la guerre de 1870, après avoir été en partie pillé. Depuis 1946 c'est le siège de l'Institut National de la Recherche Agronomique.

Vue d'ensemble

La référence architecturale de ce château est le style Louis XIII, très prisé à l'époque : articulation en un corps central et deux pavillons latéraux, chaînages en harpe, hautes toitures en ardoise avec lucarnes de pierre à frontons cintrés et oculi. Mais elle comporte des variantes comme l'emploi de la pierre de taille au lieu de l'association pierre et brique, les balcons aux ferronneries pansues de la façade, ainsi que la distribution. Contrairement à la tradition classique qui plaçait les accès au centre de la façade principale, ici l'entrée se fait par la façade latérale qui ouvre sur un vaste vestibule desservant les anciennes pièces de réception donnant toutes au sud.

Le vestibule et l'escalier

La monumentalité du vestibule et de l'escalier sont mises en valeur par le trompe-l'œil du vaste miroir qui occupe toute l'arcade qui fait face à l'escalier. Celui-ci, abondamment éclairé grâce à sa situation à l'arrière, a un limon mouluré et une rampe en ferronnerie de style Louis XVI, éclectisme fréquent à l'époque.





Château, 1, rue Louis-Massotte
Buc

Situé en fond de vallée, le domaine a connu plusieurs aménagements successifs sous l'Ancien Régime. Le cadastre napoléonien suggère l'existence d'un parc paysager avec une grande allée (dite l'allée des Philosophes) et un plan d'eau comportant une vaste île. Quoiqu'il en soit, ce grand domaine appelé le « *ru aux bœufs* » est acheté en 1862 par Pierre Charles Huguié, chirurgien en chef de l'hôpital Beaujon à Paris. Le château est achevé en 1863.

Vue d'ensemble

On retrouve la même inspiration classique que dans le château de Vilvert, mais avec un parti pris de simplicité, voire d'austérité, la modé-nature sculptée ayant été remplacée par des jeux d'enduits colorés. Le volume des toitures, à deux étages, qui atteste une nombreuse domesticité, accentue l'effet de verticalité de la façade dont la seule fantaisie relative est concentrée sur la ferronnerie de la terrasse qui court devant les pièces de réception. On en retrouve l'écho dans le bel escalier néo-classique qui se trouve à l'arrière.

Les communs

Le chirurgien ne garda pas long-temps ce domaine vendu dès 1875 à François Pothier qui construisit aussitôt les communs. La propriété fut acquise en 1923 par Alfred Wenz, négociant en laines.

L'orangerie, plus classique que les autres communs qui accumulent les détails pittoresques, s'ouvre largement vers le sud par cinq larges baies dont l'arc segmentaire est souligné par des bandeaux en briques.

La propriété appartient à l'association « *la Sauvegarde des Yvelines* » qui y a installé un foyer éducatif spécialisé et un centre de formation.



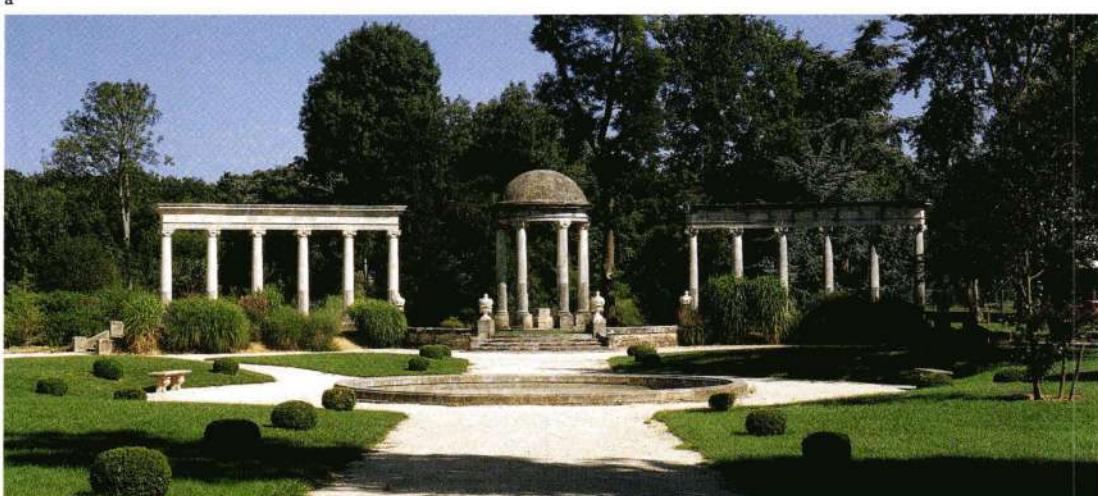
La villégiature

Château du Haut-Buc

Situé sur deux pièces de terre appelées le *champ du Carnage* et l'*Antéchrist*, le château, dont on ignore encore le nom de l'architecte, a été construit en 1864-66 pour Léon Thomas, riche bourgeois parisien. Sa veuve le vendit en 1893 au banquier Noël Bardac. Le site élevé attire en 1918 un passionné d'astronomie, Gentili di Giuseppe qui fait installer dans le jardin un grand télescope. Après son départ, en 1929, un couple d'Américains, les Mac Cune, rachète la propriété et aménage le jardin. Le recensement de 1931 atteste que huit jardiniers ou aides-jardiniers travaillaient alors sur la propriété. Elle appartient ensuite à l'Education nationale avant d'être rachetée par la commune pour abriter des services municipaux.

Vue d'ensemble (a)

Le château qui vient d'être restauré, est un pastiche néo-Louis XV. Les mascarons qui surmontent les ouvertures en arc segmentaire du rez-de-chaussée, les agrafes « *rocaille* » des premier et deuxième étages, les frises de postes et de guirlandes feuillagées, la balustrade qui court au sommet et supportait des pots-à-feu et des sculptures disparus, tous ces éléments font directement référence à l'architecture du milieu du XVIII^e siècle qui annonce le style Louis XVI.





d

Parc (b, c, d, e)

Le parc illustre le renouveau du goût classique dans l'art des jardins du premier tiers du XX^e siècle.

Si près de Versailles, les commanditaires d'outre-Atlantique ne pouvaient qu'être influencés par le domaine royal. Ils ont multiplié les citations de ce prestigieux modèle, dans le microcosme d'un jardin privé. On retrouve donc, associés dans une composition linéaire, le canal (c), le temple d'amour et l'exèdre d'ordre dorique(b).

La statue (d) qui articule la perspective est une copie (en pierre reconstituée) de l'allégorie de l'Air, œuvre réalisée pour le parc de Versailles par Etienne le Hongre et reproduite à maintes reprises. Il en existe un exemplaire dans la plaine des quatre statues du parc de Sceaux (Hauts-de-Seine). D'autres copies, plus rares, jalonnent le parc telle la sphinge à corps de marquise et coiffée d'un fichu (e) dont l'original est au Louvre.

Récemment restauré par le paysagiste Eric Pouchain, le parc a été touché par la tempête de décembre 1999 et a nécessité une nouvelle campagne de travaux, notamment pour remonter l'aile gauche de l'exèdre.

R.B. S.C.



e

La villégiature



Fief des Bernard ou des Renards Les Loges-en-Josas

Une cave médiévale voûtée d'ogives atteste l'ancienneté de ce fief. Acheté en 1758 par Charles Georges le Roy, lieutenant des chasses à Versailles, il est transformé en « petite retraite » puis vendu au duc d'Aiguillon. En 1861, le domaine est acquis par Victor Charles Brinquant, l'un des deux cents plus forts actionnaires de la Banque de France, qui effectue d'importants travaux donnant à la propriété son aspect actuel.

Vue d'ensemble

La partie centrale de la maison correspond à la « maison des champs » du sieur Le Roy. Elle se prolonge sur la façade arrière par un corps disposé en L sous lequel se trouvent les caves médiévales. La tour d'escalier, en hors-œuvre se place à l'intersection des deux ailes. La maison a été agrandie et régularisée sous le Second Empire qui lui a donné son aspect actuel. L'esprit de symétrie domine avec la mise en valeur des quatre travées centrales de l'étage de comble imitant un étage attique et les deux bustes placés dans des niches circulaires.

Communs

Le domaine qui descend jusqu'à la Bièvre comporte colombier, orangerie, maisons rurales. Les écuries et remises à gauche de l'entrée existaient déjà au XVIII^e siècle et pouvaient abriter seize chevaux. Construites en moellons de meulière, elles ont acquis un caractère pittoresque par l'ajout d'un enduit coloré imitant la brique et le pan-de-bois.





Château des Côtes

Les Loges-en-Josas

Construit entre 1872 et 1875 pour Alphonse Mallet régent de la Banque de France, ce château néo-gothique domine le vallon Saint-Marc de sa haute silhouette découpée. Dans le dernier tiers du XIX^e siècle un tel parti est surprenant en Île-de-France où les pastiches de châteaux classiques sont plus nombreux. En effet, c'est plutôt vers 1850 que les riches commanditaires, en partie par référence aristocratique, se font construire de faux châteaux forts. Toutefois, de prestigieux exemples postérieurs existent tel le château de Vouzéron, construit entre 1887 et 1893, en Sologne, par Hippolyte Destailleur pour le baron Eugène Roger, passionné de vénérerie. Les archives du château ayant brûlé pendant la Seconde Guerre mondiale, on ignore tout de l'auteur du bâtiment.

Son plan tout en longueur est animé par des décrochements successifs depuis le pavillon principal, à gauche. Les références au Moyen Âge sont abondantes, toit en poivrière, chemin de ronde, mâchicoulis, tour d'escalier, lucarne de pierre, base talutée, mais l'architecte n'a pas pu se départir de l'esprit de symétrie qui règne dans les ouvertures. La vaste terrasse panoramique qui repose sur le soubassement traité en galerie est aussi une concession à l'esprit du jour. Quant au matériau utilisé, la meulière, avec calcaire en chaîne d'angle, il traduit l'effet de rusticité que l'on attribuait alors au Moyen Âge.

La propriété qui s'étend à la fois sur Les Loges-en-Josas et sur Jouy comportait en outre un petit château, de style néo-gothique lui aussi ; il a été remplacé dans les années 1920 par un jardin avec un exèdre lui-même disparu.

Le château est resté dans la famille Mallet jusqu'en 1952 où il a été acheté par la Société de Charité maternelle de Paris qui y a installé un centre hospitalier pour enfants.

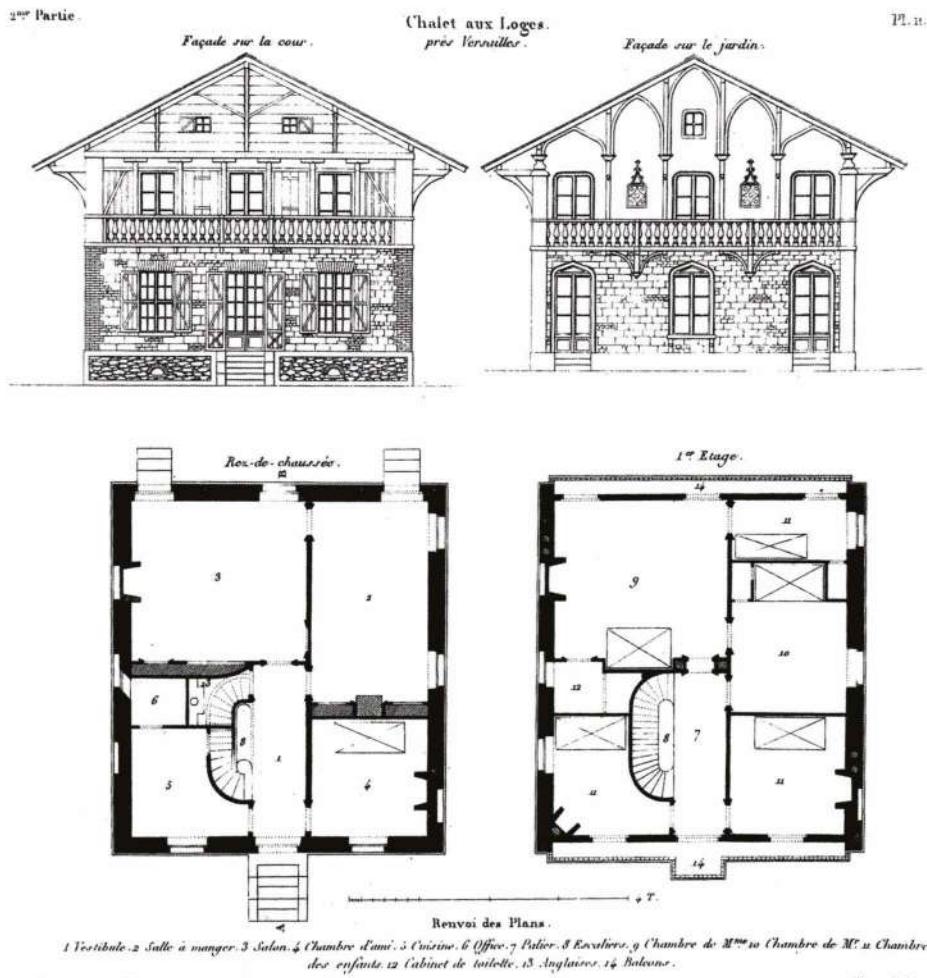
La villégiature

Chalet, 8, rue de Buc Les Loges-en-Josas

Elévation et plan publiés par Normand, fils. Paris moderne ou choix de maisons construites dans les nouveaux quartiers de la capitale et dans ses environs. Paris, 1837.

Conçu en 1837 par l'architecte Bonneau, pour Augustin Damour, ce chalet est un des plus anciens conservés et connus en Île-de-France. En fait, avec son rez-de-chaussée en moellons de meulière, il s'agit plutôt d'une maison dans le genre rustique, telles qu'elles avaient été mises à la mode par Jean-Jacques Rousseau. Si des éléments caractéristiques sont présents : utilisation du bois, long toit débordant à faible pente, soutenu par des aisseliers, balcon qui à l'origine courait tout le long de l'étage, il ne s'agit pas à proprement parler d'un chalet, c'est-à-dire d'une construction entièrement en bois, et facilement démontable dont un des premiers exemplaires authentiquement suisse pourrait avoir été construit à Passy en 1824, pour un commanditaire d'origine helvétique. De plus, la façade sur jardin qui n'a pas été réalisée (ou a été modifiée) montre que dans l'esprit des contemporains le pittoresque l'emportait sur l'authentique et que cet édifice a été traité plus à la manière d'une fabrique. Située à l'extrême du village, la propriété est précédée par un portail monumental dont la meulière rocallée est typique de cette période.

En 1882, la propriété fut acquise par Henri Feldtrappe, maire des Loges.





Maison
16, place de la République
Buc

Située au cœur du village, cette maison, construite en 1857 pour Louis Duclier illustre le principe de symétrie qui était au cœur des débats à l'époque. Pour le respecter, l'architecte simule, sur la façade latérale, la présence d'une travée par la mise en place de persiennes dormantes. On trouve un écho de l'architecture néo-classique dans le plan massé, proche du carré et le toit en zinc à faible pente qui était orné à l'origine d'un lambrequin découpé auquel répondait celui de la marquise. Comme il était d'usage à l'époque, la cuisine et l'office se trouvaient au sous-sol. Plus originale est la présence de deux escaliers d'égale importance situés aux deux extrémités de la maison.

Maison dite le Parc
6, rue Louis-Massotte
Buc

Cette propriété, aménagée à partir de 1851 pour le chimiste Edme Frémy, membre de l'Institut, montre combien les goûts des commanditaires peuvent varier en peu d'années. La première tranche de travaux datée de 1851-52 est probablement la partie classique en brique et pierre qui donne sur la rue.

La deuxième phase, attestée en 1868, correspond à la maison principale construite dans le style pittoresque dont un des exemples les mieux préservés est le « Wood cottage » au Vésinet (Yvelines). Les sources connues n'ont pas permis de l'attribuer à la célèbre maison Tricotel, mais de nombreux détails s'en rapprochent dont les murs en pans-de-bois en grume écorcée hourdés en maçonnerie rustique pour la tour hors-œuvre et les ailes. La galerie couverte du premier étage est une adjonction postérieure. La maison, située sur le rebord du plateau jouit d'un panorama exceptionnel grâce à une pièce largement vitrée.



La villégiature

Le Petit Château
1067, rue Louis-Blériot
Buc

Située sous le bois du Cerf-Volant, non loin de la porte forestière de ce nom et donc de Versailles, cette maison, construite en 1842 pour M. Lasne, marque les débuts de la villégiature dans cette partie de Buc. Elle s'inscrit parfaitement dans le mouvement qui, sous la Monarchie de Juillet, porte les citadins à avoir « une maison des champs » pour « se délasser des travaux de la ville et y respirer l'air pur » et dont la colonie de Maisons-Laffitte est l'exemple le plus abouti. On retrouve dans la conception de cette maison les principes qui ont fait la fortune des maisons de ce célèbre lotissement : la symétrie, la régularité, la simplicité. En effet, elle avait à l'origine un plan proche du carré, l'aile gauche étant une adjonction postérieure. Les trois travées de rigueur sont mises en valeur par l'axe de symétrie central fortement souligné par le portique d'accès à quatre colonnes ioniques. La référence néo-classique se retrouve dans les grandes lucarnes du belvédère en forme de frontons cintrés, les niches qui encadrent la porte, la corniche à modillons et les moulures des ouvertures. Autre thème récurrent, une étroite symbiose avec la nature qui se manifeste par un accès direct des pièces à vivre sur le jardin à la façade postérieure, la présence d'un balcon et d'un belvédère, et l'orientation même de la maison, qui n'offre pas de manière ostentatoire sa façade principale au regard des passants mais est disposée de manière à profiter au mieux du panorama. Conformément à l'habitude, la blancheur de l'enduit contrastait avec des communs de style pittoresque (détruits).





La villégiature

**Château de l'Eglantine,
actuellement musée de la
toile de Jouy,
54, rue Charles-de-Gaulle
Jouy-en-Josas**

La propriété a appartenu au Maréchal Canrobert qui l'acquit en 1883 mais n'habita pas cette demeure, construite par Alfred Vaudoyer en 1891-1892 (elle est datée et signée, fait exceptionnel à Jouy) puisqu'il quitta Jouy après la mort de sa jeune femme Flora Mac Donald en 1889. Elle fut donc bâtie pour Emile Francq qui habitait à Paris, 101, boulevard Haussmann puis acquise en 1904 par Alexis Soudée, un industriel parisien. Le musée de la toile de Jouy s'y installa en 1991 et, pour s'adapter à sa nouvelle mission muséographique, l'édifice a été transformé en 1991 par les architectes Cuno Brullmann et Arno Fougerasse-Lavergno qui ont pris le parti de reporter les circulations dans une adjonction de verre et d'acier sur la façade d'entrée et d'ajouter « l'orangerie », un espace dévolu aux expositions temporaires.

En revanche, la façade sur jardin a conservé son aspect d'origine articulé en trois corps dissymétriques. Il est probable que l'aile sur rue, majestueusement couronnée d'un dôme carré qui a perdu son faîte, correspondait aux pièces de réception. Le site de cette demeure n'était pas facile à mettre en valeur car il se trouve à flanc de coteau, avec un parc en contre-haut dans lequel a été érigée une grotte et un jardin en contre-bas, de l'autre côté de la route. Entre les deux, communiquant de plain-pied avec la maison, la grande terrasse a été réaménagée selon le concept du plasticien Jean-Max Albert afin de représenter par des parterres rectangulaires les toiles de Jouy en train de sécher dans les prés.

L'ancien vestibule est éclairé par une verrière plate zénithale dont le dessin est de Vaudoyer et qui a été récemment restaurée par les peintres-verriers A. et P. Confetti. Au-dessous, douze lés de papier peint figurent, dans le style néo-classique du XVIII^e siècle, les cinq groupes allégoriques des sens.





La villégiature

Le Château Toussus-le-Noble

En 1900, l'architecte Marcel Lemarié construit un « pavillon de campagne » pour un costumier des théâtres de Paris, Charles Edmond Landolff. Il est probable que l'architecte fréquentait les milieux artistiques puisque c'est lui qui fut choisi la même année pour construire le Palais de la Danse à l'Exposition universelle de 1900. En 1925, la maison fut achetée par un Grec, Embiricos qui réaménagea le jardin. La propriété ayant été bombardée en août 1944, elle a été restaurée à l'économie, par l'armée, ce qui a quelque peu modifié son épiderme.

Vue d'ensemble (a)

Ainsi, les chaînes d'angle et les encadrements de fenêtres sont simplement enduits, alors qu'à l'origine ils étaient en harpe, soulignant ainsi le côté rustique de la meulière. De plus, une corniche à modillons courait à la base de la toiture. Les ouvertures n'ont pas été reprises et la maison a conservé la fenêtre tripartite dite thermale si caractéristique de l'Art nouveau que l'on aperçoit à l'extrême droite.

Le hall d'entrée (b, d)

Il reprend le thème classique du hall à l'anglaise, très en faveur dans les années 1900.

L'escalier monumental en bois passe devant une large baie dont les vitraux ont été détruits en 1944. Il est l'œuvre de l'architecte Paul Marbeau.

Le plafond, dont les compartiments sont peints sur une toile marouflée, illustre dans l'esprit Louis XIII la devise « *Artibus et litteris* » (Aux arts et aux lettres) qui orne la cheminée. Des portraits de peintres européens Poussin, Reynolds, Murillo, Holbein sont encadrés de sirènes et griffons dans un décor de grotesques.

Salle à manger (c)

La salle à manger est, elle aussi, ornée d'un plafond dédié aux arts ; on aperçoit ici la sculpture, allégorie féminine encadrée d'un riche rinceau.





La villégiature à Jouy-en-Josas

Château de Montebello Chemin du Cordon

Le 3 décembre 1898, le comte de Cambacérès se portait acquéreur d'une propriété très vaste appelée le Château des Més qui comportait un pavillon central en brique et pierre, plusieurs annexes, une chapelle. Quelques jours plus tard, il achetait encore une « maison bourgeoise en forme de pavillon carré » (a, b) puis des terres, ce qui lui permit de posséder un immense domaine d'un seul tenant entre la forêt, le chemin du Cordon et l'actuelle rue Victor-Hugo. La propriété fut entièrement remodelée. Elle resta aux mains des Cambacérès jusqu'au 30 janvier 1940, date à laquelle elle fut vendue à une société immobilière. Mais la construction du lotissement actuel ne date que des années 1970. Le château a abrité un court moment le musée de la toile de Jouy. Il doit son nom de Montebello au mariage en 1909 de Marthe, fille du comte de Cambacérès avec Stanislas Lannes, comte de Montebello.



a



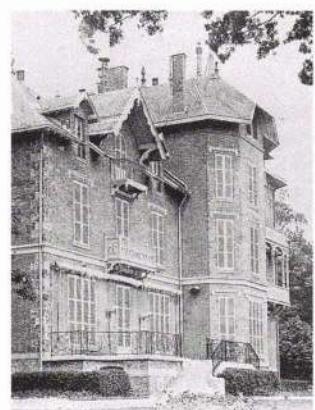
b

Maison, la Petite Folie (a, b) 9, rue Victor-Hugo

Cette maison, dont on voit les façades sur rue et sur jardin récemment restaurées, date du deuxième quart du XIX^e siècle. Elle appartient manifestement à la famille des « maisons des champs » que nous avons déjà rencontrée au Petit Château à Buc et on retrouve la simplicité et la symétrie inhérentes à ces demeures. Elle servait de maison de gardiens du temps des Cambacérès et se trouvait à l'entrée d'une grande allée conduisant devant le château de Montebello. Une partie de cette dernière subsiste encore, sous le nom d'allée des cyprès, dans le lotissement où elle n'est plus qu'une impasse. En revanche, à l'arrière de la maison, elle a été remplacée par un jardin.



c

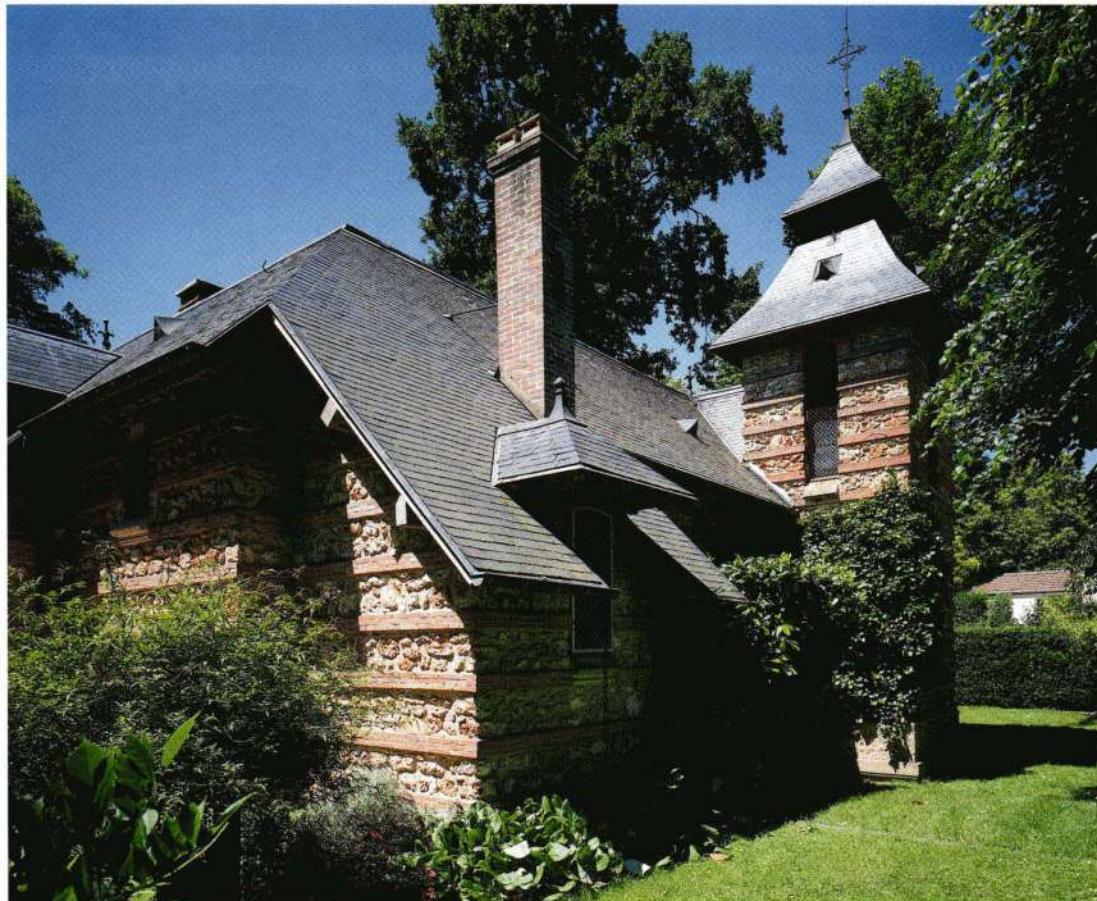


Château de Montebello (c)

Cette appellation tardive a succédé à celle de chalet des Metz corroborée par d'anciennes photographies. La carte postale ci-dessus (e) montre en effet que la demeure comportait des balcons en bois découpé, des lambrequins et des toits débordants permettant d'expliquer cette référence très libre au chalet. Le château qui date du tout début du XX^e siècle est entièrement tourné vers le vallon sur lequel il multipliait balcons et loggia. Articulé autour d'un corps central plus élevé, il érige la dissymétrie en règle. Dissymétrie des corps de bâtiments comportant un ou deux étages carrés, des baies de largeur et de forme différentes, enfin des toitures emboîtées. Les toitures débordantes, les bow-windows et le format des baies font référence à l'architecture anglo-normande. L'emploi de la brique et les larmiers rectangulaires des fenêtres nous éloignent des citations néo-normandes des autres maisons des Metz. La plupart des références au chalet ont été gommées par les transformations successives qui ont banalisé la façade.

La chapelle (d)

Reconstruite en 1901, elle a été transformée en maison il y a une quarantaine d'années et agrandie. Toutefois l'unique vaisseau a été conservé avec son clocher latéral à deux égouts en ardoise. L'alternance de lits de brique et de moellons de meulière, rappelle les jeux de matériaux si nombreux dans les campagnes normandes.



d

La villégiature à Jouy-en-Josas

La Garenne des Metz 1, chemin du Vallot

Construite vers 1886 par Alfred Vaudoyer pour le notaire parisien Anatole Bourget, cette demeure devient la propriété de Marguerite Bourget en 1903 fut transformée en hôpital militaire pendant la guerre puis léguée à l'Institut Pasteur. L'architecte, pour qui « une maison devra éveiller l'idée de famille », puise son inspiration dans les maisons traditionnelles rompant ainsi avec les modèles classiques dont il garde néanmoins certains éléments comme la galerie ou le pavillon d'escalier. Cette nouvelle référence pittoresque correspond sans doute au désir d'évasion des propriétaires. Elle est aussi une des conséquences de la diffusion de l'architecture exotique et régionaliste par les Expositions Universelles auxquelles Vaudoyer participa en 1878, 1889 et 1900. Par l'emploi de la brique, du bois et de la meulière, il affirme une nouvelle fois son goût pour l'architecture polychrome néo-normande. Mais il fait aussi preuve de la diversité de ses sources, qui deviendra sa marque. Le bâtiment accueille le centre de loisir municipal. M.C.V.

L'Enclos des Metz 19, rue Victor-Hugo

Cette maison aurait aussi été construite pour la famille Bourget, vers 1905. De plan plus simple que la précédente, elle affiche du côté de la cour sa structure interne, notamment l'escalier, en application des principes rationalistes et aussi sous l'influence de modèles anglais. C'est aujourd'hui l'école d'infirmières Jeanne Blum.

La Châtaigneraie 7, rue Pierre-Vaudenay

Cette demeure construite en 1912 pour Paul Buttin, agent de change, est la maison des Metz la plus marquée par l'influence du courant architectural appelé « normand balnéaire ». Elle pourrait être due à l'architecte régionaliste Georges Wybo dont la maison de Monsieur Letellier à Hennequeville présente de nombreuses similitudes. On retrouve en effet la variété et l'animation de chaque façade, notamment grâce aux toitures mouvementées. Les épis de faîtage, la demi-croupe, les lucarnes sont autant de références néo-normandes, de même que l'utilisation d'un pan-de-bois très décoratif qui associe pièces verticales, pièces obliques et croix de Saint-André. Toutefois, le soubassement est entièrement en meulière, matériau local qui ancre bien cette construction dans celles d'Île-de-France.



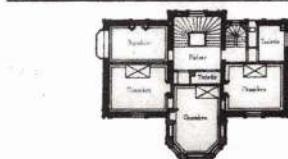


La villégiature à Jouy-en-Josas

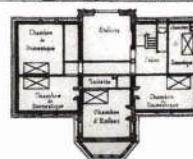
Le Mé Chaplin Chemin du Cordon

Elévation et plans publiés par Léon de Vesly. L'architecture pittoresque au XIX^e siècle. Paris : A. Levy, 1877.

Le Mé Chaplin qui doit son nom au peintre Charles Chaplin (1825-1891) a été construit par M.A. Coulon en 1866. On connaît l'état primitif grâce à une gravure publiée en 1877 (a). C'était une maison de villégiature, en étroite symbiose avec la nature environnante grâce à sa pergola, son jardin d'hiver et le balcon du deuxième étage permettant de jouir du magnifique panorama. La maison eut beaucoup à souffrir de l'occupation prussienne et selon un témoignage contemporain « tout a été brisé et saccagé ; au-dessus de la cave vide et effondrée les quatre murs soutiennent seuls la toiture ». La propriété fut restaurée. On la retrouve en 1930 aux mains de la princesse de Polignac qui la fit complètement transformer (c), offrant une magnifique illustration de l'évolution de la villa de villégiature : la pergola remplace le jardin d'hiver, l'accent sur la verticalité et les terrasses est renforcé. La maison conserve néanmoins, dans ses grandes lignes, sa structure d'origine avec son corps central en saillie et le balcon qui le surmonte au dernier étage. Le dépouillement des volumes et des murs inscrit cette maison dans le goût moderniste de la haute société dont la villa Noailles à Hyères, construite par Mallet-Stevens en 1923 est l'une des premières illustrations. Le salon de musique, au premier étage, est entièrement décoré en marqueterie de paille (b), par Jean-Michel Franck, décor à la fois fragile et sophistiqué mis à la mode par ce décorateur renommé qui alliait « goûts mondains et élans métaphysiques » et qui entourait ses créations d'une méfiance jalouse lui faisant dire à la fin des chantiers « voilà, j'ai fini mon œuvre, vous pouvez commencer les dégâts ». La propriété fut léguée par la princesse après sa mort en 1943 à une amie anglaise Alvide Chaplin.



a



b



c



Maison 17, rue Abel-Nicolle

Cette demeure, dont l'implantation figure sur le cadastre napoléonien, était à l'origine une petite maison rurale qui fut agrandie par l'architecte Alfred Vaudoyer après son mariage en 1874 avec la nièce de Viollet-le-Duc. Il ajouta une aile à l'arrière dans laquelle se trouvait son atelier. Il est probable aussi que la maison d'origine fut régularisée : sa façade à trois travées, son balcon latéral sont des marques de cette intervention. De telles transformations d'une maison rurale en maison de villégiature sont très fréquentes à Jouy et notamment aux Metz où on peut citer encore la villa « Le Gros chêne », sente du Coteau, ou la maison des Gardes qui appartient aussi à la famille Vaudoyer.

Villa La Fenaison 11, impasse Albert-Calmette

Appelée à l'origine Le petit Mé, cette maison fut construite en 1906 pour mademoiselle Brown, artiste-peintre, par Georges Vaudoyer, fils d'Alfred. Sa simplicité dans le plan, proche du carré, dans la mise en œuvre des matériaux, de simples moellons de meulière à peine rehaussés de brique, dans la toiture à longs pans avec demi-croupe, montre la capacité de l'architecte à s'adapter aux désirs de ses commanditaires. La villa contemporaine construite pour madame de Saint-Marceaux est beaucoup plus sophistiquée. Cette dualité dominera la carrière de Georges Vaudoyer, auteur à la fois de logements sociaux (fondation Singer-Polignac dans le XIII^e arrondissement de Paris, maisons à Épinay-sur-Seine) et d'hôtels de luxe (hôtel du Louvre, à Paris). La maison qui ne comportait que trois chambres à l'étage a été agrandie par ses actuels occupants qui ont respecté l'esprit de l'architecte.



La villégiature à Jouy-en-Josas

Maison, Le Vallon 7, rue Abel-Nicolle

L'architecte Lucien Bechmann, alors en début de carrière, construisit cette maison de villégiature pour sa famille en 1911. Selon les souvenirs de son fils, l'architecte Roland Bechmann, chaque année, à la belle saison, toute la famille venait à Jouy, les enfants –il en aura cinq au total– sous la surveillance d'une nurse anglaise. L'anglophilie de l'auteur s'exprime largement dans les bardages et les rangées de fenêtres à meneaux en bois à petits carreaux sertis de plomb, dont l'horizontalité et les châssis affleurants sont de purs produits britanniques. C'est probablement cette référence à l'Angleterre qui explique le manque d'ouverture de la façade sur jardin, surprenante pour une maison de campagne. En effet, elle ne comportait aucun accès direct sur l'extérieur depuis les pièces à vivre, celui qui existe actuellement est un ajout, le mur-pignon ayant été avancé pour agrandir la salle à manger. Seule une terrasse en bois, aujourd'hui détruite, prolongeait la façade vers l'est. Mais elle donnait accès à la cour d'entrée.

La référence à l'Angleterre se retrouve aussi dans les choix architecturaux d'autres œuvres de Bechmann : le cottage construit en 1919-1921 à Garches pour le baron Pierre de Günzburg et la fondation Deutsch de la Meurthe (1921-1925) à la Cité Universitaire, (Paris), inspirée des collèges britanniques.

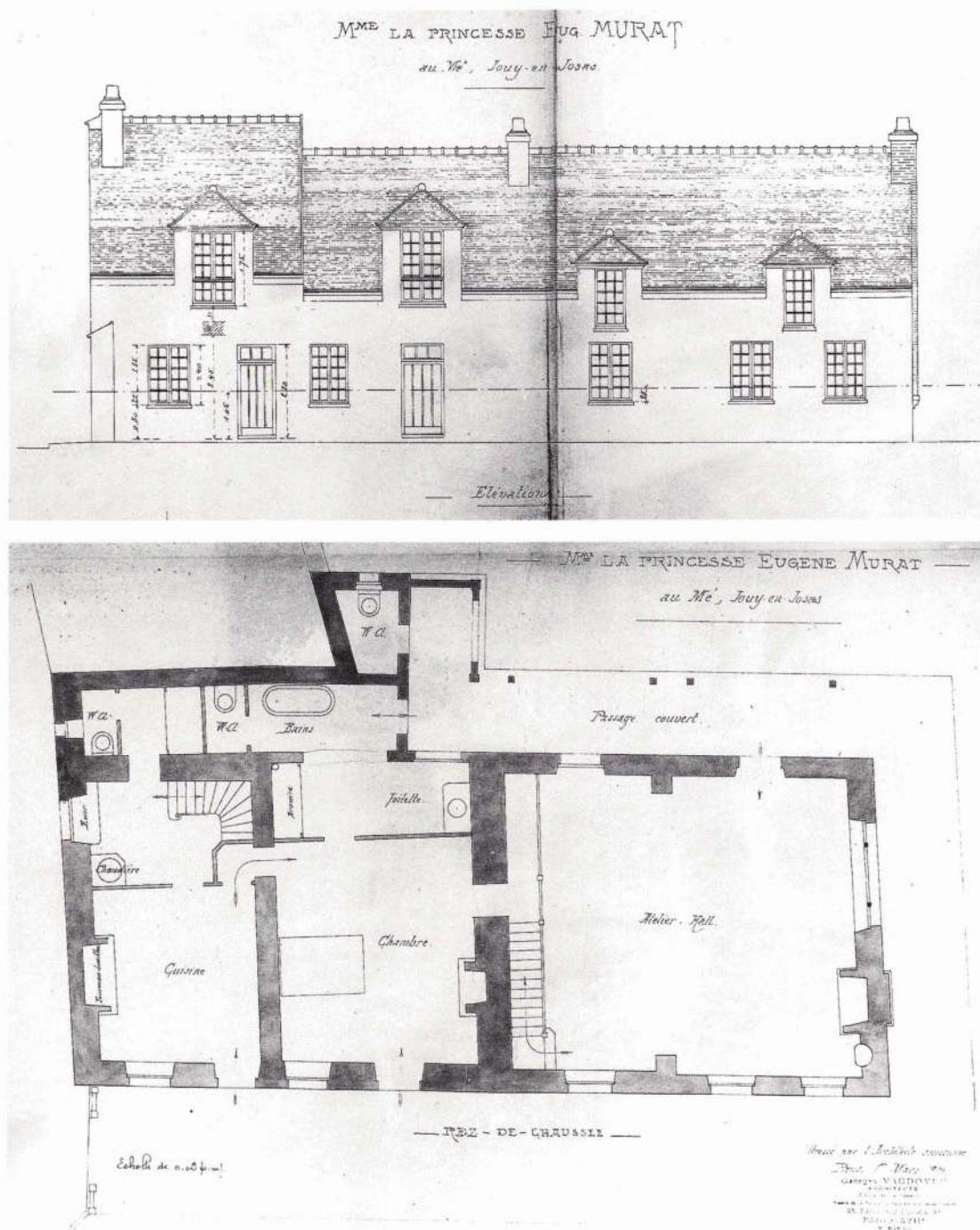




La villégiature à Jouy-en-Josas

Le Clos des Metz
actuellement musée Léon Blum
12, rue Léon-Blum
Plan et élévation (A.D.78)

C'est dans cette maison que Léon Blum vécut ses derniers jours, de 1945 à 1950. La propriété appartenait en effet à sa femme, Jeanne Lévylier qui l'avait acquise avant guerre de la princesse Murat. Cette dernière avait acheté en 1914 un grand domaine qui s'étendait jusqu'au chemin des Fonds et appartenait en partie à la famille Vaudoyer qui en conserva une grande parcelle. C'est Georges Vaudoyer qui fut chargé par la princesse Murat d'aménager la petite maison qui se trouvait sur la propriété. La simplicité de l'édifice surprend de la part de Violette Murat, née Ney d'Elchingen qui fréquentait les grands salons parisiens. En fait, on retrouve ici les caractères déjà signalés de la villégiature à Jouy, une villégiature de repos. Le plan montre qu'il n'y avait que trois chambres et un « atelier-hall » occupant toute la hauteur de la maison. Le hall, d'origine anglaise, avait été défini par l'architecte Charles Garnier dans l'Habitation Humaine comme « un lieu de réunion intime ... où tous les membres de la famille puissent se livrer, isolément ou en commun à leurs études et distractions favorites ». L'atelier avait lui aussi un grand succès auprès des femmes élégantes, et on évoquera à ce propos l'aquarelliste Madeleine Lemaire décrite par Proust recevant dans son atelier. Cet atelier-hall est donc la note mondaine de cette maison par ailleurs si sobre. Il deviendra le bureau de Léon Blum. (I.S.M.H.)

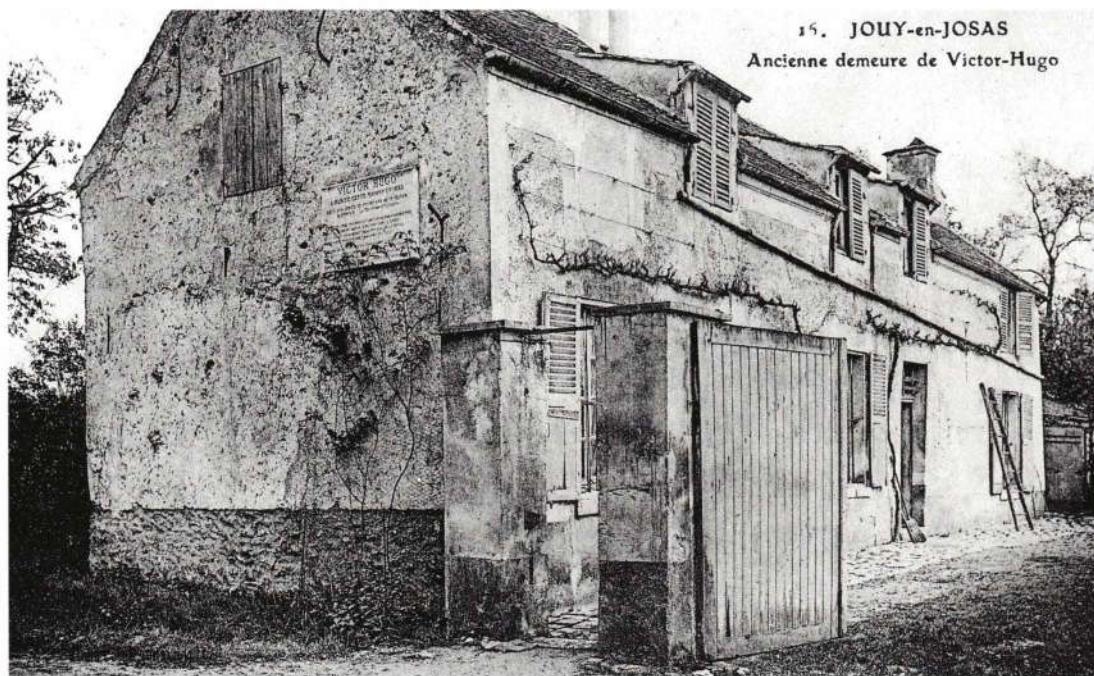




**Maison dite de Victor-Hugo
10, rue Victor-Hugo**

Cet autre lieu de mémoire permet d'appréhender l'architecture du hameau des Metz avant qu'il ne devienne un lieu de villégiature mondain. C'était en effet une modeste fermette en meulière et tuiles plates aux ouvertures irrégulières et aux annexes agricoles intégrées (un bloc-à-terre). En réalité, Victor Hugo n'y habita pas mais y installa sa maîtresse Juliette Drouet en 1834 et 1835 tandis que lui séjournait avec femme et enfants aux Roches, à Bièvres (Essonne) chez son ami Bertin, directeur du *Journal des Débats*. Quant il revient, deux ans plus tard, il se souvient avec nostalgie de cette période, et chante la « tristesse d'Olympio » dans le recueil de poèmes *les Rayons et les Ombres*. « Il chercha le jardin, la maison isolée, la grille d'où l'œil plonge en une oblique allée, les vergers en talus... » et « voyait à chaque arbre, hélas ! se dresser l'ombre des jours qui ne sont plus ! ». La maison a subi peu de modifications depuis le passage de ses illustres visiteurs ; les travées aux lucarnes passantes sont restées irrégulières. Seule la partie droite a été agrandie.

Ces deux édifices sont représentatifs de l'évolution de la majorité des maisons rurales des environs qui ont toutes perdu leur caractère agricole et sont devenues résidentielles.



Du pavillon...

Pavillon normand, 1082, rue Louis-Blériot (a)

Propriété, 917, rue Louis-Blériot Entreprise Raynal (Paris XVIIe) 1935 (b)
Buc

Villa Marie-Louise, rue des Entrepreneurs (c)

Villa, 18, rue de Kurzenne (d)

Villa, 51, rue du Général-de-Gaulle (e)

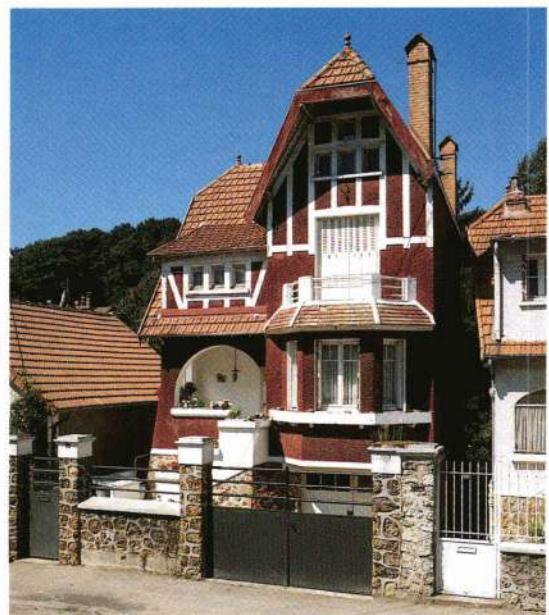
Villa, 11, rue Jean-Moulin Architectes René et Gilbert Loiseau (Sceaux) 1962 (f)
Jouy-en-Josas

Villa, 18 Grande-Rue (g)
Les Loges-en-Josas

Ces sept exemples permettent d'illustrer à la fois la permanence et l'évolution du pavillon et de la villa de début du XX^e siècle aux années 1960. Toutes sont situées en milieu de parcelle et présentent une inter-pénétration entre l'intérieur et l'extérieur par le biais des balcons, loggias et bow-windows, ce qui est la définition même de la villa. Sauf pour le premier exemple qui est en bois (a), les villas affichent très nettement l'emploi de la meulière au début du siècle (c, d, e) mais encore en 1962 (f) où on retrouve les moellons assisés qui sont la marque des architectes René et Gilbert Loiseau à Sceaux (Hauts-de-Seine). La villa des Loges (g), qui est l'extension d'une maison rurale, est en grande partie enduite, mais la brique est apparente au rez-de-chaussée. Grâce à la meulière, aux enduits colorés, aux décors de brique et de céramique, la couleur chante, sauf dans la maison la plus récente (f). Cette palette de maisons permet aussi de suivre une évolution importante : l'étage principal passe peu à peu du rez-de-chaussée surélevé au premier étage, laissant le premier niveau dévolu au garage et autres annexes. Parallèlement à cette évolution, en partie liée à l'importance grandissante de l'automobile, les toitures sont de plus en plus discrètes. Les longs toits débordants à aisseliers et fermes apparentes cèdent la place aux toits à une seule pente si caractéristiques des années 60.



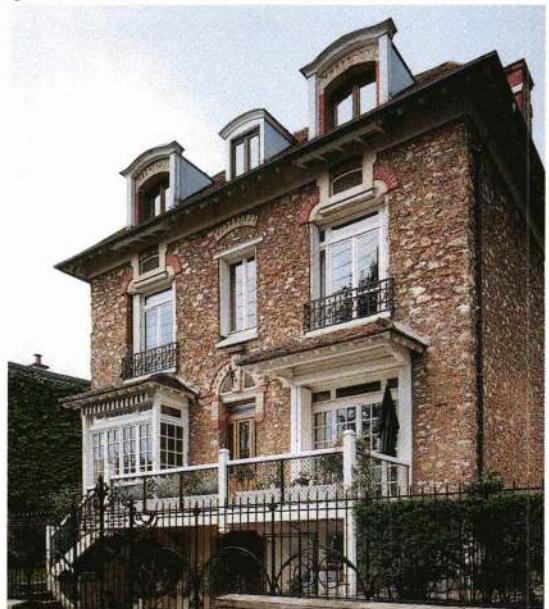
a



b



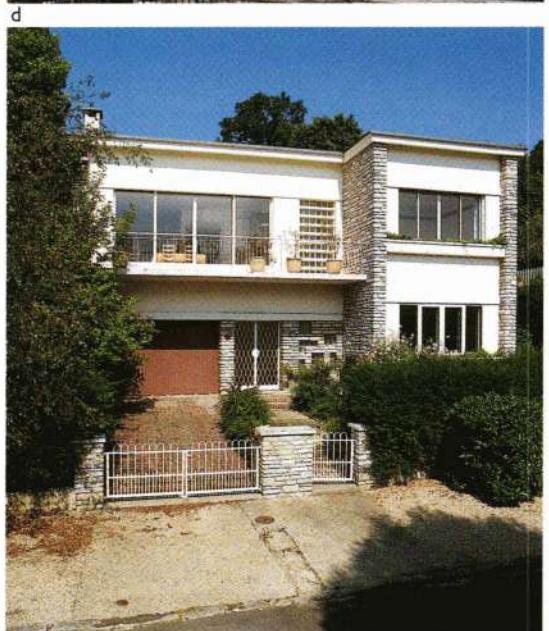
c



d



e



f



Le fort du Haut-Buc

Fort du Haut-Buc

Du type dit "Séré de Rivières", du nom de son concepteur, il fait partie de la deuxième ceinture de forts édifiée entre 1874 et 1882 pour couvrir Paris. Occupant les hauteurs et s'appuyant mutuellement, ces forts d'un nouveau genre sont destinés à garantir la capitale de l'artillerie ennemie dont la portée et l'efficacité se sont sensiblement accrues, comme l'a montré le siège de 1870-1871. Le fort du Haut-Buc défend sur le front sud le plateau compris entre le cours de la Bièvre et celui de l'Yvette. G.B.

Plan du fort dressé en 1881-82 (S.H.A.T.) (a)

Occupant une surface d'environ huit hectares, cet ouvrage en terre et maçonnerie adopte, comme tous ses semblables, une forme régulière polygonale, offrant, à l'image d'autres forts contemporains, une face*, deux flancs* et une gorge bastionnée*. G.B.

Entrée (b)

Un chemin coudé conduit à l'entrée ouverte dans la façade de gorge. On y accédait à l'origine par l'intermédiaire d'un pont escamotable aujourd'hui disparu que l'on empruntait après avoir franchi le corps de garde. L'entrée proprement dite, où on lit encore le nom du fort, est cantonnée de pilastres. Sa monumentalité rappelle celle des accès des forts de la première ceinture élevés quelque quarante ans plus tôt. Se glissant sous les massifs de l'ouvrage par des passages voûtés, l'allée charriére axiale dessert une première cour étroite, puis une seconde bordée de part et d'autre par des casernes. G.B.

Caserne des officiers (c)

Conçue pour 21 officiers, elle occupe la majeure partie d'une construction à un niveau recouverte, comme la suivante, d'un épais matelas de terre apte à la protéger des bombardements. Chaque officier y dispose d'une petite chambre individuelle. G.B.

Glossaire

Caponnière : Ouvrage bas défilé et relié à l'escarpe dont la fonction est de défendre le fond du fossé.

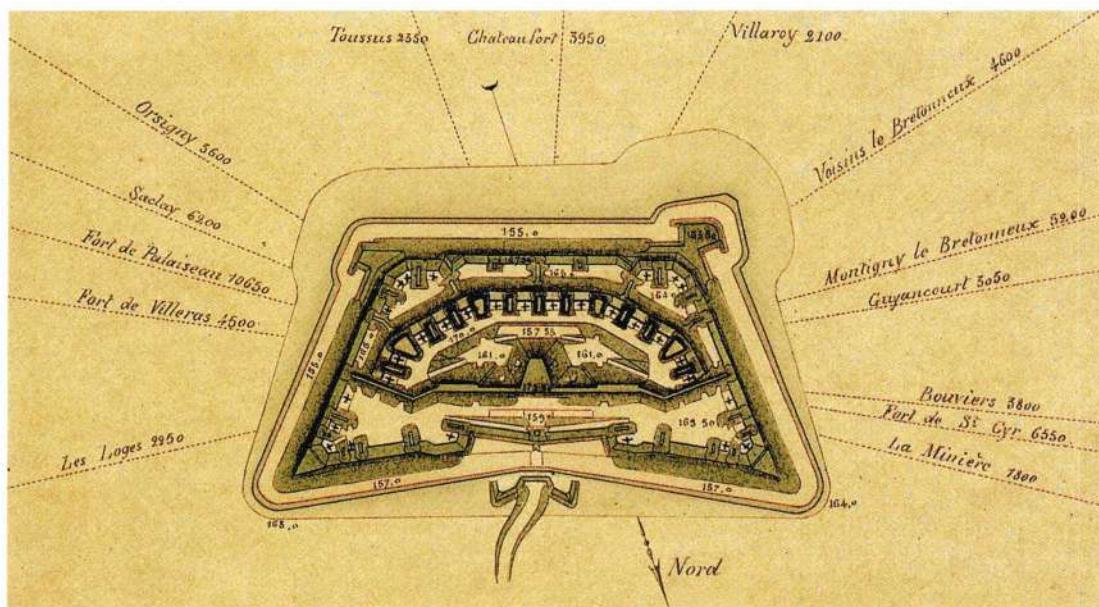
Casemate : Chambre voûtée active ou passive à l'épreuve de l'artillerie.

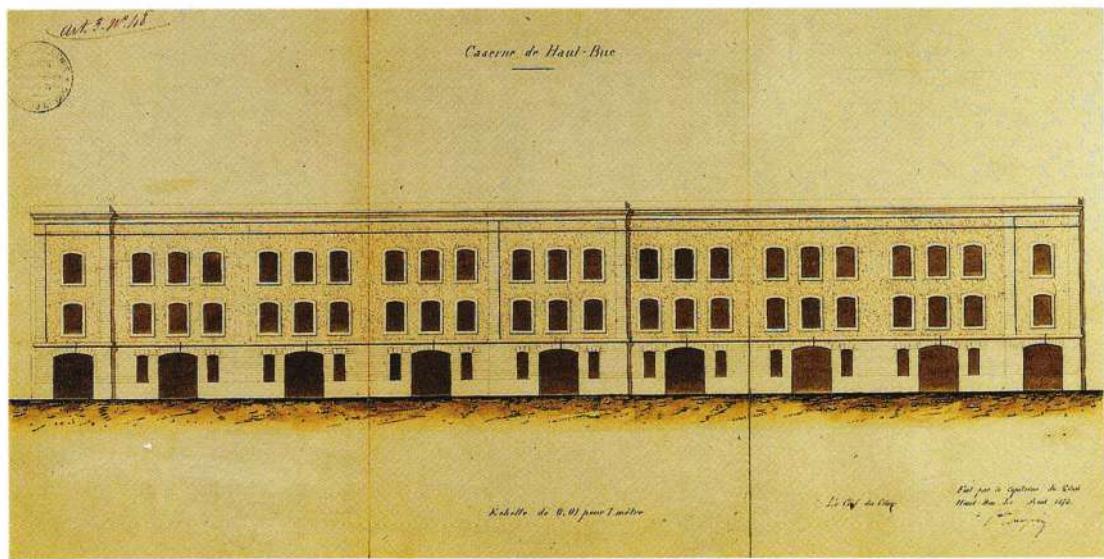
Cavalier : Masse de terre centrale dominant le rempart et portant de l'artillerie.

Cuirassement : Blindage en acier très épais protégeant les postes d'observation ou de tir contre l'artillerie ennemie.

Défilé : Caché aux vues et aux tirs de l'ennemi.

Escarpe : Paroi intérieure du fossé dont le mur soutient les terres du rempart ; elle fait face à la contrescarpe ou paroi extérieure.





Caserne pour la troupe
Elévation de la façade, dessin aquarellé, 1874 (S.H.A.T.) (d)

Elle fait face à la précédente et abrite au rez-de-chaussée tout ce qui est nécessaire à la vie d'une importante garnison, en particulier des magasins, deux fours à pain et une citerne de 525 m³. Elle comprend également des écuries pour 9 chevaux. Les deux étages sont exclusivement voués au logement des 799 hommes. L'ensemble des locaux est desservi sur toute la longueur par un couloir de fond prévu pour permettre la circulation en toutes circonstances. G.B.

Façade actuelle (e)

La façade, qui reprend le rythme des travées internes, s'ouvre par de nombreuses portes et fenêtres. Les parements des étages sont en meulière de Buc extraite sur place, la pierre de taille étant employée dans les encadrements des baies et au rez-de-chaussée. Bien qu'une certaine monotonie se fasse jour, cette élévation ordonnancée aux maçonneries soignées s'inscrit dans la tradition avec un réel souci de la composition. Celui-ci disparaît définitivement dans les ouvrages souterrains de la génération suivante, caractérisés par des bétons austères et des ouvertures réduites au minimum. G.B.

Case-mates-chambrées (f)

Elles se succèdent rigoureusement à l'identique. Chauffées par un seul calorifère, elles hébergent chacune plusieurs dizaines de soldats qui dorment dans des lits superposés. G.B.



Face : Côté d'un ouvrage exposé à l'ennemi.
Flanc : Côté d'un ouvrage en retour sur une face.

Gaine : Galerie voûtée souterraine servant à la communication ou à la ventilation.

Gorge : Partie d'un ouvrage la moins exposée aux tirs de l'ennemi ; la gorge est débâtie lorsqu'elle rappelle la forme des bastions de l'époque moderne, ouvrages pentagonaux faisant saillie sur les enceintes.

Tir d'enfilade : Tir dirigé dans le sens de la plus grande dimension de l'objectif ; très meurtrier lorsqu'il atteint des adversaires alignés et non protégés.

Traverse : Masse de terre pourvue d'une casemate protégeant les défenseurs contre les tirs d'enfilade.

Le fort du Haut-Buc

Magasin à poudre ouest (a)

Placés de part et d'autre de la caserne principale, les deux magasins à poudre constituent sans conteste le morceau de bravoure du fort par le soin apporté à leur construction. Chacune de ces chambres de stockage est susceptible de contenir 89 tonnes de poudre que protège une voûte particulièrement épaisse, surmontée par au moins 5 m de terre. La gaine* de ventilation qui l'enveloppe et le plancher qui en recouvre le sol isolent le magasin de l'humidité. Des précautions particulières ont aussi été prises par crainte des incendies. L'éclairage est ainsi exclusivement assuré par trois ouvertures rectangulaires ménagées dans le fond. Elles sont munies de vitres épaisses, derrière lesquelles sont placées des lampes à pétrole procurant en cas de besoin une faible lumière. De même, le seul métal utilisé à l'intérieur est le bronze, ceci afin d'éviter tout risque d'étincelle.

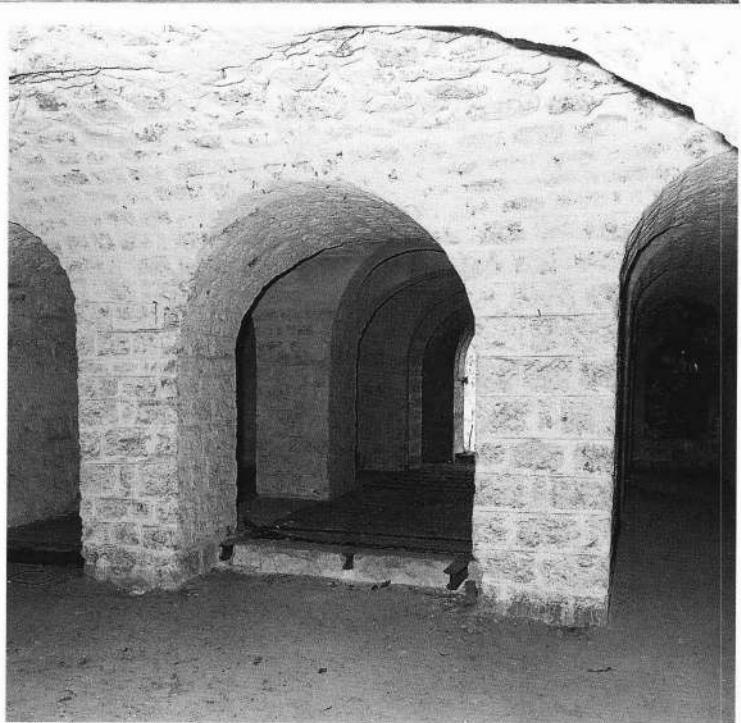
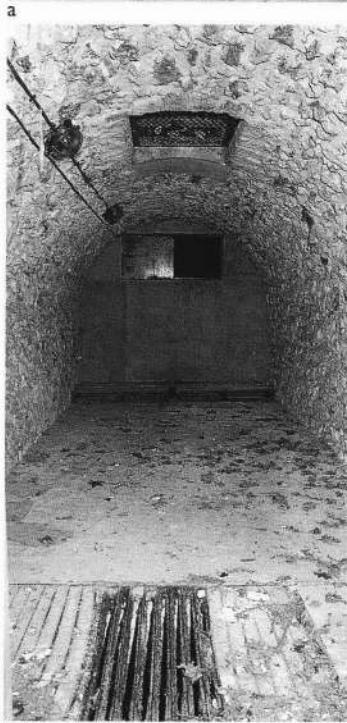
G.B.

Casemates du cavalier central (b,c)

Un cavalier* central assez élevé repose en partie sur la caserne pour la troupe et domine le rempart proprement dit. L'artillerie lourde dont dispose le fort est déployée à l'air libre en son sommet.

Des petits espaces souterrains ont été ménagés dans les massifs de terre ou traverses* qui surmontent le cavalier central ; ceux-ci séparent chacun des emplacements prévus pour une ou deux pièces qu'ils préservent des tirs d'enfilade*. Ces casemates-abri (b) voûtées, aux dimensions réduites et fermées par une porte, servent de refuge aux défenseurs en cas de bombardement. Un évent carré réservé dans la voûte assure la ventilation. Une casemate-magasin (c) subdivisée intérieurement par quatre piliers carrés se distingue par ses dimensions plus importantes et le bel appareillage de sa voûte d'arêtes centrale. Peut-être prévue pour accueillir le cas échéant de l'artillerie légère, elle était assurément destinée à jouer un rôle important dans la distribution des munitions, comme en témoignent la présence d'un volumineux monte-charge ordinairement fermé par une grille et celle de casiers en bois installés à proximité de l'entrée.

G.B.





d

Galeries (d)

Un réseau de galeries voûtées recouvertes de terre et d'une très grande solidité assure les communications intérieures essentielles à la défense. C'est le cas de la galerie ci-contre partant de la cour des casernes et débouchant sur le rempart, au pied du cavalier central. Elles atteignent parfois un développement considérable, comme celles donnant accès aux caponnières* à partir du massif de la caserne principale.

G.B.

Caponnières (e)

Ces casemates basses totalement défilées* sont conçues pour interdire le franchissement du fossé qui entoure le fort de toutes parts. Large de 8 m, le fossé du Haut-Buc est pourvu de deux ouvrages de ce type : une simple, figurée ici, qui défend l'un des côtés exposés à l'ennemi, une double, qui défend simultanément les deux autres. S'y ajoutent deux casemates protégeant le mur d'escarpe* à la gorge.

La caponnière simple est l'un des rares organes du fort dont la maçonnerie a été par la suite partiellement protégée par du béton. Les forts Séré de Rivières à peine achevés ont été en effet d'un seul coup périmentés par la mise au point en 1885 de nouveaux projectiles en acier dits "obus-torpilles" auxquels plus aucune maçonnerie ne résiste. Si l'on entreprend dès ce moment le bétonnage des forts les plus menacés, qui reçoivent par la même occasion les premiers cuirassements* abritant les armements ou les postes d'observation, celui du Haut-Buc est maintenu en l'état. D'importants travaux de modernisation sont projetés en 1911, mais le fort, désormais cantonné dans un rôle de réduit logistique, ne contient plus qu'un nombre très limité de pièces d'artillerie en 1914. Il connaît après la Seconde Guerre mondiale plusieurs réaffectations avant son abandon actuel.

G. B.



e

L'aviation

L'aéroparc Blériot

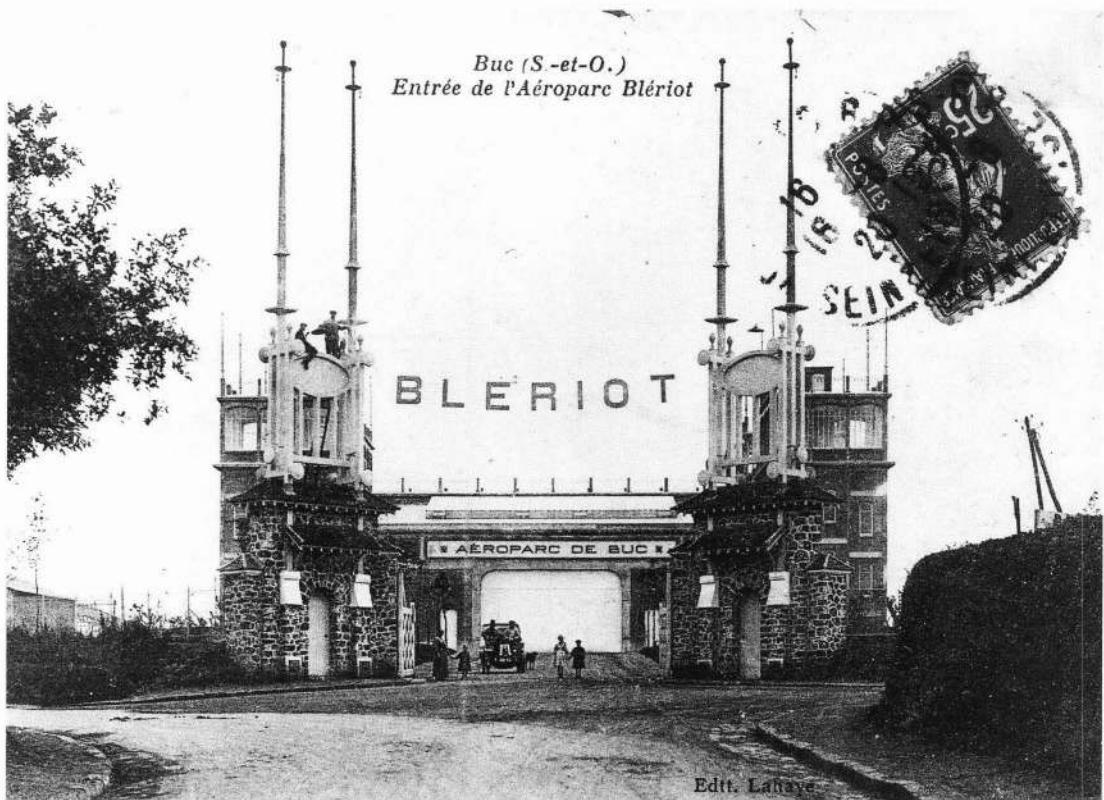
Buc

L'entrée monumentale de cet aérodrome privé, inauguré le 13 novembre 1912, est en accord avec l'ambition de Blériot d'en faire le rendez-vous de l'aviation parisienne. Comme le rappelle une publicité contemporaine, « les constructions importantes et élégantes de l'école... ne rappellent en rien les vagues hangars en bois des aérodromes de jadis... ». Le bâtiment central avait une structure en béton armé apparent avec remplissage en briques et décor de carreaux cassés pour les corniches. Son architecte est inconnu. Il comprenait un hall pour 30 appareils, une salle de fêtes, un vaste restaurant, des salons de repos et de correspondance, et même quelques chambres à la disposition des aviateurs désireux de partir à l'aube. C'est le prototype de l'aérogare multifonctionnelle et monumentale qui deviendra de règle dans les années trente.

Le pavillon du Club Roland-Garros

Ce club, installé à Orly, devait déménager à Buc, en attendant d'éventuels autres déplacements. C'est pourquoi le programme était de construire un pavillon démontable, préfabriqué en usine et de le poser sur un socle de ciment. Le bâtiment, entièrement vitré du côté du terrain d'aviation, fut monté en deux mois environ. On voit ici la phase de montage des panneaux de tôle en double épaisseur dans l'ossature légère en tôle d'acier pliée. Cette œuvre, tout à fait révolutionnaire en 1938, conçue par les architectes Beaudouin et Lods, a été réalisée par Jean Prouvé, « jeune prince de l'acier » installé à Nancy.

Occupé pendant la Seconde Guerre mondiale, le site fut bombardé en juin 1944 et l'aérodrome définitivement fermé en 1970. Il ne subsiste qu'un lambeau de l'entrée.





Le hangar Farman
Toussus-le-Noble

La silhouette caractéristique de ce hangar privé, se dresse à l'entrée de l'aérodrome. Il illustre la période de transition de l'après-guerre qui préféra un court moment les hangars métalliques à ceux en bois car plus légers, ils permettaient des portées plus grandes, adaptées à l'envergure croissante des avions. Mais après 1919 ces hangars métalliques suspendus furent abandonnés rapidement. On s'orientait alors vers des aménagements définitifs en béton armé dont l'ingénieur Freyssinet est l'un des inventeurs.

Le hangar Farman construit par l'architecte Marcel Blot vers 1920 appartient à la famille des hangars suspendus équilibrés, dont le brevet a été déposé en 1915-16 par la société Dubois et l'ingénieur L. Lepeu. Trois pylônes à treillis métallique soutiennent, par des câbles de suspension, 27 fermes dont une extrémité repose sur des piliers métalliques profilés en double U, tandis que du côté de la façade ouvrante elles sont suspendues à trois autres pylônes à treillis. Ces hangars, particulièrement résistants, ont survécu aux bombardements de la dernière guerre et à la tempête de 1999.

La vue intérieure permet de comprendre le rôle de ces constructions qui doivent ménager un maximum de place pour des avions de plus en plus grands et de plus en plus nombreux qu'il est absolument nécessaire de mettre à l'abri des intempéries. Ce problème de place est permanent et en 1956, le journal *les Ailes* affirmait que Toussus, le plus grand aérodrome de France destiné à l'aviation privée, n'était plus capable d'abriter le moindre avion supplémentaire.



Index des principaux commanditaires, artistes et architectes

A

Abbey, John Albert : facteur d'orgue, p. 31
Albert, Jean-Max : peintre, sculpteur, graphiste, p. 66
B
Barbet de Jouy, Jacques Juste : successeur d'Oberkampf, maire de Jouy de 1821 à 1840, p. 16
Barré, Jean-Benoit : architecte, p. 45
Beaudouin, Eugène associé à **Lods**, Marcel : architectes, p. 86
Bechmann, Lucien : architecte, p. 20, 76
Bienaimé, Théodore : architecte, p. 54
Bieuville : architecte-géomètre à Buc, p. 19
Blaikie, Thomas : paysagiste, p. 47
Blériot, Louis : aviateur et constructeur d'avions, p. 19, 20, 86
Blondel, Jean-François : architecte, p. 11
Blot, Marcel : architecte, p. 87
Blum, Léon : homme politique, p. 78
Bonneau : architecte, p. 62
Bourget, Marguerite : commanditaire, p. 72
Brinquant, Victor Charles : commanditaire, p. 60
Brown, Louise : peintre, commanditaire, p. 75
Brullmann, Cuno : architecte, p. 66
Büller, Denis et Eugène : paysagistes, p. 55
C
Cabrol de Monté, Alfred (baron de) : époux de Louise Mallet, petite fille d'Oberkampf, maire de Jouy de 1858 à 1879, p. 56
Chaplin, Charles : peintre, commanditaire, p. 74
Confetti, Annie et Patrick : peintres-verriers aux Loges-en-Josas, p. 36, 37, 66
Cotte, Robert de : architecte, p. 11, 12
Coulon, M.A. : architecte, p. 74
d'Escoubleau : famille des seigneurs de Jouy de 1543 à 1673, p. 10

D

Delaire, Maurice, comte de Cambacérès : commanditaire, p. 20, 70
Delâtre, Charles : architecte à Versailles, p. 18
Desprez : fondeur de cloche, p. 33
F
Farman, Henri, Maurice et Dick : aviateurs et constructeurs d'avions, p. 20, 87
Fougerasse-Lavergno, Arnaud : architecte, p. 66
Franck, Jean-Michel : décorateur, p. 20, 74
G
Gobert, Thomas : ingénieur, p. 12, 26
H
d'Harcourt, Anne François, marquis de Beuvron : seigneur de Jouy par son mariage en 1749 avec Catherine Rouillé, p. 11
Hardouin-Mansart, Jules : architecte, p. 12, 25, 26
Huet, Jean-Baptiste : peintre, p. 16, 45, 49, 51
Hugo, Victor : poète et écrivain, p. 79
Hullin de Boischevalier : peintre, p. 34
K
Kaepplin, Philippe : sculpteur, p. 43
L
Lannes, Stanislas, comte de Montebello : épouse en 1909 la fille du comte de Cambacérès, p. 70
Le Roy, Charles George : lieutenant des chasses de Louis XV, p. 11, 60
Lemarié, Marcel : architecte, p. 68
Leroy, Adrien : architecte, p. 32
Loiseau, Gilbert et René : architecte, p. 80
M
Makaraviez : peintre-verrier, p. 33
Mallet, Adolphe Jacques dit James : fils aîné du baron de Chalmassy, Régent de la Banque de France, époux de Laure Oberkampf, p. 16, 54, 55
Mallet, Alphonse : fils de James et Laure Mallet, Régent de la Banque de France, maire de Jouy-en-Josas de 1855 à 1868, p. 16, 17, 61

Mallet, Jules : fils cadet du baron de Chalmassy, époux d'Emilie Oberkampf, maire de Jouy-en-Josas de 1840 à 1848 et de 1848 à 1855, p. 18

Mallet, Emilie, fille d'Oberkampf, p. 18

Marbeau, Paul : architecte, p. 68

Murat, Violette (princesse), née Ney d'Elchingen : commanditaire, p. 78

Muret : architecte, p. 18, 19

N

Nicod, Paul : peintre-verrier, p. 34

O

Oberkampf, Anne Michèle Elisabeth : née Massieu, seconde épouse d'Oberkampf, p. 47

Oberkampf, Christophe : manufacturier, p. 15, 16, 44-52

P

Paquet, J.G. : architecte, p. 31

Petit, Albert : architecte, p. 18

Piretony, Jean : maître-charpentier parisien, p. 10

Prouvé, Jean : ingénieur, p. 86

R

Raynal : entrepreneur, 13, avenue de Clichy, Paris XVII^e, p. 80

Rollin Rouillé : famille des seigneurs de Jouy de 1701 à 1749, p. 11

S

de Saint-Marceaux, Marguerite, dite Meg : commanditaire, p. 19

Séré de Rivières, Raymond : Général, p. 82

Singer, Winnaretta, princesse de Polignac : commanditaire, p. 19, 20, 74

V

Vaudoyer, Alfred : architecte, fils de Léon Vaudoyer, p. 30, 66, 72, 75

Vaudoyer, Georges : architecte, fils d'Alfred Vaudoyer, p. 19, 75, 78

Vignon, Barthélémy : architecte, p. 47

Crédit photographique

Copyright Inventaire général. Cl. ou reproduction Christian Décamps. ADAGP.

Sauf

Copyright Inventaire général. Cl. Stéphane Asseline. ADAGP. couverture, p. 10, 12, 15, 16, 18, 21, 45, 46, 47, 49, 50, 51, 57, 58, 59, 80

Copyright Inventaire général. Cl. ou reproduction Jean-Bernard Vialles. ADAGP p. 11, 26, 27

Cl. Archives départementales des Yvelines p. 13, 24, 44, 52, 78, 86

Pascal Laforest, Service archéologique départemental des Yvelines p.60 (vignette)

Christophe Walter p. 48, 49

Musée de la toile de Jouy p. 45, 50, 51

Reproduction BnF. p. 47, 74

Reproduction Bibliothèque Forney. p. 19

Reproduction S.H.A.T. p. 82, 83

Reproduction IFA/DAF p. 86 (en bas)

Coll. part., reproduction musée d'Orsay p. 30

Coll. part. p. 25

Extrait de l'album : Blake et Mortimer « SOS Météores » © Editions Blake et Mortimer, par E.P. Jacobs p. 5

Maquette

Christian Décamps, Stéphane Asseline, Roselyne Bussière

Cartographie, Infographie

Roland Barreau, Vay

Étude cartographique p. 25

Pascal Pissot

Photogravure

Scann'Ouest, *La Chapelle-sur-Erdre*

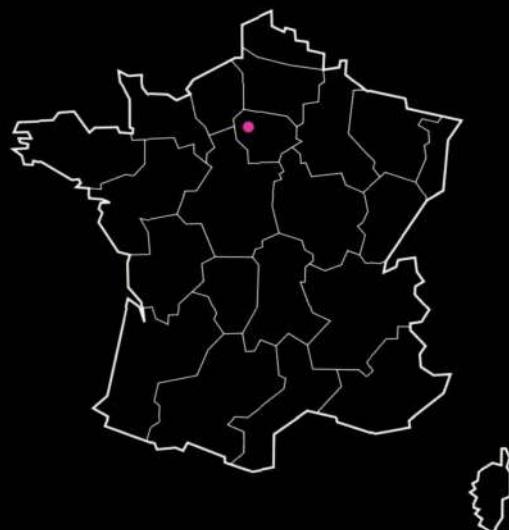
Impression

Val de Loire, *Saint-Aignan-de-Grand-Lieu*

Cet ouvrage, qui pourrait s'appeler « du plaisir des rois à la tristesse d'Olympio », nous conduit du Grand Parc de Versailles au hameau des Metz. Dans l'écrin naturel de la vallée de la Bièvre, et sur le plateau du Hurepoix, les villages de Jouy-en-Josas, des Loges-en-Josas, de Buc et de Toussus-le-Noble ont de longue date développé leurs activités. Lorsque la monarchie se fixe à Versailles, les richesses du terroir attirent la cour tandis que les plaisirs de la chasse et les nécessités d'alimenter le parc en eau modifient durablement les paysages : le mur du grand Parc, les pavillons d'entrée qui subsistent, les étangs et l'aqueduc de Buc, célébré par Victor Hugo, nous invitent à de belles découvertes.

En 1760, c'est l'arrivée d'Oberkampf et la création d'une manufacture de grand renom qui créent l'événement. Le musée de la toile de Jouy permet de retrouver toute la magie de ces étoffes aux motifs célèbres et le raffinement de la société du XVIII^e siècle.

De châteaux en villas, de chalets en maisons de campagne, cette publication reconstitue l'atmosphère d'une villégiature dont l'apogée, dans les premières années du XX^e siècle, se situe au hameau des Metz, véritable microcosme proustien. La présentation du fort de Buc, inséré à partir de 1874 dans le dispositif défensif de la deuxième ceinture de Paris, puis la grande aventure de l'aviation qui connaît à Buc et à Toussus-le-Noble ses premiers envols, complètent ce panorama riche et varié issu des enquêtes de l'Inventaire général.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître
le patrimoine artistique de la France.

Les Images du Patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments
et œuvres de chaque région.



ISBN 2-905913-33-9

Prix : 98,39 F / 15 €